

avec toutes les amitiés dévouées
de
Ch. Fuster

LES

POÈTES DU CLOCHER

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

L'Ame pensive (2e édition)	Prix.	3 f »
Les Tendresses (2e édition)	—	4 »
Poèmes (2e édition)	—	4 »
L'Ame des Choses (4e édition)	—	4 »
La Colère de Durandal (poème)	—	» 50

PROSE

Contes sans prétention	—	2 50
Essais de critique (3e édition)	—	3 50
La Question brulante (une brochure) . . .	—	» 50
La Littérature moderne et l'École (une brochure).		» 50
Un Mystère moderne (une brochure)		» 50

EN PRÉPARATION

En vivant.
Le Cœur.
Les Supplices.
La Fin d'un siècle.
Le Pays natal.
L'Ame des Livres.
Les Dieux qui reviennent.
Terre de France.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.


Jules Breton

CHARLES FUSTER

LES

POÈTES DU CLOCHER

[illegible]



PARIS

[illegible]

[illegible]

CHARLES FUSTER

LES

POÈTES DU CLOCHER

Quand le semeur s'en va, sous le ciel rude et blême,
C'est un douteux espoir qui le vient animer :
Il ne sait pas toujours si le blé va germer
Dans le sillon qu'il foule et dans le champ qu'il aime....

Tels, nous qui savons bien, nous qui savons trop bien
Que dans un sol ingrat il ne germera rien,
Sans croire à la moisson, semons l'idée aimée !

Nous garderons du moins, descendant au cercueil,
La suprême grandeur et l'immuable orgueil
De l'avoir prise en mains et de l'avoir semée.

C. F.



PARIS
P. MONNERAT, ÉDITEUR
48, RUE DE LILLE, 48



A TOUS CEUX

qui ont grandi auprès d'un clocher,

qui sont fils d'une petite province

et qui la chantent

JE DÉDIE CE LIVRE

C. F.



LE CLOCHER

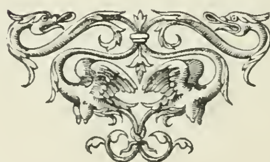
Quand le marin s'en va vers des mers inconnues,
Parmi les îles d'or chantant leurs bienvenues,
Et, d'escale en escale, à ses yeux se dressant,
Qu'éveille-t-il, la nuit, dans sa pensée obscure ?
Paysage confus ou brumeuse figure,
— Non pas ! mais le clocher qu'il ouït en naissant.

Quand l'exilé se tourne, en tendant ses mains vides,
Vers les couchants houleux et les aubes limpides,
Que voit-il se dresser par delà l'horizon ?
Un clocher de village aux claires sonneries...
— Et quand le prisonnier se donne aux rêveries,
N'est-ce pas un clocher qui vient dans sa prison ?

Voilà pourquoi j'ai fait cette œuvre. Des poètes,
Évoquant, quelque jour, ces fines silhouettes
Et ces *Angelus* morts de clochers désertés,
Des rêveurs avaient dit leur tendresse et leur peine.
C'était un des cris *vrais* de la douleur humaine,
Et je vous offre ici ces vers qu'ils ont chantés.

Peut-être qu'à mon tour, artisan éphémère
Mais qui chérit son art et croit à sa chimère,
Je dirai mon clocher, du mieux que je pourrai.
Ployant les deux genoux, j'attendrai les cantiques
De souvenirs portant des carillons rustiques,
— Et vous écouterez ce cri, qui sera *vrai*.

Et j'aurai fait ma tâche, — et tu feras la tienne,
Ami, si, revenant à la fraîcheur ancienne,
Arrêtant, sur un jour, le temps qui va marcher,
Réchauffant tous ces morts que ton amour embrasse,
Tu fais chanter en toi ta patrie et ta race
Et tressaillir en nous l'âme de ton clocher !



AU LECTEUR

Nous avons essayé, dans l'étude qu'on va lire, de grouper tous les poètes contemporains ayant écrit en langue française, écrit sur leur terroir, leur clocher, les paysages ou les mœurs de leur province natale. Nous en avons trouvé beaucoup, comme on va le voir ; mais nous en avons oublié plus encore, sans doute, et c'est là que le bât nous blesse... Enfin, il y a un vieux proverbe qui a toutes les indulgences : La plus belle fille du monde... *Vous savez le reste, et ce sera la conclusion de ce préliminaire embarrassé.*

Ajoutons, cependant, qu'il sera fait peut-être, — mais à des calendes lointaines ! — une édition complète et remaniée du présent ouvrage. Et remarquez la perversité de l'auteur, qui s'est ménagé ainsi une porte de sortie, et qui a l'impudence de vous le dire comme il l'a fait.

Et maintenant, à nos moutons !



I

POÉSIE ET POÈTES

On signale, sur les Bottins, des pharmaciens de toutes les classes : il en va de même des poètes.

Les uns ont le génie. La liste n'en serait pas longue, et on l'a vite achevée en comptant sur ses doigts.

D'autres ont le talent.

D'autres, enfin, n'ont rien du tout.

Ces derniers n' « existant pas », supprimons-les dès le préambule.

Les hommes de génie, les gloires incontestées, les merveilleux enchanteurs, les brasseurs de lumière, les forgeurs du sublime mis hors de cause, restent les hommes de talent.

Et c'est parmi ceux-là que nous découvrirons nos « poètes du clocher ».

Ah! juste ciel, que de talent dépensé dans ce siècle! Que de volumes qui s'entassent! Que d'essais obscurs! Que de gourmes jetées! Que de couvertures jaunes! Que de titres en rouge sur blanc! Et que d'oubli ensuite, mon Dieu!

C'est pour parer à l'oubli — en quelque mesure! — qu'il est bon de le chanter, ce clocher dont nous parlons...

Ayez simplement du *faire*, de la virtuosité plus ou moins prestigieuse : il y a en France et en Navarre, à l'heure où j'écris, trois cents *faiseurs* remarquables, trois cents virtuoses sûrs d'eux-mêmes. Et le plus lamentable, c'est que tous ceux-là se ressemblent! Les uns procèdent de Leconte de Lisle, les autres de Sully-Prudhomme, quelques-uns de M. de Banville; tous ont la même aisance dans le rythme, le même vers sonore et nombreux, le même vocabulaire, l'exploitation des mêmes sujets, le monopole des mêmes gentillesses. Qui a lu l'un, a lu les autres; entre les *Colères* de Jules et les *Ivresses* de Léopold, la différence est nulle ; c'est l'uniformité du joli, c'est même, — si vous y tenez, — la banalité du beau : ce n'est plus de l'art personnel, ce ne peut être de l'art qui dure. Car enfin, ou bien la postérité doit accepter en bloc, glorifier et retenir tout le bagage, — trois ou quatre mille volumes! — des poètes de race qui ont écrit depuis vingt ans, ou bien elle doit tout briser d'un coup, tout piétiner à la fois, tout anéantir sans autre forme de procès.

C'est la tyrannie de cette solidarité involontaire, de cette ressemblance exagérée, c'est ce niveau, c'est cette chape qui étouffe la poésie contemporaine.

Quelques-uns ont voulu soulever la chape et remuer sous le niveau.

Ils ont compris que l'originalité seule vous pouvait sauver de l'anéantissement en masse. Rester dans les rangs, c'est se perdre avec le bataillon; en sortir, c'est peut-être errer, mais enfin c'est vivre, et quelquefois c'est survivre. Les uns sont sortis des rangs par l'exagération de leurs qualités et de leurs défauts, par l'exaspération des sentiments ou de la langue, par l'imprévu des bizarreries, les rénovations archaïques, les férocités d'un réalisme à outrance ou les fantaisies d'un romantisme échevelé. J'en pourrais citer, parmi les vivants, qui se sont signalés par de colossales fautes de goût, par des erreurs monstrueuses, par des ruades en pleine vérité. Mais d'autres, — et nous allons les passer en revue, — d'autres ont trouvé un plus heureux moyen, un moyen plus sûr d'avoir leur marque sans *gâcher* leur talent. Au lieu de demeurer dans les généralités sentimentales, historiques, dramatiques ou simplement descriptives, au lieu de

rouler à tout jamais, sur l'asphalte des boulevards, de vulgaires amours ou des attendrissements cérébraux, ils se sont tournés un jour, — et fût-ce une heure seulement, — vers ce qui demeure éternel et vrai, le « pays », le foyer, la joie, les îles d'azur et d'or flottantes dans chaque mémoire. Et alors, de façon différente selon le tempérament, avec des âpretés méridionales ou des gravités d'hommes du Nord, ils ont interprété ces souvenirs, ils ont dit ces appels aux carillons lointains, ces bras tendus vers le petit coin du monde où l'on a ouvert les yeux à la diversité des choses. Et, ce faisant, bien ou mal, finement ou sans grâce, ils sont entrés du coup, tout bottés, en pleine originalité sincère. Rares d'abord et clairsemés, ils suivaient des rêveurs comme Brizeux ou des rabelaisiens comme Max Buchon ; plus nombreux ensuite, ils se sont localisés plus encore ; bientôt on leur a fait fête, — et maintenant il n'est pas de province minuscule, pas de département ignoré, pas de clocher branlant qui n'ait ses amoureux et ses poètes. Et les légendes d'accourir, et les chansons de renaître, et les effusions de jaillir ! Tous ces sentiments qu'on n'osait plus exprimer, — amour filial, respect de la maison, émotion religieuse ou patriotiques effrois, — tous ces sentiments décriés parce qu'ils étaient primitifs, raillés des chroniqueurs et dédaignés des artistes, tous ces sentiments on les ressuscite, on les transplante dans des terroirs vivaces, on les enveloppe de poésie familière, on les arrache au discrédit, on les rajeunit, on les sauve.

Et voilà comment, au début de 1889, quelqu'un de très obscur, mais dont le nom s'attachera peut-être à son œuvre, — comme ces centaines et ces centaines de vies inconnues qui ne durent plus que par une inscription sur l'Arc-de-Triomphe, — voilà comment, dis-je, quelqu'un de très obscur a réuni les pages qu'on va lire. Il l'a fait avec un grand amour, et c'est son excuse de l'avoir si mal fait. Il le ferait encore, — et si on le refait mieux après lui, il sera heureux tout de même, car il y a une joie pour les défricheurs, et les découvertes poursuivies nous deviennent chères par le labeur qu'elles nous ont coûté.



II

FRANCE

Nous allons donc passer en revue, province par province, les noms et les œuvres de nos « poètes du clocher ». Il fallait une division et un plan. La division est arbitraire, le plan fantaisiste : je vous les offre pour ce qu'ils valent.

Nous commencerons par la Bretagne. Nous verrons ensuite l'Anjou, la Normandie, l'Ile-de-France, Paris et ses environs, puis les régions du Nord, depuis la Picardie jusqu'aux Ardennes belges et à l'Argonne. De la Champagne nous passerons à la Lorraine, à l'Alsace, à la Franche-Comté, à la Bourgogne, au Bourbonnais, à l'Auvergne. Nous nous arrêterons quelque temps à la Bresse et au Lyonnais. Viendront ensuite la vallée du Rhône et sa ceinture de montagnes, puis les Pyrénées, les Landes, la Gascogne, puis encore les hauts plateaux du Centre et les vallées du Limousin, enfin le Berry, la Saintonge et la Vendée. Nous n'oublierons ni les colonies, ni la Suisse française ; et alors ce sera tout.

Nous allons courir la France. Et je songe à ces vers d'Eugène Manuel, écrits, nous dit-il, « sur son carnet de voyage » :

Ah! beau pays de France! Ah! ciel béni! culture
Plantureuse! Riante et robuste nature!
Moissons, vignes et prés; rivières, dont les eaux
Promènent au soleil leurs sinuants réseaux;
Gais villages, dressant les flèches effilées
De vos mille clochers le long de nos vallées;
Routes, qui pénétrez jusqu'aux derniers hameaux;
Grands bois, qui dans la nue élevez vos rameaux,
Et, bravant la cognée et les coupes prochaines,
Défendez contre nous la majesté des chênes;
Cimes des monts neigeux, beaux lacs, volcans éteints;
Falaises et rochers dont les phares lointains
Parlent à l'Océan la langue de lumière;
Greniers remplis, vergers aimés de la fermière;
Chaumes où l'ouvrier des champs, grave et sans bruit,
Fait son labeur sacré, seul, de l'aube à la nuit;
Ah! terre merveilleuse, ah! beau pays de France,
Dont le nom dit : « Franchise, » et l'histoire : « Espérance! »

De tous ces coins de pays où les rivières étincellent, où les clochers se dressent, où les enchantements se succèdent, le plus étrange est encore la Bretagne, et peut-être le plus aimé... Voyons ce qu'en ont dit ses poètes.





III

BRETAGNE

Elle est de Gœthe, cette phrase : « Poète, occupe-toi de ton pays ; là sont tes chaînes d'amour, là est le monde de tes pensées. »

Il faudrait croire que tous les Bretons ont lu la phrase de Gœthe. Tous, en effet, s'occupent de leur pays, tous enferment leurs pensées dans ce monde, tous reviennent, un à un, — et quelquefois de loin — à ces chaînes d'amour.

On connaît les petits conscrits bretonnants, qui, dans les casernes, égayent, par leurs traînantes mélopées, les Picards loustics ou les Bourguignons gaillards. Ainsi des poètes bretonnants : que la fièvre de Paris y passe, que le tourbillon les roule, que la fournaise les brûle, — ils garderont toujours, malgré tout, sans le vouloir ni le savoir, cette gravité, cette douceur, cette solennité attendrie qui ferait sourire, si elle ne mouillait pas les yeux.

Ah ! comme ils l'aiment donc, la « terre de granit recouverte de chênes ! » Comme ils en connaissent le moindre village ! Comme ils s'éveillent après ces noms évoqués, noms à demi-barbares, si durs à lire et si savoureux à entendre ! Et quelles

visions leur doivent passer par l'esprit, quelles émotions doivent leur traverser le cœur, en pensant à ces tristes et revêches paysages, à ces landes abruptes, à ces genêts, à ces dolmens, au vague de ces légendes, à la terreur de ces superstitions, à l'ineffable poésie de ce ciel rude et pluvieux !

Quittent-ils leur terre natale, voilà qu'aussitôt le « mal du pays » saisit nos Bretons. Lisez plutôt ces vers de M. Joseph Rousse :

> Cannes et ses palmiers, son beau golfe et ses îles,
> Sa grève où les canots restent couchés, tranquilles,
> Dès que le vent ternit l'air pur et les flots bleus,
> Rien ne fait oublier à ton cœur, à tes yeux
> Ta petite maison dans ton bourg de Bretagne.
> Pornic et son château de vieux lierre vêtu,
> Son môle de granit par l'Océan battu,
> Les blés verts, les ajoncs qui couvrent la campagne...

Ceux-ci encore, du même auteur, répondent au même sentiment. Le poète erre dans l'Oberland bernois; il croit soudain apercevoir son bourg, l'enclos de cyprès secoué par le *Noroi*, le cimetière où sa mère dort. Je cite, bien qu'une rime insuffisante me gâte le dernier distique :

> .... Ainsi j'errais dans ces Alpes sauvages.
> Je revis en esprit mon bourg et ses rivages,
> La mer grise, un chemin parcouru trop souvent,
> Des peupliers toujours agités par le vent,
> L'enclos plein de cyprès, de croix et d'herbes vertes,
> Autour du champ des morts quelques vignes désertes.
> Et je croyais entendre encore, à l'horizon,
> Le sourd mugissement de l'Océan breton.

« Tout cela est fort bien... Mais *Marie*, — me direz-vous, — *Marie?* »

Il a été bien banalisé depuis quelques années, ce poème de *Marie!* On l'a imité, commenté, réédité dans tous les formats... Et pourtant il faut que je vous cite, une fois de plus, — et quand ce devrait être une fois de trop ! — le morceau auquel se rattacheront, de près ou de loin, tous ceux que, province après province, nous allons lire ou relire ensemble :

Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis,
L'église où tout enfant, et d'une voix légère,
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère,
Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin, oh! ne la quittez pas!
Car une fois perdu parmi ces capitales,
Ces immenses Paris aux tourmentes fatales,
Repos, franche gaîté, tout s'y vient engloutir,
Et vous les maudiriez sans en pouvoir sortir;
Croyez qu'il sera doux de voir un jour, peut-être,
Votre fils étudier sous votre bon vieux maître,
Dans l'église avec vous chanter au même banc,
Et jouer à la porte où l'on jouait enfant.

La rime est pauvre : *légère* et *mère*, *enfant* et *banc*, nous ne nous le permettrions pas,— mais quel charme et quelle douceur!

Et j'ai beau résister, il faut que je vous rappelle encore ce passage, d'une fermeté si vivante et si sobre :

O landes! ô forêts! pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents,
Bretagne! d'où te vient l'amour de tes enfants?
Des villes d'Italie où j'osai, jeune et svelte,
Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte,
J'arrivai, plein des feux de leur Volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leur art enivré;
Mais dès que je sentis, ô ma terre natale,
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer
Et les tristes sapins se balancer dans l'air,
Adieu les orangers, les marbres de Carrare!
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros
Pour chanter les combats des loups et des taureaux!

Et je ne quitterai pas Brizeux sans vous avoir redit les quatre vers célèbres, la devise et l'épitaphe de tout « poète du clocher » :

Vous mettrez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre,
Et le rossignol noir soupirera dans l'ombre :
« C'est un barde qu'ici la mort vient d'enfermer;
Il chantait son pays et le faisait aimer. »

Le poète catholique, Turquéty, a esquissé, dans ses *Nuits d'hiver,* quelques souvenirs bretons :

Souvenirs du passé, que vous avez de charmes !
Touché par vous, le barde y puise ses concerts.
Quelquefois, je le sais, vous éveillez des larmes,
Mais ces pleurs d'un moment sont doux plutôt qu'amers.

Heureux qui peut, le soir, dans sa cabane sombre,
Écouter ces récits à l'heure où tout s'endort,
Quand la profonde nuit rembrunit de son ombre
Les nuages bercés par les souffles du nord...

Un détail en passant : remarquez, chez ces poètes de Bretagne, combien souvent revient le mot *sombre*. Tant il est vrai que toute une nature, que tout un monde d'impressions peut tenir en un seul mot !

Mais j'ai hâte d'en venir à Hippolyte de la Morvonnais.

Hippolyte de la Morvonnais nous a laissé, sous une forme imparfaite, avec des défaillances et des lourdeurs, des vers pénibles et un insuffisant vocabulaire, cette *Thébaïde des grèves,* qui demeure exquise de pureté méditative. Je l'ai déjà dit, l'art y faiblit souvent ; vous allez noter au passage plusieurs vers lamentables, et peut-être le ton général vous rebutera-t-il. Lisez pourtant : la liqueur est au fond du vase.

Quand vous arriverez dans le val romantique,
Vous resterez devant le spectacle rustique,
Rustique et grandiose, ayant pour horizon
La mer et ses écueils où ne croît ni gazon
Ni sapin qui se plaît aux troubles des tempêtes.
L'île des *Ebihens*, là, porte sur sa crête
Une tour de granit, droite sur son écueil,
Comme un noir cormoran debout et plongeant l'œil
Dans la mer qui toujours bat le récif qui gronde.
Dans cet îlot désert, quelque terre féconde
Garnit les rochers nus ; et même un métayer
Y creuse des sillons où se vont égayer
Les regards fatigués du nautonnier qui passe.
La ferme en un abri se cache et se ramasse
Comme un oiseau de mer qui fuit les coups de vent.
Deux figuiers au pignon s'étalent ; et, devant,

Un jardinet se baigne en l'eau d'une fontaine.
Quand les matelots font en ce lieu quarantaine,
Le fermier les accueille, ayant toujours pour eux
Dans son cellier de pierre un cidre liquoreux.
Ce roc est, à mes yeux, charmant, et son rivage
Bien fait pour inspirer un poète sauvage.
Ramenant vos regards de l'horizon de mer
Vers la rive du fleuve, en ce val découvert,
Vous vous plairez, après un peu de lassitude,
Car le sentier souvent gravit en pente rude.
Arrivé dans ce lieu, vous vous reposerez
Sur quelque roc d'abord ; et puis vous rêverez
En promenant les yeux sur l'ample paysage.
Devant vous, au-dessus d'un étroit marécage,
Parmi les glaïeuls verts éclatant de fleurs d'or,
Des vaches au poil roux errent, paissant au bord
D'un lac, près d'un logis d'aspect tout poétique,
Que l'on aime au milieu du vallon romantique,
Car il n'a rien de neuf parmi ces vétustés.
Mais, pour faire contraste à ces caducités,
Vieux moulins, talus vieux et plus vieille toiture,
La nature aux abords est jeune : fleurs, verdure,
Tout est charmant et frais....

Voici des ressouvenirs de forêt :

.... Oh ! qui n'adore pas
Les lieux où nous avons formé nos premiers pas,
Où notre âme s'éprit des vives espérances
Que la jeunesse inspire et qui sont des souffrances,
Après, lorsque le monde abat les chères fleurs,
Car le monde nous fait nos amours des douleurs !

Le bourg apparaissait au fond d'une vallée ;
Des étangs, au-dessus, de leur onde voilée,
Au fond, sous de grands bois, étalaient le miroir
Où la lune était douce à voir monter, au soir.
On ne rencontre point, dans toute la Bretagne,
De lac plus spacieux. A l'entour, la campagne
Est d'un aspect sauvage et tout mélodieux,
Telle enfin qu'un poète y charmerait ses yeux.
De hauts rocs escarpés autour du lac se dressent,
Et, d'arbres dépouillés, à tous les vents ils laissent

Exposés leur feuillage et leur maigre gazon.
On voit le clocher gris, dans le creux du vallon,
Entouré de toits noirs et ravagés par l'âge.
Là, des temps féodaux tout rappelle l'usage,
Et la cloche qui tinte, et les signes de croix
Que font les paysans, dans les clos, chaque fois
Que la cloche s'éveille en la tour de l'église;
Et la piété simple entre dans l'âme éprise.
J'ai vu maint étranger me dire qu'en ce lieu
Le cœur était plus calme et plus proche de Dieu.

Boulay-Paty naquit à Donge, près de Nantes, et c'est au souvenir du bourg ignoré que nous devons ces confidences :

O gloire, enchanteresse à l'austère pouvoir,
Qui mis ces cheveux blancs sur ma tête flétrie,
O Paris, où ma vie en deux ans s'est tarie,
Adieu!... Salut à vous, que je vais donc revoir,

O logis paternel, jardin, verger, lavoir!
O mon vieux bourg de Donge, ô mon humble patrie!
O sables, ô rochers, ô ma Loire chérie!
Clos verts, moulins, champs d'or, genêts de l'abreuvoir!

Dans la cité mouvante et sans paix et sans trêve,
Oh! comme le temps fuit, et que la vie est brève!
Le jeune homme d'hier est un vieillard tremblant.

Dans l'immense repos que rien ici ne trouble,
On vieillit bien moins vite : oh! que le temps est lent!
A la longueur des jours l'existence se double.

Un autre Breton, Hippolyte Violeau, a donné quelques élégies rustiques où l'on pourrait noter de beaux vers, et dont l'âme pieuse a gardé une étrange pureté d'expression.

Éliacin Gresyes était Nantais. Il a laissé le sonnet suivant sur *La Saunière de Batz* :

J'ai vu la Frascatane assise sur sa gerbe
Et qu'un bouvier romain lentement reconduit,
L'Andalouse aux regards brûlants, la fille serbe
Dont les cheveux épais sont plus noirs que la nuit.

J'ai vu de l'Oberland, courir, pieds nus, dans l'herbe,
La vierge svelte et blonde, — et mon œil rêveur suit
Aujourd'hui la saunière à l'allure superbe,
Longeant les étangs clairs où le sel rose luit.

Elle est fière et farouche, elle est belle entre toutes.
Quand l'ardente sueur descend en larges gouttes
De son front toujours droit sous les fardeaux pesants,

Elle semble mener l'antique théorie
Sculptée en le porphyre aux palais d'Assyrie,
Et défier encor le soleil et les ans.

Pour « défier le soleil et les ans », il est bon de construire, fût-ce à grands efforts, une œuvre massive et solide. C'est ainsi que Mme Penquer a écrit son poème de *Velléda*, la seule épopée armoricaine qui nous soit venue après les *Bretons* de Brizeux. Et ce n'est pas seulement dans *Velléda* que Mme Penquer a célébré la Bretagne : elle l'a fait aussi dans la *Payse*, dans une foule de morceaux détachés, d'une langue un peu vieillie, mais belle encore. Et n'est-ce pas une langue pareille, — sans raffinements ni *modernisme*, — qui convient à la « terre de granit ? »

Mme Sophie Hue nous dit, avec quelque fierté, comment la Bretagne se donna à la France :

Notre Bretagne, à nous, n'est pas terre conquise
Sur des ancêtres avilis :
L'hermine immaculée en sa blancheur exquise
S'est unie à la fleur de lis.

Nous nous sommes donnés librement, tête haute.
Ainsi qu'il sied à des vaillants,
Non comme des vaincus, épaves à la côte,
Qui lèvent des bras suppliants.

Les deux fiers étendards étaient fiers l'un de l'autre,
Quand ils ont tout mis en commun ;
Le grand cœur de la France est vibrant dans le nôtre,
Et les deux cœurs n'en font plus qu'un.

A l'heure du danger, quand la Patrie appelle
Et que tous doivent accourir,
Nous réclamons l'honneur, s'il faut mourir pour elle,
D'être les premiers à mourir.

Le Passé ne fait pas au Présent concurrence
En nous demeurant cher encor :
Nous sommes à la fois les Bretons de la France,
Les Français du pays d'Armor!

M. Frédéric Plessis est encore de ces Bretons qui ont chanté la Bretagne. Il l'a fait avec une gravité toute particulière. C'est un méditatif et un songeur que ce poète de la *Lampe d'argile*, féru d'antiquité, épris d'intimité, et unissant l'amour des austères silences à celui des mètres antiques. Son œuvre s'en ressent, et aussi ses souvenirs de la Bretagne natale :

Bretagne, ce que j'aime en toi, mon cher pays,
Ce n'est pas seulement la grâce avec la force,
Le sol âpre et les fleurs douces, la rude écorce
Des chênes et la molle épaisseur des taillis ;

Ni qu'au brusque tournant d'une côte sauvage
S'ouvre un golfe où des pins se mirent dans l'azur,
Ou qu'un frais vallon vert, à midi même obscur,
Pende au versant d'un mont que le soleil ravage.

Ce n'est pas l'Atlantique et son ciel tempéré,
Les chemins creux courant sous un talus doré,
Les vergers clos d'épine et qu'empourpre la pomme :

C'est que, sur ta falaise ou ta grève, souvent,
Déjà triste et blessé lorsque j'étais enfant,
J'ai passé tout le jour sans voir paraître un homme.

C'est la Bretagne légendaire que nous montre M. Fleuriot-Kérinou.

M. Fleuriot-Kérinou a tenté de faire, pour son terroir natal, de l'histoire épique à la manière de Leconte de Lisle. Il nous décrit en ces termes la ville de Gwened, « Gwened la Blanche », assise au fond de son golfe, et qui « paraît en feu quand le soleil se lève » :

Basses, blanches de chaux, aux toits de brique jaune,
Les maisons de Gwened se terminent en cône;
Seuls les temples des dieux sont carrés, et leurs murs
Flanqués d'un porche...
... Sur les places, les lourds monuments des ancêtres
Sont plantés droits et fiers, ainsi qu'aux anciens jours
Où les muscles avaient, cachés sous les peaux d'ours,
La dureté du roc et la vigueur des chênes.

Revenons à la Bretagne moderne. Cette fois, c'est M. Eugène Le Mouël qui va nous y conduire.

Il nous montre successivement les « bois de sapins qui contournent les landes », et les « embruns apportés par le vent », et les mouettes, et les galets, et les goëmons, et l'*Angelus* qui sonne au clocher du bourg, et les champs de blé noir, et les ritournelles des binious, et la ronde .

Entraînant les garçons avec leurs vestes blanches
Et les filles avec leur tablier brodé.

Notre poète trouve d'adorables refrains enfantins. Celui-ci a bien de la grâce :

Iou, iou !
La lande est belle et l'on est fou,
La ronde tourne on ne sait où :
Iou, iou !

Et voyez comme il comprend l'âme des humbles. Il s'agit d'un aveugle qui vient s'asseoir sur la falaise :

Lui qui ne pouvait plus sourire avec le monde,
Oublieux d'ici-bas, souriait avec Dieu.

Et admirez comme il sait décrire :

Le long des chemins creux, bordés de trembles gris,
Où, sous les églantiers neigeux, la fraise est mûre,
Près des ruisseaux, le long des saules rabougris,
Où les cailloux polis ont des reflets d'armure,
Par les landes, où l'herbe est lasse de soleil,
Où, parmi les ajoncs, les soucis et les mauves,
Les vieux menhirs moussus et pesants de sommeil
Tranchent sur l'horizon, couchés comme des fauves,
Noël Jegou menait les troupeaux nonchalants...

M. Eugène Le Mouël affectionne l'alexandrin rythmique et onduleux : M. Charles Le Goffic lui préfère le petit vers de huit pieds, ce vers dont Gautier et Sully Prudhomme ont fait usage de si diverses façons, l'un y enfermant les somptuosités de la couleur, l'autre les précisions de la pensée. M. Ch. Le Goffic y met, lui, toutes les mélancolies les plus crépusculaires, toutes les berceuses les plus languisantes. Quatre vers servent de prélude à son livre. Ils ne finissent pas, et la ligne de points qui les clôt est comme une invite aux rêveries insaisissables... Je les

transcris comme je les trouve, en me laissant prendre moi-même au flottant de ce vague charme :

Ceci, c'est la chanson d'amour
Qu'on chante au coin des cheminées,
Le soir, avant la fin du jour,
Dans les maisons abandonnées...

Tout le livre reste dans ce ton : c'est une plainte et c'est une caresse.

Il s'y trouve aussi, en plein sentiment, des détails locaux bien curieux. Ainsi dans *Anne-Marie* :

Elle est née un joli dimanche de printemps.
Son père, qui croyait en Dieu, comme au bon temps,
Et sa mère, cœur simple et plein de rêverie,
Pieusement l'avaient nommée Anne-Marie,
Du nom, choisi par eux entre les noms d'élus,
Des deux saintes du ciel qu'ils vénéraient le plus.
Car, en Basse-Bretagne, on prétend que ces saintes,
Quand le terme est venu pour les femmes enceintes,
Se tiennent en prière aux deux côtés du lit.
L'une pose un baiser sur le front qui pâlit,
Ou, d'un flocon de pure et fine ouate, étanche
Le ruisseau de sueur qui coule sur la hanche ;
L'autre, tout occupée avec l'enfantelet,
Bordant les bons draps blancs sur ses membres de lait,
L'enveloppe, âme et corps, dans un réseau de joie ;
Et toutes deux ainsi, sans qu'un autre œil les voie
Que celui de la mère et celui de l'enfant,
Vont et viennent, du lit au berceau, réchauffant
Les petits pieds, calmant un cri d'une caresse,
Et rien, dégoût, fatigue, amertumes, serait-ce
Au fond d'un taudis sombre et nu, ne les retient,
Si la femme est honnête et si l'homme est chrétien.

Et voici, toujours de M. Ch. Le Goffic, un « bouquet » d'étrange saveur :

A Paimpol, un soir, tandis que la lune
Éveillait au large un chant de marin,
Nous avons, tous deux, cueilli sur la dune
Ces touffes de menthe et de romarin.

Et ces œillets-là, c'est un soir, à Gâvre,
Pris à la douceur qui s'exhalait d'eux,
C'est un soir d'amour, à l'angle d'un hâvre,
Que nous les avons cueillis tous les deux.

Mais ce triste brin de pariétaire,
Je l'ai cueilli seul, en pensant à toi,
Un soir plein de cris, d'ombre et de mystère,
Sur les rochers nus de Saint-Jean-du-Doigt.

J'aime moins les *Clairons et Binious* de M. Léon Durocher. Il s'y trouve, à mon sens, trop de raboteuses phrases, trop de vers entrecoupés et rudes. Mais on ne leur peut refuser le mouvement, la verve, le sens et l'amour de la couleur locale.

Je voudrais vous citer encore les vers de M. J. Le Goff, ceux de M. Simon Le Beaudour, ceux de M. Charles Sinoir, ceux de M. l'abbé Max Nicol. D'autres poètes, — MM. Marcel Béliard, Fréd. Blin, Raoul de Boistaël, Yan Carnel, Daligaut, Droniou, Hipp. Durand, Henri Finistère, Jacques Fleury, Fréd. Fontenelle, Raoul de la Grasserie, Félix Hémon, Ludovic Jan, Léo Kermorvan, Alain Kernewot, René Kerviler, Charles Le Bras, Anatole Le Braz, Charles Le Coz, Auguste Lefranc, François Le Dorz, Th. Lemonnier, Georges Loire, Jean Marbeuf, Adolphe Orain, Jos Parker, Loïs Petit, Onésime Pradère, Philippe de Sanval, Robert Surcouf, Yves de Trébusson, d'autres poètes, dis-je, ont chanté la Bretagne, et l'ont bien chantée.

M. Louis Tiercelin a écrit les strophes suivantes :

Je l'aime, mon pays ! J'aime ses landes rousses
Que rosit la bruyère ou que dorent les mousses ;
J'aime ses hauts landiers et ses genêts touffus,
Et j'aime ses forêts de hêtres séculaires
Où, lorsque le vent d'ouest apaise ses colères,
La brise fait courir de longs frissons confus.

J'aime ses petits champs clos de talus énormes,
Flanqués des troncs noueux des chênes et des ormes,
Ses prés aux pommiers bas et ses ronciers épais,
Ses étroits chemins creux pleins de fleurettes blanches,
Où le soleil, de l'herbe verte aux vertes branches,
A peine vient troubler l'ombre molle et la paix.

Je l'aime, la Bretagne, avec ses fleurs, ses arbres,
Avec ses granits bleus polis comme des marbres,
Sa plaine, ses rochers, ses étangs, ses taillis.
Je l'aime, et j'ai trouvé tous les charmes en elle :
Son ciel est doux, son sol est fort, sa mer est belle !
Et puis, c'est la Bretagne, et puis, c'est mon pays !

Dans ses *Mouettes*, M. Louis Le Lasseur de Ranzay nous donne de petits poèmes dramatiques sur la vie de mer. La narration est bien conduite, le trait final *porte* toujours, la couleur locale a du relief.

M. Henri Bernés a publié quelques piécettes infiniment mélodieuses, et d'un beau mouvement lamartinien.

J'aime également les vers, — plus frustes, mais plus énergiques, — de M. Léon Berthault.

M. Longuécand a consacré une ode aux *Gloires Malouines*, et de larges stances à *Brizeux*.

Je serais injuste d'oublier, dans cette causerie sur les poètes bretons, quelques modernes écrivains nantais, dont un ou deux ont du meilleur talent.

Mme Louise d'Isole vient de nous donner un poème sur *Merlin*. C'est long et c'est diffus ; mais ce n'est point à mépriser. Puis n'y a-t-il pas du courage à écrire et à publier une œuvre de longue haleine, par cette fin de siècle où nous irions jusqu'à raccourcir les sonnets ?

J'ai parlé de sonnets raccourcis : voici précisément une piécette minuscule, — elle n'a que treize vers ! — où M. D. Caillé prend occasion, pour son cantique à la Bretagne, de la statue du « Théocrite français » :

Brizeux aimait les gars chevelus de Bretagne,
Les chênes, les menhirs en rang dans la campagne,
Nos landes à fleurs d'or et nos monts de granit ;

Il aimait à parler aux vêpres, le dimanche,
A la vierge du Scorf, Marie en coiffe blanche,
Dans le bourg d'Arzanno, *sous le clocher jauni* ;

Il aimait l'océan, nos pardons, nos costumes,
Les chants de nos aïeux, nos anciennes coutumes,
Et tout ce grand passé dont nous sommes jaloux.

Aussi lorsqu'il chantait, couché sur la bruyère,
D'une voix tour à tour mélancolique et fière,
Sur les bords du Léta, ses vers mâles et doux,
O Bretagne! ton âme y vibrait tout entière.

J'ai souligné le « clocher jauni », qui sent son Musset de trois lieues; mais le reste dit bien ce qu'il veut dire, et le dit en peu de mots.

M. Thomas Maisonneuve a chanté, lui aussi, son hymne à la terre natale. Et j'oublie M. Hugues Rebell! Et je fais tort à M. Alcide Leroux! Et j'ai peur d'en délaisser bien d'autres, dont chacun aurait pourtant droit à la citation... Le mieux tue le bien; la Bretagne nous a fourni, elle nous fournit chaque jour trop de poètes : on n'arriverait même pas à les nommer tous!

Mais je ne puis passer sous silence les *Sônes et Visions* de Sylvane (un pseudonyme féminin), ni les *Chants d'Armor* de M. Louis Bonneau, ni les *Armoricaines* de M. Eugène Roulleaux, ni les poésies de Mlle Louise Gicquel, ni celle d'une autre bretonne, Marie de Valandré.

J'ai déjà fait passer devant vous, mon lecteur, une imposante troupe de Bretons bretonnants. Et voici que je dois encore y ajouter un Breton d'adoption.

M. André Alexandre, — qui, si je ne me trompe, est tout bonnement Parisien, — avait dû s'en aller, par un hasard administratif, faire son service militaire à Lorient. Il en revint citoyen de Paris, mais poète breton. Il n'a rien donné, depuis, qui n'ait rapport à la terre choisie : depuis la *Lande en fleurs* jusqu'au *Sonneur de biniou*, il lui doit son œuvre entière.

J'ai là, sur ma table, cette *Lande en fleurs*. Il s'y trouve une préface d'André Theuriet, dans laquelle nous voyons défiler « les grands espaces silencieux, sans culture et sans villages, la verdure noire et profonde, les sources qui coulent avec un bruit de sanglots, la population effarouchée et grave. »

Que vois-je dans le livre lui-même? Des descriptions de landes; une berceuse marine; une douloureuse chanson populaire, *Le Lis jauni*; un récit mélancolique, à la façon de M. Coppée, et que l'écrivain intitule : *Jeffik*. Je transcrirai la fin d'une piècette ingénieuse.

Il s'agit d'un *Retour de Baptême*. Dans les bras d'une vieille servante, le petit dort, — un fils de marin, un *gars* dont le père est mort, et qui, lui aussi, ira sur la *mè*. Il dort donc à plein sommeil :

Mais le cortège arrive au sommet d'un plateau ;
En bas, la vaste mer, des varechs à fleur d'eau
Mollement agités par le vent qui s'élève,
Des filets de pêcheurs étendus sur la grève ;
Et, respirant un air plus vif, le nouveau-né
S'éveille tout à coup, ouvre un œil étonné :
Ces voiles au lointain, ces horizons étranges
Le font tressaillir d'aise au milieu de ses langes,
Et tandis que la vieille, étouffant un sanglot,
Chante pour assoupir le futur matelot,
Lui, comme déjà pris d'un amour pour les choses,
Tend vers l'immensité ses deux petits bras roses.





IV

ANJOU, TOURAINE & MAINE

Il est impossible, il serait injuste d'aborder l'Anjou et ses poètes sans revenir au célèbre sonnet du premier d'entre eux. Comme il avait raison et comme il laissait bien frémir son cœur, ce Joachim Du Bellay, quand il écrivait le quatrain banalisé, mais frais quand même, de l'inaltérable fraîcheur du beau :

> Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
> Fumer la cheminée, et en quelle saison
> Reverrai-je le toit de ma pauvre maison
> Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

C'est de longtemps, c'est de toujours qu'on le célèbre, ce verdoyant et calme pays d'Anjou, ce pays propice aux rêveuses paresses, et nonchalament couché sur les bords d'un fleuve indolent. On a souvent dit les mollesses de son climat, le charme fuyant de ses ciels, la rouille de ses bois, la souriante variété des horizons qu'il déroule.

L'Anjou a eu un poète, un poète mort récemment, Théodore Pavie. Théodore Pavie unissait « à l'une des plus rares imaginations de son temps » — le mot est de Sainte-Beuve, — la forme la plus pure et l'âme la plus charmante. Ses œuvres vien-

nent d'être publiées ; c'est à elles que je vous renvoie. Vous y verrez vivre et respirer l'Anjou.

Je rappelais, au début de ce chapitre, le morceau fameux qui illustre à la fois l'Anjou et Joachim du Bellay. Il a inspiré à un Angevin d'aujourd'hui, M. Léon Séché, le beau sonnet qu'on va lire. Celui-ci est adressé au propriétaire actuel du Lyré :

Heureux qui comme vous possède — et s'en fait gloire —
Le château qu'un poète illustre a célébré,
Et qui, de son petit village de Lyré,
Peut voir se dérouler le ruban bleu du Loyre !

Ce cher petit Lyré, de si douce mémoire,
C'est là que Du Bellay devrait être enterré,
Puisque toute sa vie il l'avait désiré
Et que, sans lui, Lyré n'eût jamais eu d'histoire.

Hélas ! qui pourrait dire où sont ses ossements ?
La chronique prétend qu'il dort à Notre-Dame.
Moi je gagerais bien que, depuis trois cents ans,

Poète abandonné qui de vous se réclame,
Il erre, désolé, sous vos bois, dans les champs,
Où, faute de son corps, il a laissé son âme.

Je ne dois pas oublier que M. P.-J. Girard a chanté, dans une ballade d'un tour archaïque, le *Loup garou de l'Anjou*.

Voici une *Aurore* angevine ; elle est de M. Paul Pionis :

Dans le vieux cimetière endormi sous les cieux,
L'herbe est lourde des pleurs que d'invisibles yeux
Du haut du firmament versent dans les ténèbres.
C'est l'heure où, fatigués de leurs appels funèbres,
Dans les murs ruinés, croulants et pleins de trous,
Par terreur du soleil se cachent les hiboux :
L'heure où la Nuit s'enfuit, emportant dans ses voiles
Au fond du ciel pâli les mourantes étoiles.

L'air est déjà moins noir ; mais ce n'est pas le jour.
Dans l'ombre transparente on devine la tour
Du clocher qui, des morts surveillant la demeure,
Hurle aux vivants les glas et leur compte chaque heure,
Cri du Temps qui vieillit, aux vivants seuls jeté,
Car l'heure, chez les morts, s'appelle Eternité.

Au bas du cimetière, en pente vers l'aurore,
Vaguement entrevu, le hameau dort encore.
Rien ne luit. Rien ne bruit. Ni mouvement, ni voix.
Silence grandiose au milieu de ces croix.

Cependant l'horizon est tout blanc de lumière.
Clocher, maisons, tombeaux, tout sort de l'ombre, et, fière,
La haute voix d'un coq annonçant le soleil
Sonne, comme un clairon, le réveil, le réveil...
Et, comme autant d'échos, d'autres clairons répondent;
Et mille bruits dans l'air passent et se confondent.

Un volet, en s'ouvrant, grince et bat contre un mur ;
Un verrou crie et geint; des pas sur le sol dur
Font claquer les sabots en alarmant une oie;
Un moineau chante; un bœuf mugit; un dogue aboie.
Au cadran du clocher quatre coups ont tinté :
Et soudain le hameau semble ressuscité.

Se réveilleront-ils aussi, les morts que j'aime?
Les reverrai-je un jour dans l'azur où Dieu sème.
Énormes grains de feu, les astres flamboyants?
Comme je voudrais croire avec les vrais croyants,
O mes chers disparus, que nous avons des ailes!
Croire qu'il est un lieu plein de fleurs éternelles
Et d'arbres merveilleux caressés par le vol
D'oiseaux chantant l'amour mieux que le rossignol,
Où tout est pureté, splendeur, joie, harmonie,
Où l'âme à l'âme-sœur reste à jamais unie!
Croire enfin qu'animés par la Divinité,
Nous avons droit comme elle à l'immortalité!

Et tandis que je songe, un rayon de l'aurore
Met un baiser du ciel au front des croix qu'il dore.

C'est le Maine que nous décrivait un jeune poète, mort tout jeune et de façon bien triste, Louis Belliot. On a publié ses vers posthumes. J'y trouve une pièce où il parlait de son Maine natal. Il nous montre les bruyères, les « collines roses », les villages avec leurs clochers d'ardoises, les bourgades assises auprès des ruisseaux, les moissons, puis encore le chariot « orné d'une branche de houx », enfin ce pays qui touche à la Bretagne, qui frôle la Normandie, et qui unit la mélancolie des landes à la grasse et opulente beauté des herbages.

Grasse et opulente beauté, — qui donc l'a plus que la Touraine? Hélas! je ne lui connais guère de poètes. J'ai sous les yeux les œuvres de deux ecclésiastiques, M. l'abbé Guinaudeau et M. l'abbé Augereau : le cœur de la Touraine y bat, et très fort; mais ce que j'ai encore trouvé de plus curieux, ce sont les vers d'un brave maréchal-ferrand tourangeau, Félix Gajard. Et les vers sont bien faits! et ils ont de la couleur et du nerf! Tantôt le poète décrit sa forge, tantôt les paysages environnants... Je souhaite qu'un jour ses œuvres soient réunies en un volume; elles nous feront entrer dans l'intimité d'une vie simple et travailleuse, dans la noblesse d'une âme fruste et franche. Et nous les aimerons comme le pain bis qu'on mange à la ferme, comme l'eau bleue qu'on boit à la source, et qui vous laisse aux doigts des gouttelettes de lumière.





V

NORMANDIE

Terre verdoyante, terre variée surtout, tranchée par les rivières, découpée en falaises, bosselée de collines, fleurie de pommiers, fraîche sous les pluies et gaie sous le soleil, la Normandie a eu, depuis Olivier Basselin, bien des poètes qui l'ont chantée. Nous en oublierons volontairement quelques-uns : il ne faut pas que la Normandie dévore toutes les autres provinces. Mais enfin cette glèbe est si riche, ce sol a vu lever tant de talents, tant d'écrivains l'ont célébré de piquante ou de belle manière, que nous devons nous y arrêter longuement.

Nous allons voir tout défiler : — les maisons normandes, la cuisine normande, les moineaux normands, la flore de Normandie ; ajoutez-y les marins granvillais, les fermes du pays de Caux, les amoureux du Val-de-Vire, — et des pommiers partout !

Cela dit, après avoir rappelé le nom de ce précurseur qui fut Olivier Basselin, commençons par le poète normand et *normandissime,* Gustave Le Vavasseur.

Je n'ai vu que deux fois Gustave Le Vavasseur. Petit, mais vif, les yeux fins, la figure caustique, avec un accent du terroir qui

sent la malice normande, c'est bien l'humoriste et c'est bien le Français. Sa conversation pétille d'allusions vite éteintes, de rapides plaisanteries, de sarcasmes brûlant sec. Il a beaucoup vu, et retenu plus encore; il fut l'ami de Baudelaire, et M. de Banville a dit de lui : « C'est le premier de nous tous »; la foule ne lui rend pas justice, et il n'en est pas plus fier pour cela : il continue son œuvre toute gauloise, franche de sève, claire de couleur, sapide et bonne comme les gaietés cordiales. Ajoutez qu'il sait tout, ce diable d'homme! Il possède, plus et mieux que personne, son archéologie, son histoire, son épigraphie, sa bibliographie normandes; pas un comice agricole où il ne lise un toast en vers; pas une fête lettrée où il n'y aille de son impromptu; pas une solennité, soit dans l'Eure, soit dans l'Orne, soit encore dans le Calvados, où Gustave Le Vavasseur n'ait sa place et son rôle... Et les brochurettes de naître, et les plaquettes de s'accumuler! Les unes n'ont qu'un intérêt d'occasion; d'autres, plus sérieuses, prêchent éloquemment les cultes éternels; il en est où ce railleur s'élève jusqu'à la plus sévère des gravités. Complexe, abondante, spontanée, gonflée de science, de sincérité et de verve, telle est cette œuvre, dont le temps épargnera bien des morceaux, et que les contemporains n'apprécient pas encore à sa valeur exacte.

Lisez donc le sonnet sur *La Terre :*

Laboureur, n'est-ce pas qu'elle est belle, la terre,
Qu'elle est plaisante à l'œil, qu'elle est douce à la main,
Et qu'après un orage il monte de son sein
Une odeur enivrante, ardente et salutaire?

Si tu souris au blé que ta charrue enterre,
Ce n'est pas seulement pour le souci du pain;
Tu prends un grand plaisir à voir germer le grain,
Par admiration pour le fécond mystère.

L'argile est un habit que nous revêtirons;
Nous sortons de la terre et nous y rentrerons;
Mais nul n'a, moins que toi, frayeur du cimetière.

Nul ne sait mieux que toi l'histoire de la mort
Et tu surprends parfois, sous la glèbe qui dort,
Le principe éternel qui veille en la matière.

Gustave Le Vavasseur a consacré aux masures, aux baraques du pays natal, une pièce dont je vous vais transcrire six ou sept strophes. Elle est d'un rythme chantant et d'une délicate observation :

Dans les vieilles maisons de bois
Qu'on voit au milieu des herbages
Habitent les enfants des sages ;
Les cœurs sont sains, les esprits droits
Dans les vieilles maisons de bois.

Aux faîtes des maisons de bois
On voit pousser les graminées ;
L'iris, frangeant les cheminées,
D'astres bleus constelle les toits
De nos vieilles maisons de bois.

Autour de nos maisons de bois
Les verts pommiers bordent la route,
On entend la vache qui broute,
Et son souffle effleure parfois
Le seuil de nos maisons de bois.

Dans nos vieilles maisons de bois
Le beurre est d'or, le cidre est d'ambre ;
Juin rit aux éclats, mais Novembre
Me semble aussi gai quand je bois
Dans nos vieilles maisons de bois.

Dans les vieilles maisons de bois
N'habitent pas les seuls ancêtres :
Par la porte et par les fenêtres
L'amour se glisse en tapinois
Dans les vieilles maisons de bois.

Dans les vieilles maisons de bois
Les quenouilles sont délaissées,
Mais les aiguilles empressées
Piquent encor de jolis doigts
Dans nos vieilles maisons de bois.

Dans les vieilles maisons de bois
On soigne son corps et son âme,
Et sur le pain que l'on entame
On fait le signe de la croix
Dans les vieilles maisons de bois...

Et voyez l'heureux homme que ce Le Vavasseur! Non seulement il improvise des vers savoureux; non seulement il aura laissé une œuvre alerte, franche et bonne, — mais encore il a un élève, et un de ces élèves qui font rire de joie les moustaches de leurs maîtres.

Paul Harel est aubergiste... Oui, monsieur, aubergiste d'Échauffour, dans l'Orne, pas bien loin d'Argentan, et en plein pays de collines normandes.

L'auberge existe; elle est dûment achalandée, — et l'aubergiste fait des livres. Il leur trouve des titres comme ceux-ci, qui sont d'un artiste : *Sous les Pommiers*, ou bien encore : *Gousses d'ail et Fleurs de serpolet*. Et je vous réponds que sa poésie est d'une gaillarde venue! Lisez cette fantaisie, cette grasse et plantureuse fantaisie qui s'appelle : *Un Toast*. Je suis sûr qu'elle vous séduira par son *humour*, en vous faisant venir l'eau à la bouche par sa débauche de pittoresque culinaire. C'est un festin de Gamache qui s'apprêtera sous vos yeux, en des distiques religieux et solennels :

Au centre du foyer, le pot-au-feu normand
Sommeillait comme un juste et ronflait en dormant;
L'osmazôme quittait tout doucement la moêle;
Les rognons affolés frétillaient sur la poêle;
Palpitants, crépitants et crevant sur le gril,
Les boudins sifflaient mieux que merles en avril;
Les tripes sanglotaient tout bas dans leurs terrines;
Des parfums nourrissants montaient dans les narines,
Le gigot se vautrait sur des oignons confits,
Les poulets écrasaient leurs lits de salsifis,
Et les doux ris de veau, couchés dans leurs coquilles,
Semblaient, en mijotant, caresser les morilles...

Cette poésie-là, toute gaie et tout avenante qu'elle est, fera le désespoir des dyspepsiques. Allez donc lire, devant un président de société de tempérance, les « Vaux-de-vire » d'Olivier Basselin! Notre homme vous recevra de belle façon... J'ai peur que M. Paul Harel n'ait contre lui, d'ici demain, tous les malades de l'estomac et les dégoûtés de la vie. Or, les dégoûtés et les malades sont légion. Je plains M. Paul Harel.

Eh bien! non, je ne le plains pas... Il a pour lui les heureux; mais il a aussi les humbles, les simples, les doux.

C'est lui qui a écrit *Sous la Côte*. Et quelle tendresse dans ces strophes!

C'est comme un nid fait dans les herbes.
Du seuil de la vieille maison,
A travers des arbres superbes,
On voit miroiter l'horizon.

Du logis, que le chaume couvre,
Sous la côte, à l'abri du vent,
Tous les matins, la porte s'ouvre
En face du soleil levant.

Les premiers rayons qui paraissent
Disent bonjour à la maison,
Et, de leurs lèvres d'or, caressent
Les marguerites du gazon.

Petit herbage, étroit domaine,
Enclos béni du Dieu vivant,
La créature s'y promène
Sous la côte, à l'abri du vent.

Dans le sein de cette chaumière
Et sous ces feuillages épais,
La vie entre avec la lumière,
Avec l'ombre descend la paix.

O destin que tout bas j'envie!
Doucement, au fond de ce nid,
Reposent, au soir de la vie,
Deux cœurs qu'un tendre amour unit.

L'homme et la femme ont le même âge,
Pas chancelants et blancs cheveux, —
Mais ce serait vraiment dommage
Qu'ils ne fussent pas aussi vieux.

Ils portent le poids et le nombre
Des jours passés avec fierté :
Pas un de ces jours n'a mis d'ombre
Au ciel de leur fidélité.

Qu'importe la date lointaine!
Les serments ne vieillissent pas.
Les vieux ont fait leur cinquantaine,
Et, fidèles jusqu'au trépas,

Devant les petits de leur race,
En défiant le démenti,
Ont regardé l'autel en face,
Comme gens qui n'ont point menti!

Puis, revenus dans leur demeure,
Sous la côte, à l'abri du vent.
Ils attendent la dernière heure
En face du soleil levant.

Et vers la Fortune qui passe
Ils regardent les gens courir,
En sachant ce qu'il faut d'espace
Pour aimer, prier et mourir.

Après Paul Harel, Germain-Lacour. L'ami près de l'ami.

M. J. Germain-Lacour avait débuté, il y a quatre ans environ, par un petit volume un peu *maigrichon*. Il nous est revenu avec *Les Clairières*, et il n'a pas eu lieu de s'en plaindre; Paris a adopté ce provincial volontaire, qui, retiré dans son pays d'Argentan, ayant la veine rare et la production réfléchie, nous donne, de temps à autre, quelque caprice aimable ou quelque joli tableau de genre. Les vers de M. Germain-Lacour ont l'allure aisée, et pourtant ils sentent le travail. Il y a un aphorisme littéraire qu'on n'ose plus citer (il y est question de « vers faciles ») et qui dit à merveille ce que je délaie en ce moment.

Nous aurions beaucoup à prendre dans le recueil de M. Germain-Lacour. Il se faut borner... (Ici c'est un vers de Boileau qui me fait tapage dans la tête!). Je me borne donc, et citerai seulement l'amusante odelette que notre poète dédie aux oiseaux de son pays, à ces effrontés pillards que sont les moineaux normands :

On a trop vanté les pinsons,
Les merles diseurs de chansons,
Princes et marquis des buissons;
  Changeons de mode.
Au tour des hôtes des créneaux!
Je veux au peuple des moineaux,
Grands parleurs et grands friponneaux,
  Chanter une ode.

Ce ne sont point des délicats;
Ils n'ont pas de certificats
D'artistes, ni l'or des ducats
    Sur leur plumage,
Ces bohèmes n'ont pas souci
De leur costume un peu roussi;
Car leur costume est pauvre ainsi
    Que leur ramage.

Mais, au temps jadis, ils ont lu,
Dans un vieux livre vermoulu,
Dont les maximes leur ont plu,
    (C'est Epictète)
Qu'il ne faut s'attacher à rien,
Que posséder est un lien.
Sages oiseaux! sages est bien
    Leur épithète.

N'ayant rien, ils s'arrogent tout.
C'est pour eux qu'on récolte en août.
Du propriétaire partout
    Antagonistes,
Ils partent toujours de ce point
Que la propriété n'est point :
Tous ces gueux en mauvais pourpoint
    Sont communistes.

Il faut bien vivre, n'est-ce pas?
Ne pas manger, c'est le trépas!
Moineau, ce sont tes seuls repas
    Ceux que tu voles!
Fais donc comme à Sparte, autrefois,
Faisait l'enfant d'après les lois...
Sparte t'excuse, tu le vois,
    Voleur qui voles.

Moi je t'aime quoique voleur;
J'aime ton instinct querelleur,
Ton pépiement de piailleur
    Le long des haies.
Il est triste, ton cri, c'est vrai;
Mais sa tristesse est à mon gré
Quand ont fui de mon cœur navré
    Les notes gaies.

Le jour où les oiseaux frileux,
En quête de cieux toujours bleus,
Quittent nos pays nébuleux
A grands coups d'ailes,
Toi, sans redouter le courroux
Du froid, tu restes avec nous,
Et ne suis pas dans leurs vols fous
Les hirondelles.

Reste, ennemi du jardinier ;
Suis ton penchant de braconnier;
Établis au fond du grenier
Ton réfectoire.
On n'a pour toi que du mépris...
Mais de toi je me suis épris,
Humble petit oisillon gris
A gorge noire.

M. Alexandre Piédagnel est Normand, lui aussi. Il a souvent crayonné des paysages ou des types de son terroir. Je lui emprunte un sonnet, — tout gras de couleur locale, — sur *La Saint-Clair* :

L'odorant serpolet couvre les hautes dunes
Où campent, pour un jour, marchands et bateleurs;
Les tonneaux sont en perce, et, dans les *moques* brunes,
Le cidre coule à flots, riant aux beaux parleurs.

Crevettes et *clos-poings*, figues, poires et prunes,
Sous les tentes montrant d'alléchantes couleurs,
Des festins apportés combleront les lacunes,
Et feront oublier maints propos querelleurs!

Les paniers vont s'ouvrir. On boit, on crie, on chante;
La jeunesse. à l'envi, se bouscule et plaisante,
Pendant que les gigots rissolent en plein air.

Quel vacarme joyeux! Héros du champ de foire,
Les Normands. altérés, de trinquer se font gloire.
Sur la plage, à vingt pas, gronde la vaste mer.

Cette « vaste mer grondante », M. Louis Lecacheur, qui est artisan dans un petit village du Cotentin, nous l'a plusieurs fois dépeinte. Il entend, toute la journée, sa lamentation se briser contre les quais de Cherbourg et les roches de la côte. Oh!

l'heureux homme, qui peut mener ainsi sa corvée et son rêve, en chantant comme le savetier de Lafontaine, mais en chantant des vers qu'il fait lui-même, et qui n'en ont qu'une plus enviable saveur!

J'ai des tendresses pour un sonnet de Léon Valade, qui s'appelle : *Paysage normand*. Tous les vers de Valade ont la justesse des tons et la transparence des mots. Ceux-ci m'ont semblé particulièrement cristallins :

Dans l'enclos frais et vert d'une ferme normande
Que des murs de gazon bornent de tous côtés,
Par un double rideau de hêtres abrités,
J'imagine la vie apaisée et gourmande.

La place pour le rêve y serait assez grande,
Car un bout de prairie aux aspects veloutés
Sous le branchage las des lourds pommiers voûtés,
C'est l'étroit horizon que le bonheur demande.

Et si l'instinct d'une âme inquiète voulait
Un contraste à ce calme, à ces flots de bon lait,
Au tapis d'herbe molle où dort la sieste à l'aise,

Il suffirait, les soirs où vient le vent de mer,
D'entendre, sans la voir, sous la sombre falaise,
Rugir la majesté de l'océan amer.

Soit dans ses deux recueils de vers, soit dans ses *Contes de la Mer et des Grèves*, Charles Canivet évoque ou décrit le Cotentin. Il le fait avec plus de finesse que de souffle, plus de délicatesse que de grandeur. Sa poésie est tempérée, alerte, *bonhomme*, bien normande, en un mot, et bien française. Et l'amour du pays natal y chante à chaque page.

Il chante également dans les vers de M. Ernest Ameline, dans ceux de M. Jules Sionville. M. Sionville a célébré Jeanne d'Arc, Corneille, Villequier, Le Havre, Étretat, la pomme, tous les héros, tous les paysages, toutes les gloires de sa province.

Je m'en voudrais d'oublier un jeune poète rouennais, M. Edmond Perrée, qui adresse une belle ode *A la Normandie*.

C'est également la Normandie, — le « val de Vire », celui d'Olivier Basselin, — que nous décrit M. Victor Patard dans

Au Pays des Pommiers. Il s'y donne avec ferveur, avec le souci et l'émotion de la sincérité.

M. Achille Paysant a trouvé, pour chanter son village, une idée bien originale, une antithèse morale et pittoresque qui a son prix :

Les gens de mon village ont un double clocher,
Religieux beffroi, profane cheminée.
L'un compte au moins mille ans, l'autre à peine une année;
Mais là-haut, dans l'azur, ils semblent se chercher.

Il s'agit, on l'a compris déjà, de l'église et de l'usine. Tous deux s'aidant l'un l'autre,

Chaque heure de l'usine à l'église est sonnée;
L'ouvrier pense à Dieu sans perdre sa journée...

Aussi notre poète embrasse-t-il d'un double amour

L'église où l'on travaille et l'usine où l'on prie.

Les vers qu'on va lire sont de M. Charles Frémine. C'est le cantique obligatoire, l'hymne aux pommiers normands :

Quand les récoltes sont rentrées
Et que l'hiver est revenu,
Des arbres, en files serrées,
Se déroulent sur le sol nu;
Ils n'ont pas le port droit des ormes,
Ni des chênes les hauts cimiers;
Ils sont trapus, noirs et difformes;
Pourtant qu'ils sont beaux, nos pommiers!

Leurs rangs épais couvrent la plaine,
Et la vallée, et les plateaux;
En droite ligne et d'une haleine
Ils escaladent les coteaux;
Tout leur est bon, le pré, la lande;
Mais, s'il faut du sable aux palmiers,
Il faut de la terre normande
A la racine des pommiers!

Quand mai sur leur tête arrondie
Pose une couronne de fleurs,
Les filles de la Normandie
N'ont pas plus de fraîches couleurs :

Leurs floraisons roses et blanches
Sont la gloire de nos fermiers :
Heureux qui peut voir, sous leurs branches,
Crouler la neige des pommiers !

Les matinales tourterelles
Chantent dans leurs rameaux touffus,
Et les geais y font des querelles
Aux piverts logés dans leurs fûts ;
Les grives s'y montrent très dignes
Et tendres comme des ramiers ;
Elles se grisent dans les vignes,
Mais font leurs nids dans les pommiers.

Leurs fleurs, leurs oiseaux, leurs ramures,
Ont enchanté mes premiers jours,
Et j'ai, plus tard, sous leurs ramures,
Mené mes premières amours.
Que l'on y porte aussi ma bière ;
Et mon corps, sans draps ni sommiers,
Dans un coin du vieux cimetière,
Dormira bien sous les pommiers.

Le frère de M. Ch. Frémine, Aristide, nous a donné une *Légende de Normandie*. Il ressuscite les héros, depuis Guillaume Longue-Épée jusqu'à Robert Guiscard ; il nous conte les légendes de *Château-Gaillard*, d'*Arlette*, de *Gisèle ;* il nous parle du Mont-Saint-Michel et des îles de la Manche. Tout cela est un peu touffu, mais bien local et bien coloré.

La Normandie nous a donné encore un autre poète, — et un poète sur lequel il convient d'insister, — M. Auguste Dorchain.

Élève de Sully-Prudhomme et de François Coppée, M. Auguste Dorchain, pour admirer également Leconte de Lisle et Banville, n'en garde pas moins sa personnalité. Ses vers « sentent l'huile » : on y devine le long et patient travail, les veillées exquises et laborieuses, les songeries préoccupées, tout ce qui enfante le bonheur à la fois et le tourment de l'artiste. Je ne crois pas lui faire injure en disant que son talent, tout spontané et sincère qu'il demeure, n'en témoigne pas moins d'un persistant effort de volonté. Dans tous ces morceaux, — très courts pour la plupart, — ce qui domine, à côté du sentiment et parfois de

la pensée, c'est la grâce contenue, l'émotion endiguée, ou, si vous l'aimez mieux, tenue en laisse. Chose rare chez un poète, et surtout chez un poète jeune! Au lieu de s'abandonner à la fougueuse inspiration, c'est lui qui la dompte. Non qu'il lui impose des caprices burlesques et cruels, des chinoiseries ou des bouffonneries de langage et de rythme, comme ont essayé de faire, pour la suprême condamnation de leur école, quelques parnassiens : il veut, au contraire, la forcer d'obéir à un mot d'ordre réglé et ferme, l'enfermer dans un moule simple, dans une robe montante, qui ne laisse admirer que le sourire du visage et l'aisance de la démarche.

M. Dorchain est né à Elbeuf. C'est dans quelqu'un de ces paysages calmes et moelleux, sur les bords de la Seine paresseuse, qu'il a, sans doute, trouvé le thème de son *Envoi de Fleurs :*

Chère malade, afin que dans ton lit coquet
Doucement tu souries,
J'ai cueilli pour ta chambre un rustique bouquet
De bruyères fleuries.

Respire-le longtemps : il n'a pas la fadeur
D'un parfum délétère,
Mais la vivifiante et robuste senteur
Des bois et de la terre.

Il n'est pas de ces fleurs que fane sans pitié
La première froidure :
Pareil à notre grave et tranquille amitié,
Il réconforte, il dure.

Et pourquoi, même après un artiste parfait, ne vous citerai-je pas cette humble fille, — une servante! — qui nous a donné l'*Alouette aux Blés?* Rose Harel a écrit quelques naïves strophes sur son village. En voici les deux premières; c'est simple et candide comme une romance de Boïeldieu :

S'il me plaît d'invoquer, pendant mes rêveries,
Mes premiers jours passés, mes songes de vingt ans,
Je dis à mon esprit : « Retournez dans les champs,
Dans les grands bois touffus, dans les vertes prairies
Où, jeune, j'aimais tant à m'égarer, le soir,
Quand mon cœur débordait *et* de sève *et* d'espoir! »

Je lui dis : « Retournez vers ma pauvre chaumière,
Vers l'église rustique où je priais si bien;
Vers l'humble champ des morts, dont un coin sera mien
Lorsque j'aurai fini ma pénible carrière,
Pour y dormir en paix mon éternel sommeil
Sous un tertre ignoré, couvert d'herbe, au soleil. »

J'ai souligné une gaucherie; mais, en vérité, tout cela n'est-il pas ému et humain? La pauvre fille avait trouvé la note juste, et les impeccables poètes ne font pas mieux.

J'aurais encore à citer plusieurs « bardes » locaux. M. Wilfrid Challemel s'est fait le poète de la Ferté-Macé ; M. Eugène Cordier a célébré sa bonne ville de Laigle ; M. Victor Lemarchand décrit sa vieille cité, Falaise, et la décrit en amoureux qui a le mot juste.

Dans *Autour du sanctuaire*, M. l'abbé Salmon a glorifié son clocher normand.

M. Étienne Dupont, lui, s'est fait le poète des « mathurins » lyriques, des marins et des pêcheurs, grands buveurs devant l'Éternel et fiers braves devant les lames. Tantôt il chante la « Granvillaise » ; tantôt il se lamente avec la « douce jolie », la promise dont le fiancé est parti sur la *mé;* tantôt il nous montre le *vieux*, l'*ancien* de la marine, qui reste là, à rêvasser près du port ; tantôt il s'extasie devant les petites pêcheuses de crevettes, ou encore les « marmailles » qui s'essaient déjà aux jeux périlleux... Ici je cite. Le poète nous a dit les amusements des *gosses* sur le quai :

Puis, un beau jour, ça les embête
De nager rien que dans le port;
La marmaille se met en tête
D'aller plus loin, et dame! on sort.

L'avant-port n'était qu'une mare
Sentant toujours le renfermé ;
Embarque! allons! largue l'amarre!
Au large! le canot armé !

Hors du vieux musoir on débouque.
Il faut remonter le courant.
Alors, à la poigne, ça souque,
Mais le canot a triple rang.

Et lorsque, au bout de la jetée,
Je les vois passer, fièrement,
Sans craindre la mer agitée,
Sans souci du chavirement,

Dans ces gosses remplis d'audace
Je reconnais bien, en effet,
Les fils de cette forte race
Qui donna Jean-Bart et Courbet!

Ailleurs nous voyons des « bordées » de marins, ou de pauvres petits priant Notre-Dame, ou encore des intérieurs de cabaret et des soutes de navires, et, à la fin du volume, ce sont les belles strophes où notre poète exalte Surcouf, ses folies et ses victoires.

Il s'agit, certes, d'une œuvre originale au premier chef, et vivante comme peu d'autres. Et quelle couleur locale! Rien qu'à mettre bout à bout toutes ces expressions de gabiers, je vous épouvanterais!

Voici bien des poètes normands, n'est-ce pas? Et pourtant j'ai beau faire, me raisonner et me prêcher, calculer les pages prises, rogner mes projets, remettre mes notes en carton, je ne puis pas ne vous point citer les strophes de M. Paul Labbé. Et vous ne m'en maudirez pas :

Les vergers paraissaient des corbeilles de fruits,
Tant le calme des jours et la tiédeur des nuits
Avaient multiplié les pommes rougissantes;
Le doux soleil d'automne, en montant lentement,
Leur prodiguait encor, du haut du firmament,
Ses caresses resplendissantes.

Le soleil leur jetait des rayons empourprés
Comme si tous ces fruits ne fussent point dorés,
Ni ces feuillages verts, ni ces grappes vermeilles;
Pourtant le jour béni, si longtemps souhaité,
Le jour était venu de la maturité :
Les vergers semblaient des corbeilles.

De toutes parts, sous l'œil vigilant des fermiers,
Les garçons de quinze ans grimpaient dans les pommiers
Afin de secouer chaque branche alourdie,

Et, sous l'effort viril des petits paysans,
S'amoncelaient sans fin les plus riches présents
De ton écrin, ô Normandie!

Pas un souffle de brise aux feuilles des buissons...
Le ciel était rempli de langoureux frissons,
Les mouches d'or volaient dans l'ombre des charmilles;
C'était un de ces jours, aux voluptés enclins,
Où l'on voit s'envoler au-dessus des moulins
Les bonnets blancs des jeunes filles.

La haie était fleurie et je m'arrêtai là
Pour crayonner des vers, — je ne fais que cela.
La rime était rebelle et le sujet stérile...
Quand soudain, de l'endroit même où j'étais assis,
J'aperçus, au travers des frênes éclaircis,
Tout un commencement d'idylle...

Ainsi que le corbeau de la fable, perché
Sur un arbre, un garçon à l'air effarouché
Distraitement gaulait les pommes éloignées: —
A genoux sur le sol, dans un blond demi-jour,
Une fille au teint frais, aux yeux brillants d'amour,
Les cueillait à pleines poignées.

De loin en loin, sans trop d'embarras, au hasard,
Ils échangeaient un mot, un sourire, un regard;
— Les mots en disaient moins, pourtant, que le sourire! —
Si dans ce coin propice aux ouvrages galants
Les aveux furent doux et les regards brûlants,
Point n'est besoin de vous le dire.

Quand l'arbre, dépouillé de sa couronne d'or,
Eut relevé la tête et repris son essor,
Le jeune gars glissa du faîte jusqu'à terre;
Il vit la belle fille et son regard clément,
Et, le cerveau troublé sans doute à ce moment,
S'approcha d'elle avec mystère...

Tous deux ayant au cœur le même enivrement,
Il lui prit les deux mains lentement, lentement...
L'enfant aux yeux d'azur, devenant moins farouche
Se pencha, plus jolie en sa douce pâleur,
Et le bel amoureux, comme on cueille une fleur,
Lui prit un baiser sur la bouche.

Alors, sans qu'on le vît, au revers du fossé,
Apparut, tel qu'un dieu vengeur et courroucé,
Le maître du verger, bientôt un centenaire.
Il s'approcha des deux enfants, transis de peur,
Et, dans l'air imprégné d'une tiède vapeur,
Sa voix gronda comme un tonnerre...

« Voici donc ce que font les rudes travailleurs ! »
Dit-il, « Mais je suis là, quand on me croit ailleurs ;
Je puis juger de quoi mes hommes sont capables.
Ah ! vous chômez ainsi de la bonne façon,
Ma belle jeune fille et mon joli garçon !
Mais j'ai la main sur les coupables.

« Ah ! voici ce qu'on fait à la barbe des vieux,
Sans songer qu'autrefois, en un passé joyeux,
Ils aimaient, eux aussi, de toute leur tendresse !
Eh bien, je sens par vous mes vieux ans rajeunis,
Et moi, qui ne peux pas punir, je vous bénis,
Car je songe à l'ancienne ivresse.

« Donc, aimez-vous, mes chers enfants, aimez-vous bien,
Puisqu'hélas ! en dehors de l'amour il n'est rien
Qui rouvre vers le soir nos yeux prêts à se clore.
Aimez-vous et surtout, ô vous les bienheureux,
Songez que l'amour est un fruit plus savoureux
Quand on le cueille dès l'aurore ! »

Le radieux vieillard, avec un air très doux,
Les fit se rapprocher et dit : « Embrassez-vous, »
Heureux de terminer ainsi les représailles. —
Ce tendre baiser, comme aux temps patriarcaux,
Des vallons d'alentour troubla seul les échos,
Et ce furent leurs fiançailles.

Et maintenant, adieu la Normandie ! Nous entrons dans l'Ile-de-France, nous allons à Paris... Et sois le bienvenu, mon ruisseau de la rue du Bac !



VI

PARIS & L'ILE-DE-FRANCE

Il est loin, le temps où l'on raillait Paris, et où Scarron pouvait écrire, avec quelque sincérité, ce sonnet macaronique :

> Un amas confus de maisons,
> Des crottes dans toutes les rues,
> Ponts, églises, palais, prisons,
> Boutiques bien ou mal pourvues,
>
> Force gens noirs, blancs, roux, grisons,
> Des prudes, des filles perdues,
> Des meurtres et des trahisons,
> Des gens de plumes aux mains crochues,
>
> Maint poudré qui n'a point d'argent,
> Maint homme qui craint le sergent,
> Maint fanfaron qui toujours tremble,
>
> Pages, laquais, voleurs de nuit,
> Carrosses, chevaux, et grand bruit,
> C'est là Paris : que vous en semble ?

Aujourd'hui nous voyons autre chose dans Paris et dans cet admirable pays de l'Ile-de-France, dont la ceinture de collines boisées entoure la cité d'une tunique de fraîcheur. Il est peu de poètes qui s'attardent à décrire le centre de Paris, la houle des

boulevards, les cohues de la Bourse, les défilés des Champs-Élysées. Combien, en revanche, se prennent d'amour attendri pour ces paysages des faubourgs, populaciers ou déserts, ouvriers ou rustiques! Parcs tranquilles, rues jamais terminées, bouts de Seine où s'attardent les pêcheurs à la ligne, boucle de la Marne avec les bateaux plats, petits chemins muets, églises de banlieue, promenades du dimanche, anguilles de Suresnes, fritures de Nogent, canotiers et canotières, tout cela retient le cœur de quelques poètes. J'en sais qui vont, chaque après-midi, mener leur flânerie à Grenelle ou à Clignancourt; je pourrais même en citer un qui s'aventure jusqu'aux arbres maigres du parc de Montsouris. Et les belles échappées sur la brumeuse capitale en travail! Et le charme des premières pousses, si près du macadam, à deux pas des tramways et des usines! Et l'admirable ciel, un ciel discret, changeant, capricieux comme la femme et fidèle aussi comme elle, puisqu'il ne dit jamais au soleil un adieu qui dure! En vérité tout cela est charmant, et je conçois que des poètes s'en soient épris.

Musset nous en avait déjà parlé, Gautier aussi (dans cette ironique pièce sur l'Italie); mais c'est surtout depuis vingt ans qu'on a chanté Paris, le Paris pittoresque, le Paris local, sans cosmopolitisme ni rastaquouères. Et, entre tous les poètes qui ont réhabilité leur ville aimée, qui l'ont poétisée à nouveau, qui l'ont comprise et qui l'ont fait comprendre, le plus connu de tous, et le meilleur, est encore M. François Coppée.

Personne, plus que Coppée, ne connaît et n'aime Paris. Non le Paris du *high-life*, le Paris superficiel et mondain, plus brillant que Vienne et plus animé que Pétersbourg, mais qui n'est, somme toute, qu'un Pétersbourg ou qu'un Vienne embelli : ce Paris-là n'a rien — sauf le Bois et le Parc Monceau — qui puisse séduire un poète, surtout quand ce poète a écrit les *Humbles*. Humbles vies, quartiers pauvres, rues tranquilles, squares perdus, coins de fortifications, une illusion de campagne entre deux usines, quelques murs jaunes d'affiches, voilà ce qui séduit le poète. C'est ce Paris d'au delà les boulevards extérieurs, c'est ce Paris provincial qui lui a fait trouver, au cours des flâneries songeuses, les plus évocateurs et les plus pénétrants d'entre ses vers.

Il n'a jamais perdu occasion quelconque de le décrire : partout, dans les *Intimités*, dans les *Promenades et intérieurs*, dans le *Cahier rouge*, dans *Olivier*, dans les contes en prose, partout ce sont ces croquis de banlieue, vivante ou déserte, qui lui ont servi de cadre toujours renouvelé, et intéressant à peindre par sa sécheresse même. Et c'est à l'entrée de cette banlieue, c'est dans un commencement de faubourg, derrière les Invalides, à côté des larges avenues sans houle, que le poète est allé abriter sa rêverie mi-railleuse, mi-résignée, et se souvenir du temps où, n'étant pas encore académicien, il passait ses après-midi de soleil à « feuilleter les volumes de vers sur les quais ».

Connaissez-vous la rue Oudinot ? Le nom est célèbre, mais la rue ne l'est pas encore. A dire vrai, certains Parisiens de la Bourse et du quartier Bréda savent à peine où elle se cache. Elle n'a d'original que sa solitude, et d'attirant que son calme endormi. Le bruit des voitures ne la trouble guère. C'est à deux pas d'elle qu'habite Paul Bourget, un contemplatif et un mélancolique comme Coppée. Et nulle part la contemplation, nulle part la mélancolie ne saurait s'alanguir mieux à l'aise qu'entre ces murs silencieux, à côté de ces jardinets amaigris par les bâtisses.

On a souvent décrit la maison de Coppée. Tant de gens y viennent, et tous y sont si cordialement reçus ! C'est en bon camarade que le poète leur parle. Il se souvient qu'il a écrit les *Intimités* avant que d'écrire les *Humbles* : aussi ne rougit-il pas de causer intimement avec les humbles que nous sommes. Il reçoit le dimanche matin. C'est ce jour-là que les jeunes écrivains viennent se réchauffer au contact de cette verve, en écoutant cette conversation pleine de saillies, et déconcertante à force d'imprévu. Que d'amitiés littéraires ont dû s'ébaucher dans les deux petits salons de la rue Oudinot, au milieu des bibelots et des chinoiseries ! Toutes les écoles s'y coudoient, aucune ne s'y sent gênée : c'est peut-être le meilleur moyen pour qu'elles apprennent l'indulgence mutuelle.

Les autres jours, le poète est rarement visible. Sa sœur Annette veille sur lui. Elle éloigne les importuns, elle protège le travail, bien en danger quand la popularité est venue, et c'est elle qui

préside, par cette sollicitude de toutes les heures, à l'éclosion de l'œuvre en enfantement.

Il y a, dans l'œuvre de François Coppée, deux cents « coins de Paris », tous croqués sur le vif, *vus* finement ou profondément *sentis*.

Tantôt c'est la rue déserte, « qui donne sur les champs, » tantôt ce sont les « tristes banlieues » ; nous y voyons, à chaque pas

. . . Quelque ruelle où pousse le gazon
Et dont un mur tournant est l'unique horizon.

Tantôt encore le poète nous mène sur les hauteurs, Buttes-Chaumont ou Moulin de la Galette :

Au loin, dans la lueur blême du crépuscule,
L'amphithéâtre noir des collines recule,
Et, tout au fond du val profond et solennel,
Paris pousse à mes pieds son soupir éternel.
Le sombre azur du ciel s'épaissit. Je commence
A distinguer des bruits dans ce murmure immense.

Il nous montre encore

Le sifflet douloureux des machines stridentes,

Ou encore le banc, — ce banc, devenu célèbre, où jasent une bonne et un militaire, deux *pays*.

Ailleurs se sont les « enfants trouvées » qui se promènent ; c'est, tout près des Invalides, le gamin qui regarde passer un régiment ; c'est encore, au Louvre, le musée de marine, ou bien les champs en friche, ou les « murs lépreux », ou les « chemins verts semés d'écailles d'huîtres ». Je tourne la page, et je rencontre une impression de fête populaire, avec cette écrasante tristesse du feu d'artifice éteint. Voici maintenant revenir, — car c'est bien la passion de notre poète, — les « champêtres et lointains quartiers ! » Ou bien c'est une vue d'hiver, par la glace, avec les toits et les balcons neigeux. L'ironie s'en mêlant, — et Dieu sait si François Coppée la prodigue, lui, l'apparent naïf, auquel on a eu la candeur de reprocher son *Petit Épicier de Montrouge !* — l'ironie s'en mêlant, dis-je, je vois apparaître les bals bourgeois, et les canotiers, et les calicots, et les con-

cierges, et le Jardin des Plantes, où l'on regarde, tout près des « tourlourous »,

> Tendant la trompe avec ses airs de gros espiègle,
> L'éléphant engloutir de nombreux pains de seigle.

L'ironie croît, l'ironie cingle lorsqu'il s'agit des politiqueurs, des farceurs, des baladins en redingote ou des pitres en veston ; à chaque fois qu'il en croise un, le poète vous le cloue au bout d'un vers d'âpre cruauté. Puis il s'attendrit à nouveau : qu'une marchande de journaux grelotte, que des sourds-muets passent, et le voilà touché, et il nous le dit comme il le sent, et c'est délicieux de le sentir avec lui...

Voyez quelle vérité, à la fois railleuse et attendrie, dans ces quelques vers. Le poète est sorti, désolé, navré de la vie, fatigué de lui-même, le cœur en pierre et la cervelle en plomb. Il regarde indifféremment ; il se sent seul par sa faute ; il y songe, il souffre :

> Mais sur les quais déserts, derrière Notre-Dame,
> L'ouvrier promenait son enfant et sa femme.
> Sur les trottoirs les plus paisibles du Marais,
> Le petit monde, assis dehors, prenait le frais.
> C'était un jour de fête et de boutiques closes.
> Pleins de chapeaux de paille et de toilettes roses,
> Sur la Seine fumaient les bateaux à vapeur.
> Dans les squares publics, la bonne et le sapeur
> Commençaient sur les bancs l'idylle habituelle.
> Pas d'humble carrefour, pas de triste ruelle
> Qui ne servît aux jeux d'enfants endimanchés !
> Des mariés d'hier, l'un vers l'autre penchés,
> Allaient, l'homme tout fier et la femme un peu pâle,
> Ayant encore les fleurs d'oranger et le châle
> De noce, et tous les deux très gênés dans leurs gants...

Ailleurs, encore, il nous dira, — et c'est par ce dizain qu'il s'est fait « poète du clocher » ;

> C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine ;
> J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.
> Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
> Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,

D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle...

Il est Parisien comme Coppée, ce brave poète et cet excellent comédien, Truffier, que Léon Valade apostrophait ainsi :

Si tu n'es pas bourré de prose
Et de raison comme un greffier,

Tête d'un rayon bleu férue,
C'est pour être né dans *la rue*
De la Lune, ô pâle Truffier !

Et voici comment Truffier nous parle de ce cachot adoré qui a des fils de télégraphes pour barreaux :

Par delà les toits obliques
De Batignolles-Clichy,
Le vol de mes bucoliques
Jamais, hélas ! n'a franchi

Le lugubre mur d'enceinte
Où croît, parmi les tessons,
Cette herbe, couleur d'absinthe,
Qu'on ne voit pas sans frissons...

M. Albert Mérat nous dit, d'autre façon, les environs de la grande ville :

Tous les dimanches, près d'ici,
Vers Sèvres, vers Montmorency,
Un vent de voyage nous pousse,
Le vent des lumineux matins
Et des déjeuners incertains
Par la campagne verte et douce.

Nous nous en irons les premiers
Vers les coteaux blancs de pommiers,
Sans penser à rien, sans rien dire,
Les yeux vaguement éblouis
De nos beaux horizons bleuis
Qui recommencent à sourire...

Voici la ballade — encore inédite — que je reçois d'un autre Parisien, M. Henri Barbau :

BALLADE DU PARISIEN

A Charles Fuster qui publiait un livre sur les « Poètes du clocher. »

D'aucuns ont accordé leur lyre
Pour chanter en rythmes divers
Leur clocher natal, et nous dire
Sous quels cieux, noirs, bleus, jaunes, verts,
Ils ont, rimant leurs premiers vers,
Adoré quelque belle fille
Aux yeux candides ou pervers...
Je suis de Paris la grand'ville !

Tous, en proie au sacré délire,
Se mettant la tête à l'envers,
Nous envoient, pour qu'on les admire
Aux quatre coins de l'univers,
Des vers souvent forgés envers
Et contre tous. C'est par cent mille
Qu'il nous en vient tous les hivers...
Je suis de Paris la grand'ville !

Nous n'avons pas fini de lire
Ceux que vous avez découverts !
Il en est de Gap et de Vire,
De Carpentras et de Nevers.
Mais la médaille a son revers,
Et ce qui m'échauffe la bile
C'est qu'il y en ait tant d'Anvers...
Je suis de Paris la grand'ville !

ENVOI

Sans me regarder de travers,
Prince, accueillez à bras ouverts
Cet échantillon de mon style :
Je suis de Paris la grand'ville !

Nous ne quitterons point Paris et ses poètes sans rappeler la *Chanson des Gueux*, de Jean Richepin, où les esquisses de banlieue alternent avec l'argot des refrains, — ni les *Fleurs de Bitume*, d'Émile Goudeau, où je note cette strophe douloureuse :

Charme-moi, musique naïve,
Qui montes du pavé des cours,
Romance traînarde et plaintive,
Ou pauvre chanson maladive
Qu'un aveugle crie à des sourds...

Et c'est ainsi, — sur une lamentation, — que nous quitterons ce Paris si gaillardement abordé. L'amour en raccourci, et l'art, et toute la vie !





VII

PICARDIE

Vastes plaines, champs de luzernes et de colzas, tourbières épaisses et noires, telle nous apparaît la Picardie. Les ciels du Nord y commencent, avec leur monotone grisaille et leurs soleils pâles. Villages pauvres, lamentables masures, cabanes grossieres. A l'Ouest, la Manche bat les falaises, s'enfonce dans les baies, creuse l'estuaire de la Somme. Au Midi, ce sont les forêts. Au Nord, c'est l'Artois qui commence. Et, par-dessus tout cela, le vague brouillard de l'azur pluvieux.

Je sais peu de poètes Picards.

J'ai bien eu en mains les *Rimes amiénoises*, de M. Léon Barat. Mais M. Barat n'est qu'un Picard d'adoption. Je le regrette, car j'eusse voulu vous parler de ces *Rimes*, où j'ai trouvé un divertissement de gaillarde humeur. Tous ces petits croquis ont de l'allure et de l'entrain. Ce n'est point du grand art, certes ! mais c'est assurément de la gaieté, et c'est quelquefois de l'esprit.

A dire vrai, le véritable poète de la Picardie est encore M. Léon Duvauchel. M. Duvauchel a décrit les mœurs de sa province dans un roman : Le *Tourbier*, qui est du plus exact réalisme.

Mais il s'attache surtout à mettre en vers, — et en des vers solidement bâtis, — les paysages picards. Tantôt c'est l'*œillet des dunes* qu'il nous montre ; tantôt il décrit les plaines mélancoliques des bords de la Somme ; tantôt il s'adresse à un maître d'école du « pays », et toujours il le fait avec une sincère émotion.

M. Léon Duvauchel a chanté aussi les ormes, ces ormes des grands chemins, ces ormes du terroir natal. Voici les quatre premières strophes de la pièce. On y remarquera la netteté de l'expression et la fermeté du vers :

Les ormes sont les gardiens
Des vieilles routes de France...

L'orage, acharné contre eux,
Leur a fait bien des blessures !
Ils ont des bosses, des creux,
Des crevasses, des fissures.

Des broussailles, à leurs pieds,
Embarrassent de verdure
Ces géants estropiés
Dont l'écorce est encor dure.

S'agrafant sur les talus,
Ils demeurent à leur poste,
Cherchant s'ils n'entendront plus
Rouler les chaises de poste...

Je signale encore, parmi les poèmes de Léon Duvauchel, ceux sur les *Genêts*, sur les *Bœufs*, l'*Entrée en forêt* et les *Moissonneurs belges*. Tout cela est vu *vrai* et dit *juste*.

M. Ernest Prarond consacre à la Picardie quelques morceaux d'un style âpre, dur, bien en harmonie avec la pesante terre décrite. J'ai tenu à choisir celle des pièces où la couleur locale est la plus *poussée*. Je me suis décidé pour *Les Tourbes* :

Juin vient ; les hommes et les femmes,
Dans le marais où sont les bœufs,
Vont enfoncer de grandes lames
Qui coupent le charbon tourbeux.

L'homme marche nus-pieds, les manches
Laissant le coude à découvert,
Et les femmes portent aux hanches
Un pantalon de toile ouvert.

L'homme en bateau lève la sonde
Que charge le détritus noir,
Et de l'eau, qui dort peu profonde,
Trouble au louchet le clair miroir.

Les femmes étalent par files,
Sur le bord vert, les noirs carreaux,
Ou les échafaudent par piles
Qui sèchent pour les tombereaux.

Dieu rit à la sueur humaine
Et la saison rit au travail :
Le soleil joyeux se promène
En maître octroyant un long bail.

Aux pommiers la fleur rose et blanche
A des fruits noué le fardeau :
Les cerises criblent la branche,
Les fossés sont pleins de lis d'eau....

Et c'est la Picardie *croquée* en six strophes.





VIII

ARTOIS

De tout temps l'Artois eut une vie littéraire. C'est ainsi que, — à la fin du dernier siècle, et à l'instant précis où allaient éclater les premiers rugissements de la Révolution, — à la fin du dernier siècle, dis-je, se réunissait, près d'Arras, cette Société des *Rosati*, dont une intelligente initiative nous a conservé les œuvres. Il y avait là Robespierre, il y avait là le futur « organisateur de la victoire », Carnot. Et rien n'est curieux à feuilleter comme ces pages légères, sur lesquelles le plus formidable des drames allait plaquer ses taches de sang.

Aujourd'hui l'Artois a un poète, et c'est M. Jules Breton.

On connaît M. Jules Breton comme peintre : c'est l'un des plus grands de notre génération, et celui, peut-être, qui s'entend le mieux à éterniser les attitudes, à spiritualiser le vrai, à mettre une âme au bout de ses pinceaux. Mais le peintre a fait tort au poète, et c'est une injustice commise.

Je ne dis pas que le poète vaille le peintre ; il a sûrement moins de maîtrise, moins de géniale et calme fécondité, moins d'art aussi, et moins d'originalité suprême. Et pourtant, que de beautés dans les vers de Jules Breton ! Je viens de les relire

encore. J'ai relu *Jeanne;* j'ai relu surtout les pièces détachées, et il faut que je vous fasse, en quelque mesure, partager mon admiration.

Je ne parlerai pas de *Jeanne :* cette idylle a eu ses critiques, elle a conquis son public, elle ne fait que poursuivre són succès. J'aime mieux vous citer quelques autres vers de M. Jules Breton. Vous y retrouverez le magistral artiste qu'il est, l'amoureux des paysannes et des champs, du ciel libre et du plein air.

Voici l'*Aurore :*

La glèbe, à son réveil, verte et toute mouillée.
Autour du bourg, couvert d'une épaisse feuillée,
Où les toits assoupis fument tranquillement,
Dans la plaine, aux replis soyeux que rien ne cerne,
Parmi les lins d'azur, l'œillette et la luzerne,
Berce les jeunes blés pleins de frissonnement...

Je note, au passage, un vers cristallin :

Une eau paisible dort son doux sommeil sans rides...

Vous lirez le *Retour des champs :* c'est de savoureux et mâle réalisme. Vous vous arrêterez devant le *Beau soir d'hiver;* le *Rosier* vous fera sourire, — et quelle douceur vous trouverez, avec moi, dans cette impression d'automne !

La moisson est finie et comble les greniers.
Les champs sont nus, les bois sont roux, et les sorbiers
Vibrent dans le brouillard comme des braises vives ;
Vers le rouge corail de leurs grappes, les grives,
Poussant de faibles cris, arrivent par essaims,
Tandis que les moineaux, toujours prompts aux larcins,
Reviennent marauder dans les cours, où s'allie
La pâleur de la paille à la mélancolie
Que verse un blanc soleil dans l'azur pâle et doux,
— Et des deuils oubliés se réveillent en nous.

Un effet d'hiver, maintenant. Et vous allez voir comme il est bien d'un peintre !

La neige ! — Le pays en est tout recouvert —
Déroule, mer sans fin, sa nappe froide et vierge,
Et, du fond des remous à l'horizon désert,
Par des vibrations d'azur tendre et d'or vert,
Dans l'éblouissement, la pleine lune émerge.

A l'Occident s'endort le radieux soleil,
Dans l'espace allumant les derniers feux qu'il darde
A travers les vapeurs de son divin sommeil,
Et la lune tressaille à son baiser vermeil,
Et, la face rougie et ronde, le regarde...

Et la neige scintille, et sa blancheur de lis
Se teinte sous le flux enflammé qui l'arrose.
L'ombre de ses replis a des pâleurs d'iris,
Et, comme si neigeaient tous les avrils fleuris,
Sourit la plaine immense ineffablement rose.

M. Jules Breton a son atelier dans le village de Courrières. Il nous le dit lui-même en des vers d'une sobriété grave :

Lorsqu'à travers la brume, ô plaine de Courrière,
L'ombre monte au clocher dans l'or bruni du soir,
Que s'inclinent tes blés comme pour la prière,
Et que ton marais fume, immobile encensoir ;

Quand reviennent, des bords fleuris de la rivière,
Portant le linge frais qu'a blanchi le lavoir,
Tes filles, le front ceint d'un nimbe de lumière,
Je n'imagine rien de plus charmant à voir.

D'autres courent bien loin pour trouver des merveilles :
Laissons-les s'agiter ; dans leurs fiévreuses veilles,
Ils ne sentiraient pas ta tranquille beauté.

Tu suffis à mon cœur, toi qui vis mes grands-pères,
Lorsqu'ils passaient joyeux, en leurs heures prospères,
Sur ces mêmes chemins, aux mêmes soirs d'été.

Ailleurs, c'est tout le pays d'Artois qu'il décrit .

J'aime mon vieil Artois aux plaines infinies,
Champs perdus dans l'espace, où s'opposent, mêlés,
Poèmes de fraîcheur et fauves harmonies,
Les lins bleus, — lacs de fleurs, — aux verdures brunies,
L'œillette, — blanche écume, — à l'océan des blés.

Je vous signale encore de pittoresques stances sur les *Vieux Hameaux*, des vers poignants sur les *Deux Croix*, et ce fier cantique d'amour à l'*Alouette*,

> Qui jette jusqu'au ciel sa chaude ritournelle
> Et l'ivresse sans fin d'un chant exaspéré.

Aimez beaucoup Jules Breton : c'est l'un des derniers artistes sincères de ce temps, et celui qui sait le mieux, dans la précision des contours et le vague des ciels, éterniser la noblesse des poses.

Et surtout aimez ce pays d'Artois, et remerciez-le de nous avoir donné, à la fin d'un siècle de micrographies naturalistes, la ferveur ample, l'éloquente largeur, l'admirable simplicité d'un art pareil. Prendre le vrai et le marier au beau, c'est là un triomphe que bien peu remportent, et qu'il faut admirer quand, une fois par aventure, on le rencontre sur sa route.





IX

BOULONNAIS & FLANDRE FRANÇAISE

Le Boulonnais fut la patrie de Sainte-Beuve. Le poète y fait allusion à propos de l'*Ile Saint-Louis*.

Il rêve le long des quais. Alors, nous dit-il :

> . . . Voilà
> Que soudain, loin, bien loin, mon âme s'envola,
> Et, d'objets en objets, dans sa course inconstante,
> Se prit aux longs discours que feu ma bonne tante
> Me tenait, tout enfant, durant nos nuits d'hiver,
> Dans ma ville natale, à Boulogne-sur-Mer...

Mais il n'y a là qu'un ressouvenir passager, et c'est jusqu'au temps présent que nous devons venir pour trouver le vrai poète du Boulonnais.

M. Gaston de la Source avait déjà publié, il y a deux ans, — dans le recueil intitulé : *Du Rose au Noir*, — des vers rustiques d'une belle santé, d'une fraîcheur heureuse et gaie. Je vous donne ceux-ci comme excellents en leur genre :

> Trèfles pourpres, sainfoins roses, minettes d'or,
> Grands blés verts que bientôt jaunira Messidor,
> Mousse plein les sentiers, sureaux et chèvrefeuilles
> Aux buissons, et partout de doux chants dans les feuilles...

O Juin! Fraîcheur et Force! Épanouissement!
En pleine herbe, en plein blé, dans ce décor charmant,
Je suis parti dès l'aube. — Aux clochers des villages,
Au loin, de toutes parts, derrière les feuillages,
Vibrant, l'*Angelus* tinte, et ses sonorités
Vont se perdre là-haut, parmi les bleuités
Des radieux éthers où l'alouette plane.
— Ainsi qu'un amoureux, ô flore paysanne,
Je pille tes trésors! — Dans le sac aux oublis,
Rancœurs, soucis brumeux dormant ensevelis,
Je vais, gai quoique seul. — Par instants, dans les sentes,
Des minois chiffonnés, aux mines agaçantes,
Passent à mes côtés, — fillettes du pays,
Faneuses de demain qui, sous les noirs taillis,
S'en vont au bois chercher la fraise ou la framboise.
Elle jasent, et moi, tandis que je les croise,
(La fibre campagnarde en moi vibrant soudain),
Je me mets à rêver, loin de l'enfer mondain,
De vie aux champs, d'amours aux fêtes des villages,
Et de baisers cueillis sur ces riants visages...

Mais voilà bien autre chose! M. Gaston de la Source va consacrer tout un livre à son Boulonnais!

Le livre aura pour titre : *En Prairial*.

Le rêve du poète, — il le dit dans son prologue, — c'est de prendre rang parmi les « poètes du clocher », et de pouvoir à son tour

Mêler à leur guirlande une fleur boulonnaise.

Cette fleur, il la cueille sur les bords de sa vieille « payse », de la plus jolie des rivières,

Cette Liane, au nom sauvage et gracieux,

Dont il voudrait faire

Une mignonne sœur du Scorf et de l'Ellé.

Certes, la terre boulonnaise n'offre, comme ressources, ni le grandiose, ni l'étrange :

Nos montagnes sont des collines
Et nos rivières des ruisseaux.

Mais il s'y trouve des herbages plantureux, des bois, des hameaux dont on voit partout

Fumer les toits moussus dans de gros bouquets d'ormes.

M. Gaston de la Source nous montrera encore

Les vieux terriens, au cœur loyal, aux bras robustes.

Il nous dira les « forêts de pins », les « plages de sable », les marins boulonnais,

Sur leurs coques de noix, vers les iles du Nord,
S'en allant affronter la tempête et la mort...

Et l'ensemble formera, j'en suis sûr, une œuvre pittoresque et primesautière.

Boulogne et ses environs avaient déjà été chantés par un autre écrivain du crû, Édouard Mariette, le frère et le collaborateur du grand déchiffreur d'hiéroglyphes, Mariette-Bey.

Quelques tours de roue, en express, et arrêtons-nous au cœur de la Flandre française.

Douai, la vieille cité universitaire, a vu naître Desbordes-Valmore, Desbordes-Valmore, ce cœur saignant et fier, dont les soupirs nous ravissent encore en nous remuant. Et Desbordes-Valmore a fait le *Mal du pays ;* mais je n'y ai rien trouvé qui s'adressât, de façon spéciale, à Douai. La plainte vague ne s'accorde pas avec le pittoresque d'une description précise. C'est un cri de l âme : ce n'est pas une évocation de la mémoire.

M. Arthur Delcourt a écrit un sonnet sur ces vastes plaines du Nord :

Comme d'autres climats, si tu n'as pas, ô Flandre,
De grands monts enserrant des vals miraculeux,
Nulle entrave à la vue au moins ne vient défendre
Les claires profondenrs de tes horizons bleus.

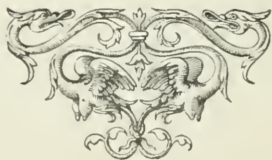
Sous ton ciel calme et doux, le regard voit s'étendre
Des champs suivis, au loin, d'autres champs onduleux,
Dont l'aspect reposé, mélancolique et tendre
Vaut le jaillissement des grands pics anguleux.

O mère! pour qui sait dignement te connaitre,
Heureux qui sur ton sol hospitalier dut naitre !
Il ne souhaite pas un plus brillant séjour.

Assis en ton giron, féconde nourricière,
Il jouit des présents offerts par ton amour,
Puis, il s'étend, paisible, et dort sous ta poussière !

Mme Drut-Fontès, — qui est de Valenciennes. — a célébré son « clocher » en une vingtaine de belles strophes mélodieuses.

Mais le principal poète de la Flandre française, c'est encore ce chansonnier lillois, Desrousseaux, dont les *Pasquilles* ont réjoui les champs et l'atelier. Et c'est à lui qu'il faut revenir toutes les fois qu'on veut étudier l'âme et l'*humour* de nos populations du Nord, cette âme froide, cet humour « bon enfant », ce mariage de la retenue avec la gaieté, de la verve avec l'énergie, et de Jenny l'Ouvrière avec Jacques Bonhomme.





X

FLANDRE BELGE

Je n'ai vu qu'une fois la Flandre belge, — et encore n'était-ce qu'en passant. Mais l'impression ressentie est demeurée inoubliable.

Bien d'autres que moi ont dit la mélancolie et le charme de ces ciels du Nord, gros de neige, trempés de pluie, frissonnants comme les larmes et monotones comme la douleur. Mais ce qu'on ne dira jamais assez, — parce qu'on ne saurait jamais le dire! — c'est l'ineffable tristesse, c'est le pittoresque, c'est la langueur de ces villes mortes, accroupies au bord d'une rivière lente ou d'un canal silencieux. Ici c'est Courtrai avec son Béguinage; plus loin c'est Ypres avec ses halles, Ypres, la grandeur tombée, la lumière éteinte, le bruit des siècles s'affaiblissant dans cette torpeur d'une cité à l'agonie, le long de ces rues où l'herbe pousse, autour de cette place où les pas résonnent comme dans un sépulcre; plus loin encore ce sont Nieuport et Poperinghe, toutes deux groupées, comme Ypres, autour des souvenirs et des vestiges; je me rappellerai toujours ce que je vis de Gand, en contournant les faubourgs par le petit chemin de fer, — une patache! — qui mène à Eecloo : ces mâts de gabarres au milieu des maisons vieilles, ces clochers entr'aperçus

dans la brume, cette banlieue sans bruit d'industrie, sans couleur et sans cris, tout cela vous étonne en vous endormant. J'ai vu aussi Malines avec sa grosse tour de Saint Rombaud, et Louvain avec ses files de couvents, avec son hôtel de ville qui est fait de dentelle noire, avec les tristesses religieuses qui vous attendent dans son béguinage. Je ne parle pas d'Anvers et de sa cathédrale, ni de ses autres églises, dont je n'ai pas retenu les noms, mais dont l'une surtout, sombre et massive, se dresse dans ma pensée à chaque évocation. Que dire encore? J'ai vu les petites cités minuscules, j'ai vu Dixmude, j'ai vu ce qui reste de Damme, et enfin (oh! l'admirable merveille, la merveille à mettre en châsse!) j'ai vu Bruges.

Rien, non, rien ne saurait dire ce qu'est Bruges. J'y ai passé une après-midi seule, et une nuit. C'était un de ces jours d'automne, d'un bleu vif et froid. Je me rappelle encore notre vagabondage le long des canaux de pourtour. Une surprise à chaque pas, et des exclamations, et des arrêts d'un quart d'heure! Ici un pont : du lierre, du chèvrefeuille tombant dans l'eau, le mur d'un cloître ou l'extrémité d'un jardin couvert. Plus loin, la « logette du bourreau », ou de vieilles maisons seigneuriales, ou une rue toute bordée de ces étroites façades flamandes, ou encore un clocher montant à pleine silhouette. A deux pas de là, une taverne du moyen âge, avec le jeu de boules dans la cour, les pipes le long des murs, la chaise de Rubens dans un coin, et, sur une table recouverte de cuir, un journal, — de la veille, — où l'on exaltait l'Inquisition. Plus loin encore, la maison de ville avec ses salles obscures, la place tranquille, de mélancoliques échappées sur des canaux inhabités des barques... Et tout cela n'est rien. Après quelques circuits dans le centre de la nécropole, nous avions rejoint les talus qui l'entourent, et où, — l'eau étant toute proche, — l'humidité monte du sol, noyant les arbres sous de blanchâtres buées. On n'apercevait plus que le revers de la cité, les murailles dégradées, les descentes de jardins déserts, les bâtisses noires, le beffroi lointain. Et c'est là, c'est dans cette solitude que nous vîmes un rien, un simple élargissement de canal, une flaque plus large que les autres, une sorte d'étang où il n'y aurait pas de nénuphars, le « Lac d'amour. »

Seulement, à un angle de l'horizon, il y avait une vieille porte gothique et lézardée; plus loin c'étaient des peupliers et des tilleuls; de l'autre côté, d'épais feuillages, d'un roux ardent, longeaient le talus, ajoutant à la tranquillité du site les odeurs de la fin automne; tout au fond, à l'entrée de la ville, les masures se rejoignant, l'eau miroitait sous une dernière lueur mourante, — et, droit au bout de l'étang, un clocher se dressait. Je n'ai, de ma vie, senti pareille émotion.

Et, la nuit, lorsque, dans une glaciale chambre d'hôtel, je me fus blotti sous les couvertures, j'entendis longuement les carillons tressaillir, descendant du beffroi sur la place comme des sanglots d'harmonie.

Et voilà pourquoi j'aime la Flandre belge.

La Flandre belge a été souvent chantée. Elle a eu, dans ce siècle, un grand poète en prose, Charles de Coster. Je sais bien que de Coster lui a également consacré des vers; mais les vers sont inférieurs: mieux vaut passer vite.

Allons de suite au poète par excellence des villes rêveuses et des canaux glauques, Georges Rodenbach.

Georges Rodenbach va nous dire le « soir attendrissant », avec les lanternes, les auberges où l'on chante, les cloches gémissant dans la brume. Ici se placent huit vers merveilleux, — une évocation qui vous poursuit:

Tout agonise et tout se tait: on n'entend plus
Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,
Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure
Où le joueur s'accoude aux châssis vermoulus.

Et l'on devine au loin le musicien sombre,
Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits;
La tristesse du soir a passé dans ses doigts
Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre.

Partout s'alignent, dans ces cités du moyen âge, les vieux hôtels abandonnés:

Et tous ces vieux hôtels sont vides et sont ternes;
Le moyen âge mort se réfugie en eux;
C'est ainsi que, les soirs, le soleil lumineux
Se réfugie aussi dans les tristes lanternes.

O lanternes, gardant le souvenir du feu,
Le souvenir de la lumière disparue,
Si tristes, dans le vide et le noir de la rue,
Qu'elles semblent brûler pour le convoi d'un dieu!

Le poète nous dit encore la désolation des canaux, « somnolents entre des quais de pierre ». Il évoque les carillons, en province, les carillons tintant

... dans la douceur
De l'aube qui regarde avec des yeux de sœur.

Il nous décrit la cité dolente :

La ville est morte, morte irrévocablement,
D'une lente anémie et d'un secret tourment
Est morte, jour à jour, de l'ennui d'être seule...
Petite ville éteinte et de l'autre temps, qui
Conserve on ne sait quoi de vierge et d'alangui,
Et semble encor dormir pendant qu'on l'enlinceule.

Et comme il s'attendrit devant toutes ces ruines! Voici la plus langoureuse, la plus pénétrante des phrases d'amour qu'il leur envoie :

Mon rêve s'en retourne, en souvenirs tranquilles,
Vers votre humilité, vieilles petites villes,
Villes de mon passé, villes élégiaques,
Si dolentes les soirs de Noël et de Pâques,
Villes aux noms si doux : Audenardes, Malines,
Pieuses qui priez comme des ursulines
En rhythmant des *ave* sur les carillons tristes!

Qu'est-ce que l'orgue? C'est, nous dit le poète,

L'âme des quartiers morts et des pauvres enclos,
L'âme éparse du peuple au fond des terrains vagues,
Du peuple tristement joyeux, pareil aux vagues
Dont l'écume chantante est pleine de sanglots.

Et quel charme il trouve à ces béguinages, refuges de silence au fond des faubourgs!

Au loin, le Béguinage, avec ses clochers noirs,
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

En fines lettres d'or, chaque nom des couvents
Sur les portes s'enroule autour des banderolles,
Noms charmants chuchotés par la lèvre des vents :
La maison de l'Amour, la maison des Corolles.

Je l'aime aussi lorsqu'il s'apitoie sur les lamentables douleurs, lorsqu'il nous montre les mélodies

... venant consoler, près des mornes casernes
L'âme des déserteurs pleurant dans les tambours.

Je m'associe à ses pitiés pour l' « âme éteinte des banlieues », pour les vagabonds, les « forains sans asile »,

Ou les vieux chiens perdus par des chemins lépreux,
Où les flaques d'eau morte ont des airs douloureux
Comme des yeux crevés d'où le soleil s'exile !

Je regarde, avec lui, passer les « amants chuchoteurs », je contemple la lune, qui, dit-il, vous attriste

... comme un portrait d'absent;

Et partout je vois flotter les vapeurs bleues des brouillards, et partout j'écoute gémir ces musiques alanguissantes et navrées, tandis que le poète nous redit sa douleur suprême :

Vivre comme en exil, vivre sans voir personne
Dans l'immense abandon d'une ville qui meurt,
Où jamais on n'entend que la vague rumeur
D'un orgue qui sanglote ou du beffroi qui sonne...

Oh ! vivre ainsi ! tout seul, tout seul ! voir se flétrir
La blanche floraison de son Ame divine,
Dans le dédain de tous et sans qu'aucun devine,
Et seul, seul, toujours seul, se regarder mourir !

Ces quelques fragments vous auront suffi pour comprendre l'œuvre de M. Georges Rodenbach. Les vers sont lents, voilés, et comme endormis dans leur extase. C'est une rêverie dolente,

c'est de l'accablement attendri, c'est du frisson prolongé. Il y a, sous chaque strophe, une souffrance physique et une volupté littéraire. Cette poésie vous enivrerait à force d'alanguissement. On ne la peut prendre que comme un opium ; mais, une fois goûtée, on y veut revenir. C'est un charme et c'est une douleur.

Où Georges Rodenbach ne voit que désolation muette, agonie, funérailles, adieux des villes mourantes et soupirs des eaux tristes, M. Émile Verhaeren voit autre chose : il se souvient des kermesses « gueulardes », des larges et sonores lippées, des brutales amours, des Jordaens et des Téniers, des réalismes exhubérants, des couleurs poussées au rouge, de la joie frisant l'obcénité. C'est cette truculente et matérielle vie des Flandres qu'il a décrite en vers, ou du moins dans quelques-uns de ses vers. Il y a mis du mouvement, de la vie, de la force, une gaieté savoureuse, et ce que le peintre appellerait une « belle pâte ». Autant l'œuvre de Georges Rodenbach nous apparaît maladive, exquise de pâleur, les yeux battus et les lèvres exsangues, autant celle de Verhaeren se montre à nous dans toute l'ivresse de la santé, dans toute l'effervescence, dans toute la virilité des races plantureuses. Le pays chanté vit dans ces pages, et il faut les avoir lues avant de parcourir, à la saison des fêtes de village, ces campagnes de Gand ou de Termonde.

C'est une autre Flandre encore que nous dit Georges Eeckhoud. Celui-ci a vécu dans la contrée qui entoure cette « nouvelle Carthage » dont il nous parle, l'Anvers des financiers bruxellois et des courtiers allemands.

Il y a, tout près d'Anvers, deux régions bien diverses, le Polder et la Campine.

Le Polder s'étend sur l'autre rive de l'Escaut. Après la « Tête de Flandre » passée, regardez à votre gauche, dans la direction de Saint-Nicolas et de la mer. Aussi loin que le regard aille, ce seront des prairies que vous apercevrez, des prairies basses (le fleuve coule plus haut qu'elles), des prairies grasses aussi, et vertes, et sombres, et toutes noyées, le soir, par des nappes de vapeur. C'est là que paissent les belles vaches que nous retrouvons au Louvre, là que pourraient s'ébattre les paysans de Téniers ou le « taureau » de Paul Potter.

Allez, par contre, de l'autre côté de la ville, soit dans la direction de Turnhout et du Limbourg, soit dans celle de la Hollande. C'est la Campine que vous verrez.

Décharnée, sablonneuse, flétrie, lamentable, sans récoltes et sans eau, la Campine nourrit, — et à peine ! — des futaies, quelques pins, un petit nombre de villages à l'air morne, enfin des bruyères. Ces bruyères donnent à la Campine son originalité. A un endroit même, — près de Calmpthout, et à deux pas de la frontière néerlandaise, — le sol se relève brusquement, comme sous une poussée de rafale, et, à côté d'étangs stagnants, dans la plus saisissante des désolations, ce sont des dunes qui se dressent, en files régulières, avec des croupes, avec des creux, avec des renflements incultes et balayés de bourrasques. Pas un clocher, pas un être humain; des traces d'impuissante fumure, des rigoles creusées pour l'irrigation, et c'est tout. Mais c'est assez pour que les yeux en restent étonnés et l'âme remuée.

Dans ce cadre divers, — tantôt Polder, tantôt Campine, — M. Georges Eeckhoud a placé ses paysans, ses « terriens », comme il les appelle.

Voici le début de son meilleur poème : *L'Homme de l'Églogue*. Vous allez voir si c'est ferme et lourd !

Pousse dru, comme bonnes graines
Dans les terreaux épais et gras !
Mon gars, au tronc des jeunes chênes
Mesure ta jambe et ton bras !

Enfant, tandis que dans la classe,
Où grouille un tas de polissons,
Le magister pédant ressasse
Ses rudimentaires leçons;

La sueur inondant de perles
Ton front, avec d'autres gamins.
Pour dénicher les jeunes merles
Mets en sang tes pieds et tes mains.

Entraîné dans cette tapée
De faunes, gorgé de raisin,
Achève ta blouse râpée
Aux pièges à loups du voisin.

Ou, vous postant entre les saules,
Près des marais bordés de joncs,
Arrêtez, aux coups de vos gaules,
Les grenouilles dans leurs plongeons.

Mène, plus tard, dès l'aube bleue,
Le troupeau de taureaux beuglants,
Chanteurs solennels dont la queue
Bat la mesure sur leurs flancs...

Et le poète ajoutera à la fin du morceau, en nous parlant des enfants de son rustre :

Poussez dru, comme bonnes graines.
Dans les terreaux épais et gras,
Fleurs de paysans, jeunes chênes,
Les dignes garçons de mon gas !

Mais le véritable poète de la Flandre, — hélas ! un poète en prose, et que nous devons mentionner seulement, — c'est encore Camille Lemonnier dans sa *Belgique*, dans cette description des pays ruraux, dans ce cantique d'amour aux merveilles de Bruges. Jamais on n'écrira mieux, ni avec plus de filial enthousiasme, ce qu'est cette terre grasse de sang, semée de chefs-d'œuvre, vivante par sa gloire morte, encore merveilleuse sous le linceul des siècles accumulés et les pelletées de terre de l'enfouissement.

Et c'est ce Camille Lemonnier que célèbre le sonnet de M. Albert Giraud, une prodigalité de couleurs somptueuses et d'épithètes flamboyantes :

Ta gloire évoque en moi ces navires houleux
Que de fiers conquérants aux gestes magnétiques
Poussaient dans l'infini des Vierges Atlantiques
Vers les archipels d'or des lointains fabuleux.

Ils mettaient à la voile en ces soirs merveilleux
Où le ciel, enflammé des rougeurs prophétiques,
Verse royalement ses richesses mystiques
Dans le cœur dilaté des marins orgueilleux

Et les hommes du port, demeurés sur les grèves,
Regardaient s'enfoncer les mâts, comme des rêves,
Dans l'éblouissement de l'horizon vermeil;

Et leurs cerveaux obscurs, à la fin de leur âge,
Se rappelaient encor le splendide mirage
De ces grands vaisseaux noirs entrés dans le soleil.

Je n'ajoute rien.





XI

PATRIA BELGICA

Nous venons de traverser les Flandres ; nous allons atteindre les Ardennes : nous étions et nous sommes sur terre belge.

La Belgique n'a eu encore que bien peu de poètes nationaux. Elle abonde en œuvres historiques ; elle a produit de merveilleux romans comme de *Till Uylenspiegel,* de Ch. de Coster, l'évocation de tout un siècle et l'épopée d'une race entière ; elle a donné naissance à des penseurs comme Octave Pirmez, à des humoristes comme M. Edmond Picard ; à dire vrai, elle n'a qu'un poète national, et encore affecte-t-elle, envers sa mémoire, un dédain que je comprends peu.

Ce poète, c'est André Von Hasselt.

Voyez de quelle manière — en une forme un peu vieillie, mais avec des accents cordiaux, — il chante la *Patria belgica* :

Non, rien ne nous vaut la patrie...
Elle s'étend, toute fleurie,
Entre deux fleuves de cristal.
Juin de roses nous la festonne ;
L'oiseau qui la quitte en automne

Ne rêve qu'elle en ses chemins ;
A son soleil notre cœur s'ouvre,
Et quand de loin on la découvre
On la nomme en battant des mains.

O sol béni ! terre enchantée !
Dieu te fit avec tant d'amour !
De tous les biens il t'a dotée
Comme pour y descendre un jour.
Là-bas, la plaine se déroule
Que peuplent des villes en foule
Dont le monde entier sait le nom ;
Ici, des forêts, des vallées
Et des montagnes crénelées
Dont le tonnerre est le canon.

L'Escaut, où les trois-mâts entrent à pleines voiles,
Paraît aux yeux, la nuit, un lac semé d'étoiles ;
Comme le Rhin, la Meuse a ses vieux châteaux forts,
Ses manoirs mutilés par la flamme et l'épée,
Dont chacun a son épopée
Que le poète lit sur la tombe des morts.

Au milieu des campagnes vertes
S'épanouissent les cités,
Comme de grandes fleurs ouvertes,
Resplendissantes de clartés :
Les unes au flot des rivières
Baignent leurs tours hospitalières,
Les autres au flot de la mer ;
Toutes ont des cloches joyeuses
Dont les urnes harmonieuses
Versent leur musique dans l'air.

Nos villes, à l'étroit dans leurs vastes murailles,
Mères fécondes, font de l'or dans leurs entrailles.
Nos fils ont la vigueur, nos filles la beauté,
Et tous ont ce trésor, le plus cher que le monde
Ait reçu de ta main profonde,
Toi de qui tout nous vient, Seigneur, — la liberté !

Ailleurs, — et sur un mode moins élevé, — notre poète dira, en s'adressant à un peintre ami, et pour lui parler des artistes flamands en général :

Ils fouillent, tour à tour, la Suisse et l'Italie.
Courtisans des lacs bleus, adorateurs du Rhin,
O nature étrangère, ils pillent ton écrin !
Et le sol natal, on l'oublie.

Et cependant je sais, tout près de ma maison,
Je sais, de tous côtés, de charmants paysages,
Tel qu'en rêve l'esprit des amants et des sages,
Qui de leur cœur, toujours, se font leur horizon.

Ainsi, là, cette plaine, aux accidents sans nombre,
Que sillonne un ravin de saules encombré,
Et que baignent, aux feux du couchant empourpré,
Des masses de lumière et d'ombre;

Site fait tout exprès, ami, pour tes crayons,
Avec son avant-plan superbe, — une chaumine
Qu'un énorme noyer de son grand toit domine
Et que dore le jour de ses derniers rayons;

Puis trois vieilles qui vont achevant leurs quenouilles
Sur le bord d'un fossé peuplé de roseaux verts,
Et mêlant leurs chansons — sans rimes à leurs vers, —
Aux bucoliques des grenouilles.

Bruxelles, la cité cosmopolite, a eu son poète local. C'est M. Théodore Hannon qui, dans un livre d'ailleurs étrange (*Au Pays de Manneken-Pis*), a décrit les mœurs et croqué les types bruxellois.

La Belgique vient de perdre un poète, son chansonnier, son Béranger de petit pays, Antoine Clesse. Armurier, vivant, au fond d'une rue de Mons, la vie du labeur tranquille, Antoine Clesse a écrit toutes les chansons que la Belgique répète. Elle est de lui, cette chanson de la *Bière*; ils sont de lui, tous ces refrains populaires ou rustiques !

Il est encore d'Antoine Clesse, ce sonnet si candide et si frais, où je signalerai des gaucheries, mais dont le trait final a tant de grâce :

Chez moi, j'ai la forêt, mais en miniature.
Vieillard, quand j'y revois un des printemps bénis,
Souvent je vais m'asseoir, *amant de la nature*,
Sous un grand merisier plein de fleurs et de nids.

Des feuillages *divers* admirant la verdure,
On a, dans ce bosquet, aux méandres hardis,
Des arbres pour rideaux, du lierre pour bordure,
Et, sous un ciel d'azur, un coin du paradis.

Des plus douces clartés ma retraite m'inonde.
Un jour que j'y rêvais loin des tracas du monde,
Dans le grand merisier soudain le vent parla ;

Ses branches, où l'oiseau chantait sa bien-aimée,
Semaient l'étroit chemin de leur neige embaumée
Comme si le bon Dieu devait passer par là.

Mais les Ardennes nous appellent... En route !





XII

ARDENNES

L'Ardenne française n'a guère produit de poètes. C'est à l'Ardenne belge que nous allons demander du renfort.

Oh ! l'admirable pays ! les plateaux dénudés où grince le vent du nord ! les jambons de Bastogne et les hôtelleries de Saint-Hubert! les forêts neigeuses et les rivières glacées ! la Semois et ses remous, la Meuse et ses ondulations ; Dinant, ses souvenirs et son clocher bizarre ; Bouillon et son château ! et partout des ruines, partout des villages écrasés sous la descente des collines, — partout la solitaire, l'abrupte et vivifiante nature !

Voici comment un des meilleurs écrivains belges, l'auteur de la *Forge Roussel*, M. Edmond Picard, décrit l'Ardenne. Il vient de nous dire, successivement, tous les autres paysages du terroir natal, depuis les dunes de la mer du Nord jusqu'au rabougrissement de la Campine. Il a atteint la vallée de la Meuse, et c'est alors que le ton s'élève :

« Qu'elle est belle, la vallée profonde où le fleuve roule, entre les superbes murailles de ses roches blanchâtres, des ondes qui ne perdent leur limpidité qu'après les orages ! L'âme n'est plus à

la rêverie devant ce tableau pittoresque et vivant; vaillante, elle s'élève vers les émotions héroïques.

« Si, quittant ces bords qu'on ne peut voir sans souhaiter, ne fût-ce qu'une heure, y passer sa vie, on remonte sur l'autre versant, par une de ces routes qui traversent des champs où la terre devient, à chaque étape, plus sèche et plus pierreuse, on est bientôt frappé de l'étendue que prend l'horizon. Il s'étage en lignes indéfinies de collines rangées en amphithéâtre, et que l'éloignement rend de plus en plus brumeuses. L'ensemble du paysage a l'apparence sévère et désolée d'une région déserte et pauvre; mais il est grand dans sa tristesse muette et tragique. Ce sont les Ardennes, et jamais cœur viril ne les a contemplées pour la première fois sans se sentir ému.

« Oui, je les aime, et depuis vingt ans j'y vais chaque automne! Flots, plaines, bruyères, collines, rochers, de tout ce qu'offre aux yeux le sol natal, ce sont elles que je préfère, ce sont elles qui éveillent le plus profondément en moi ces sensations rêveuses et passionnées qui sont la haute vie de notre humanité. »

C'est avec un fier accent, dans une langue naïve, que M. Eugène Dubois a exalté l'Ardenne. Il nous dit cette terre vierge,

> Où notre âme s'épure aux souffles de l'aurore,
> Où le corps se ranime aux torrents des vallons;

Il nous parle des clairières pelées, des fleurs de bruyères, des « immenses horizons ». Il ajoute, avec quelque pittoresque :

> Je vois, dans les montants, ramper un char rustique,
> Qu'un bœuf traîne du front, soumis au joug antique,
> Et que guide un bouvier, s'appuyant au brancard.
> Tout le troupeau le suit, noir taureau, vache brune...

Mais c'est le soir; les lointains bleuissent; nous sentons l'odeur d'un champ d' « essarts », — glèbe remuée et fumante. On allume des feux sur les hauteurs. Le poème est clos, et l'impression en demeure pénétrante comme le fut, à coup sûr, la sensation du poète.

C'est à ce sol rude que s'adresse encore le livre de M. Arthur Drumeaux : *Fleurs d'Ardenne*. Il renferme, — et c'est

dommage, — extrêmement peu de pièces descriptives. Tout y est tendresse et mysticisme : les effusions intimes voilent le paysage.

Ne quittons pas les Ardennes belges sans donner une pensée aux écrivains qui ont chanté la Meuse. Je vous signale en hâte, — car il nous faut brûler la route, — le morceau de M. Joseph Demoulin :

Que j'aime à voir, de ma fenêtre,
Tes flots vers ma rive accourir !
O Meuse, tes bords m'ont vu naître,
Et sur tes bords je veux mourir...

J'y note l'ingénieuse comparaison du fleuve avec un « long reptile ondoyant », et je passe.

M. Édouard Wacken a célébré Liège. « O ma ville natale », dit-il à la fin du poème, — qui n'a été qu'une longue rêverie dans le cimetière, —

Tu me gardes mes morts : je t'ai laissé mon cœur.





XIII

BRIE & CHAMPAGNE

Je n'ose vraiment, — par pudeur! — vous rappeler ici les vers d'Hégésippe Moreau sur *La Voulzie*. Ils ont été si banalisés, et tant de gamins les ânonnent! Enfin, pour l'acquit de ma conscience, je copie une fois de plus, — l'ai-je assez fait en *pensum!* — le fragment caractéristique ;

S'il est un nom bien doux, fait pour la poésie,
Ah! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non!
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau, coulant visible à peine.
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, jouant aux bords des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et, dans son lit de fleurs, ses bonds et ses murmures ;
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain! » Dieu me le doit toujours.

Ce n'est pas à Provins, mais c'est tout près, — à Coulommiers, — qu'écrit M. Médéric Charot.

M. Médéric Charot nous dépeindra, de belle façon classique, la ferme de Brie :

Les garçons de labour, au poignet formidable,
Rangent sous les hangards les herses pour la nuit;
Au-dedans de la ferme on prépare la table,
Et les couverts d'étain se heurtent à grand bruit.

Voici que le troupeau s'en revient à l'étable;
Lentement, l'air rêveur, un pâtre le conduit.
Sans craindre des béliers la corne redoutable
Un bambin court vers eux, les caresse et les suit.

Le soleil sur les toits darde ses flèches roses;
Et, debout sur le seuil, content de toutes choses,
A l'astre qui s'en va le fermier dit adieu;

Pendant qu'au fond du ciel se levant blanche et pure,
L'étoile de Vénus sourit à la nature
Avec un rayon doux comme un regard de Dieu.

La Champagne a été souvent décrite en prose. Je sais un érudit, M. Armand Bourgeois, qui lui a consacré bien des pages intéressantes. Je sais un poète, M. de Vaucelle, qui y a fait, dans ses *Aspirations champêtres*, nombre d'allusions.

M. L. Richardot nous dit la *Plaine champenoise*. Voici ses strophes : la première est dure, mais les suivantes marchent avec entrain :

Sous son linceul épais et blanc, horizontale
Comme un lac endormi par quelque nécroman,
O Champagne! ta plaine à l'infini s'étale
D'un horizon à l'autre, incommensurément.

Muette sous le souffle âpre et dur de la brise
Ou brillante au soleil comme un miroir poli,
Tristement elle dort, maigre sous l'herbe grise,
Sans ondulation, sans vague, sans un pli.

Des lignes de sapins, troncs altérés de sève,
Seules ombrent au loin l'éclat du sol crayeux,
Tandis que lentement, en tournoyant, s'élève
Un grand vol de corbeaux, noir et silencieux...

Qu'ils s'écartent de toi, les joyeux de ce monde !
Ton rêve n'est pas fait pour leur jeune gaité,
Et les rires bruyants, comme en la mer profonde,
Se perdent sans écho dans ton immensité.

Mais, moi, j'aime le calme éternel de ta plaine
Où, lorsque Messidor enflamme l'horizon,
Au-dessus des troupeaux à la poudreuse laine
L'alouette gauloise entonne sa chanson ;

Ta plaine où, par deux fois, et la Gaule et la France
De leur glaive ont creusé sa fosse à l'ennemi,
Où chantèrent deux fois l'hymne de délivrance
Nos aïeux à Châlons, nos pères à Valmy !

M. Charles des Guerrois a consacré tout un volume aux *Paysages de Champagne*. Il y faudra revenir chaque fois qu'on s'occupera des « Poètes du Clocher ».

Voici l'*Août en Champagne*. Nous le devons à M. Antony Valabrègue, qui est lui-même à demi Champenois :

Le soleil chauffe à blanc le grand chemin poudreux ;
Près du hameau désert la campagne est brûlée ;
Une lueur flamboie au milieu de l'allée
Et va se perdre au pied du coteau vaporeux...

Il nous faut rafraîchir un peu... Vite ! aux forêts de l'Argonne ! et puissent les sources y jaillir !





XIV

ARGONNE

Ce pays entre Marne et Meuse, cette terre toute noire de forêts, qui a vu naître Jeanne d'Arc, qui garde l'héroïque souvenir des résistances à toutes les invasions, l'Argonne devait avoir ses poètes. Il en est un, surtout, qui a merveilleusement décrit l'Argonne, qui l'a chantée avec émotion, qui en a popularisé les mœurs et les sites. Vous l'avez nommé déjà : c'est André Theuriet.

A dire vrai, André Theuriet n'est point né en Argonne. Consultez Vapereau : « Marly-le-Roi », vous dira-t-il. Or Marly-le-Roi n'est pas précisément aux portes de Domrémy ni de Vaucouleurs ! Mais André Theuriet s'est attaché, avec tant de persévérante passion, à décrire la contrée où il naquit à la poésie, que l'Argonne l'a fait sien, et que nous l'acceptons comme fils de l'Argonne.

Voulez-vous que nous allions, dans son *home* de Paris, rendre visite à André Theuriet ? Bras dessus, bras dessous, — et partons !

Et d'abord, quel jour sommes-nous ? Lundi, — à merveille ! C'est le lundi, en effet, que le poète du *Bleu et du Noir* reçoit

ses amis, ses admirateurs, ses admiratrices aussi, je l'espère, car plus d'un cœur de jeune fille ou de femme a dû battre en lisant *Sauvageonne* ou le *Livre de la payse*.

Ne nous attardons pas à muser devant les magasins d'estampes, à flâner le long des parapets garnis de livres, ni même à regarder les premières feuilles verdir. Prenons la rue Bonaparte. Ne nous arrêtons point devant la grille du palais des Beaux-Arts. Allons, cahin-caha, au milieu des entrecroisements d'omnibus et des brusques arrêts de fiacres. Nous voici devant le nº 30... Entrons, s'il vous plaît : notre voyage est achevé.

C'est ici que vit le romancier du *Fils Maugars*, doublé du paysagiste de *Sous bois* et du psychologue de *Jean-Marie*. C'est ici qu'il va nous recevoir, avec une affectueuse cordialité, devant sa cheminée dont il tourmente les chenêts, drapé, ou plutôt enfoui dans les plis d'une moelleuse robe de chambre.

Sur la table, des journaux du matin, — ceux, sans doute, où paraissent simultanément les nouveaux feuilletons de notre infatigable conteur. Dans la cheminée, la bûche flambe, — la bûche paysanne, la bûche rustique, la bûche venue des grands bois humides, la bûche où l'on voit encore, dès qu'une flamme la lèche, de la mousse se tordre et grésiller.

Oh ! l'adorable et calme chambre de travail ! Les bruits du dehors s'y étouffent : on y demeure comme lourd de rêve et assoupi de poésie.

Et c'est là que notre auteur écrit, tantôt sous la demi-lumière qui glisse à travers les rideaux, tantôt, j'imagine, sous la clarte voilée d'une lampe. C'est là qu'il crée, compose, attaque, poursuit, achève, mutile, corrige et recorrige ces romans dont la couverture jaune, — Charpentier, Ollendorff ou Lemerre, — ira s'étaler dans toutes les devantures. C'est là qu'il a conçu ses comédies dramatiques, depuis *Jean-Marie* jusqu'à *Raymonde*. C'est là surtout qu'il a trouvé, au cours de quelque silencieuse songerie, à l'heure tranquille du crépuscule, au moment où les tumultes du dehors semblent diminuer avec la fuite de la lumière, tant d'inspirations insaisissables, tant de mélodies tremblantes, tant d'exquises visions ou de souvenirs mélancoliques, pour les fixer ensuite dans les strophes du *Chemin des bois* ou les petits

poèmes du *Livre de la payse*. C'est là, — toujours là, — qu'il a ébauché ces *Souvenirs*, si sobres et si sincères, dont un journal quotidien donna quelques-uns, et que continue la *Revue bleue*. C'est là que, de temps à autre, il entreprend et cisèle un article de littérature, une préface, ou une introduction comme celle qu'il publia, dans la *République française*, au-dessus d'un fragment du *Bonheur*. C'est là, sur cette table sans désordre, tout artistique en son air paisible et bourgeois, c'est là, dis-je, qu'il tient correspondance avec les jeunes écrivains. C'est là, enfin, qu'il me semble le voir, la tâche de la journée une fois faite, s'attarder encore sur les épreuves qu'il rature ou la page qu'il recommence. Heureux travail que celui dont on s'est rendu maître à ce point, qu'on a régularisé, discipliné, taillé en autant de parts quotidiennes, et qui se poursuit, hiver comme printemps, été comme automne, apportant avec lui, jour après jour, cette joyeuse et mâle jouissance du labeur accompli !

Nul, dans notre littérature actuelle, n'a travaillé et ne travaille plus que M. Theuriet. Je n'énumérerai pas ses derniers romans : « Leur nombre est légion », dirait un prédicateur, — « ils sont trop », dirait le critique. Et pourtant, dans toute cette œuvre déjà colossale, c'est la même pensée qui règne, le même idéal qui s'affirme, le même amour qui se prouve. Au temps de ses premiers débuts, lorsqu'il apportait à Buloz des poésies, depuis réunies en volume et rééditées dans les anthologies, notre auteur chantait les bois : comme il chanta les bois, il chante aujourd'hui les oiseaux, les enfants, l'amour, la vie tout entière. Il célèbre, parfois avec lyrisme, toujours avec une tendresse infinie, ce que notre existence a de pur, de large, d'épanoui, de sain. Son œuvre sent la résine, la mousse fraîche et la terre remuée.

Nous allons avoir à choisir entre cinquante descriptions, entre deux cents ressouvenirs de l'Argonne.

Voici les paresseuses rêveries enfantines :

Il me semble qu'alors, écoliers nonchalants,
Couchés, comme aujourd'hui, sur les mousses fleuries,
Nous suivons, à travers les grands nuages blancs,
Le vol des claires sonneries ;

Ou bien nous cheminons ensemble aux Fête-Dieu,
Par les sentiers jonchés d'herbes que le pied froisse,
Tandis que, tout là-haut, bourdonnent dans l'air bleu
Les carillons de la paroisse...

Voici la berçeuse du bûcheron :

Dodo; l'enfant do! — La forêt sommeille.

Voici les paysans de l'Argonne :

Le village s'éveille à la corne du pâtre;
Les bêtes et les gens sortent de leurs logis ;
On les voit cheminer, sous le brouillard bleuâtre,
Dans le frisson mouillé des alisiers rougis.

Par les sentiers pierreux et les branches froissées,
Coupeurs de bois, faucheurs de foin, semeurs de blé,
Ruminant lourdement de confuses pensées,
Marchent, le front courbé sur leur poitrail hâlé.

Voici la ferme de l'Argonne :

Dans une combe où l'herbe pousse
Drue, à l'abri des grands bois,
La ferme repose, et la mousse
Verdit le chaume des toits.
Entre elle et la ville, deux lieues
De sombres taillis épais
Et de landes aux teintes bleues
Font le silence et la paix.

Voici, toujours en Argonne, un étang sous bois :

La lune luit parmi les branches
Dans la calme fraîcheur des eaux ;
Elle mêle ses roses blanches
Aux longs cheveux verts des roseaux.

Là-haut, dans la nuit qui se lève,
Les cerfs cheminent à pas lents;
Un oiseau, léger comme un rêve,
S'enfonce dans les joncs tremblants.

Je marche en pleurant, tête basse,
Et, dans l'intime reposoir
De l'amour, ton souvenir passe,
Doux comme un *Angelus* du soir.

Un paysage encore, mais plus large cette fois :

La forêt, qui revêt les monts de sa ceinture
Et berce dans le vent ses masses de verdure,
C'est notre mer à nous, Lorrains et Bourguignons,
Gens des pays de l'Est et du Nord. — Les Bretons
Ont l'Océan terrible, immense, aux eaux fécondes;
Nous avons les forêts sonores et profondes.
Quand, loin du sol natal, nous errons vers le soir,
Souvent, à l'horizon, nous croyons les revoir.
La nuit, dans l'ouragan qui siffle et se lamente,
Nous croyons distinguer votre voix mugissante,
O bois de mon pays ! — Ainsi qu'au fond des mers,
Parmi les profondeurs de vos abîmes verts
Une vie incessante éclot ; des milliers d'êtres,
Un monde merveilleux sous la voûte des hêtres
Pullule, et ses amours, ses chants, ses floraisons,
Tour à tour prennent place au cercle des saisons...

Dans ce cadre de nature, M. Theuriet a placé tous ses personnages. Voici la vieux vannier (vous savez les strophes musisicales : « Brins d'osier, brins d'osier »...) ; voici le braconnier et le garde-chasse ; voici tous les oiseaux forestiers ; voici encore les laboureurs, et les paysans de l'Argonne embusqués pour se défendre de l'invasion, et le rêveur à qui les branches chantent, sur un mode douloureusement monotone,

L'hymne des incurables peines
Et des impossibles amours.

Et surtout, et partout, et sitôt l'Argonne quittée, c'est la nostalgie, c'est la tristesse, c'est le « mal du pays ».

M. André Theuriet a consacré bien des vers au *Mal du pays*. Tantôt il fait parler les « humbles », le paysan ou la servante ; ainsi dans ce morceau :

Le coq chante ; le jour s'allume
Et flambe à l'orient vermeil.
Le maître, enfoncé dans la plume,
Boit un dernier coup de sommeil.

A plein cœur aussi, la servante
Dort, là-haut, dans son coin de mur.
« Debout, petite ! le coq chante,
L'ouvrage attend, le maître est dur. »

Elle descend à sa cuisine.
Ce matin, tout va de travers :
La bûche noire se calcine,
Sans brûler, sur les fagots verts ;

La bouilloire parmi la braise
Se renverse avec des sanglots ;
Et l'enfant s'assied sur sa chaise,
Découragée et le cœur gros.

Le soleil rit, mai vient de naître...
Elle se sent triste à mourir,
En regardant, par la fenêtre,
Les cerisiers prêts à fleurir.

Ainsi qu'une lointaine image,
Elle a, pendant qu'elle dormait,
Toute la nuit vu son village
Et le beau galant qu'elle aimait.

Les garçons, sur l'herbe nouvelle,
Avec leur mignonne au côté,
Dansaient dans son rêve... « Ah ! dit-elle,
Pourquoi le coq a-t-il chanté ?

« O mes bois pleins d'odeurs de fraise,
O les yeux bleus de mon ami,
Afin de vous voir à mon aise,
Que n'ai-je pour toujours dormi ! »

Tantôt c'est aux hirondelles d'Argonne qu'il prête ce « heimweh » si heureusement interprété. Et ici je cite encore, je cite tout au long, car le rythme est allègre et le sentiment candide :

Dans l'angle noirci de la cheminée
Haute et calcinée,
Au coin de la vitre, aux poutres des toits,
Sous l'auvent bordé de vignes nouvelles,
Nous avons ensemble essayé nos ailes,
Essayé nos voix.

Puis l'heure est venue où l'herbe frissonne
Aux bises d'automne,
Et nous avons pris toutes notre essor
Vers les pays bleus, sur lesquels sans cesse
Un soleil d'été, comme une caresse,
Tombe en nappes d'or.

Mais lorsqu'au désert notre vol se pose
Sur le granit rose
D'un vieux sphinx qui rêve aux siècles éteints,
Souvent nous songeons aux petites villes
Où nos nids muets dorment sous les tuiles
Des logis lointains.

Et nous revoyons les maisons bourgeoises,
Le clocher d'ardoises
Qui monte parmi les tilleuls en fleurs,
Et le pont de pierre où, comme des flèches,
Nous filions tout droit sous les arches fraîches
Pleines de pêcheurs.

Et nous attendons, lasses de lumière,
L'aube printanière
Où, loin des ardeurs d'un soleil brutal,
Nous pourrons revoir les forêts de hêtres
Et les nids logés au coin des fenêtres
Du pays natal.

C'est sur un ton moins familier, mais avec autant de franchise dans l'expression, que M. le marquis de Pimodan le chante, ce pays d' « entre Marne-et-Meuse », ce pays des forêts et de Jeanne d'Arc. Pour les forêts, il a des paroles émues; pour Jeanne d'Arc, il a ce beau sonnet, à la fois évocateur et mystique :

Au milieu des senteurs des menthes et des sauges,
Alors qu'elle suivait les côtés des chemins
Ou les sentiers du bois, l'humble fille des Vosges
Rêvait, appréhendant de cruels lendemains.

Les grands bœufs mugissants qu'on menait vers les auges,
Regardaient la bergère avec des yeux humains,
Les rudes sangliers abandonnaient leurs bauges,
Les loups aux crocs sanglants auraient léché ses mains.

Mais Jeanne doucement ordonnait aux mésanges
De suspendre leurs voix pour écouter les anges
Qui disaient Orléans, le sacre... et s'envolaient...

Ainsi, par les beaux jours comme par la tempête,
Notre libératrice allait, courbant la tête
Sous le rôle trop grand dont les Cieux l'accablaient.

C'est l'Argonne que nous chante, lui aussi, M. Jules Forget.

Il a donné sous ce titre : *En plein bois*, des poésies qu'il qualifie de « forestières », et qui, — la merveille ! — ne mentent pas à leur titre. Il y a là des invocations sylvestres, des morceaux sur le « daphné joli-bois », sur l' « heure de la passe », et sur les anémones, et sur les merisiers en fleurs, et sur l' « aspérule odorante », et sur les brins de muguet ! Que sais-je encore ? Voici un sonnet à propos du lavoir, une piécette à propos des « jeunes semis ». Notre auteur s'attarde devant les colchiques d'automne, il nous présente les champignons bigarrés, il a des paroles pour le bois mort, pour l'étang, pour toutes les bêtes de la chrétienté, depuis l'écureuil jusqu'à la buse, en passant par le troglodyte ! Ce fouillis de pièces sent bon ; on y respire l'odeur de la mousse et la fraîcheur des harmonieux silences. J'en détacherai un morceau plus spécialement dédié à l'Argonne :

Voici que la forêt bourgeonne :
Aux doux baisers de Mars l'hiver s'est attiédi ;
Mais dans mon cœur, soudain, la tristesse a grandi,
Et je songe à ma chère Argonne ;

Mon Argonne aux ravins ombreux,
Où les ruisseaux sous l'herbe étouffent leurs murmures,
Où les chênes, dressant librement leurs ramures,
S'élancent droits et vigoureux ;

Mon Argonne aux gorges sauvages,
Où l'étang bleu sommeille à l'ombre des roseaux,
Et berce, avec un doux frisson, ses claires eaux
Où tremble un reflet des nuages ;

Mon Argonne aux fiers habitants ;
Serpe et cognée en mains, ainsi que leurs ancêtres,
Ils vivent seuls, au fond des bois, et les vieux hêtres
Tombent sous leurs coups haletants ;

Mon Argonne aux croupes diffuses
Dont on voit dans la brume ondoyer les replis
Et s'épaissir au loin les noirs massifs, remplis
De mystère et de voix confuses.

Oh ! qui me rendra mes amours,
L'Argonne, ses forêts fraîches et son silence ?
Le temps fuit, mais jamais la douce souvenance :
L'Argonne, j'y songe toujours !



XV

VOSGES

Vosges... Rien qu'à ce mot, nous voilà partis pour le pays d'Erckmann-Châtrian, le pays des sapinières, des combes et des lacs. C'est comme un souffle de glace qui passe en nous, — une caresse de bise, ou l'arrière-goût de la crème mangée dans une jatte de bois. Et nous voyons se dresser au loin tain, avec leurs rondeurs sombres, le Ballon d'Alsace ou le Donon, tandis que, du fond des vallées herbeuses, — où, l'hiver, *lugeront* les gamins, — monte la paisible fumée de chaque hameau. Les routes serpentent autour des premières croupes : elles vont vers l'Alsace, et nous avec elles...

Nous avons dépassé les lacs fameux..... Déjà, le col s'approchant, l'air des sommets nous étourdit. Les sapins grandissent, plus âpres et plus noueux à chaque étape. Quelques heures encore, et nous serons en Alsace. Arrêtons-nous donc un peu pour voir ce que les poètes « du clocher » ont écrit sur les Vosges.

Sainte-Beuve avait déjà signalé les sonnets de l'abbé Roussel. C'étaient les vers, — inspiration douce et langue naïve, — d'un humble prêtre montagnard, dont la vie s'écoula au milieu de ces

croupes boisées, dans l'odeur et le bruit des sapins, en tête-à-tête avec la pensée et avec Dieu. Tous ces sonnets ont un charme méditatif; ils sont doux, rêveurs, un peu monotones, pareils aux élégies des Lakistes écossais : du reste, la « description » proprement dite y est rare, et le cœur s'y répand trop pour que le paysage y ait pu jouer grand rôle.

M. Antoine Campaux, lui, nous a plusieurs fois esquissé, dans ses poèmes, des coins de nature vosgienne. Il nous conduit

Aux champs où la Moselle, encor près de sa source,
Relentit à plaisir sa vagabonde course,
Et, comme un exilé qui fuit le toit natal,
Avant d'aller s'épandre au loin dans les campagnes,
Par mille et mille tours, au pied de ces montagnes
Ramène incessamment sa vague de cristal;

Dans les Vosges perdue et de vieux pins voilée,
Non loin de Gérardmer, il est une vallée,
Un petit coin de terre entre tous souriant...

Ailleurs il nous dira

... des cimes sans nombre emplissant l'horizon,
La montagne devant, la montagne derrière...

Il nous peindra la Moselle « s'épandant à flots bleus » :

Ainsi qu'en un magique et splendide miroir,
Les monts y renversaient leur faîte sombre et noir;
La vallée exhalait de ses sauvages plantes,
Comme un encens du soir, les odeurs pénétrantes;
La bruyère égayait, à l'ombre des sapins,
La mousse des rochers, et, le long des chemins,
Dont la blancheur, au loin, dans la verdure éclate,
L'arboise au vent berçait son beau fruit écarlate...

Et nous ne passerons pas les Vosges sans nous arrêter dans ce bourg de Dieuze, où naquit un de nos plus sobres, un de nos plus graves poètes, l'auteur de quelques sonnets classiques, Edmond Arnould. C'est à Dieuze, sans doute, au milieu de ces campagnes, en pleine nature, qu'il trouva l'idée et la forme du beau morceau suivant :

En vain nous veillissons : la terre est toujours belle,
En hiver sous la neige, au printemps sous les fleurs,
Sous sa robe d'automne aux changeantes couleurs,
Sous sa couronne d'or que l'été renouvelle.

Fière des sucs puissants qui gonflent sa mamelle,
Elle semble nous dire, insensible à nos pleurs,
Que rien ne dure en nous, excepté nos douleurs,
Que nous allons mourir, et qu'elle est immortelle.

Dans le nombre des jours, un jour pourtant viendra,
Jour fatal, où la vie en ses flancs s'éteindra,
Où rien ne sera plus de ses œuvres fécondes,

Si ce n'est cet essaim par la mort dispersé,
Ces atomes chétifs, ces riens, — plutôt ces mondes,
Qui ne pouvaient périr, puisqu'ils avaient pensé !





XVI

ALSACE

L'Alsace nous fournira peu.

Pourquoi ? Inutile de le dire : vous le savez, et les Alsaciens le savent.

Il y a vingt ans encore, les Alsaciens n'écrivaient guère en français. Il a fallu, pour qu'elle conquît définitivement ses titres de naturalisation littéraire, cette terre des houblons, des combes vertes et des petites cités actives, il a fallu, dis-je, qu'elle passât par l'épreuve du feu : — exilée, arrachée à la langue nationale, c'est alors qu'elle a commencé, par la voix de quelques poètes, à chanter dans cette langue ses souvenirs, ses espérances et ses angoisses. Encore sont-ils peu nombreux, les livres dont nous pourrons parler. Mais le nombre n'y fait rien, puisque le cœur y est, — et je vous réponds qu'on l'y sent battre !

Voici, de Charles et Paul Léser, les *Chants du Pays*. Je lui dois bien de la reconnaissance, à cet humble livre, d'aspect modeste et de maigre format. Il me souvient que je le lus tout enfant, — par quel hasard, nul ne le dira jamais ! — et que j'en pris occasion pour perpétrer, dans un journal de dix-huitième

ordre, mon premier feuilleton. Les auteurs n'en surent jamais rien, et j'ai tout lieu de croire que l'éditeur ne s'en est pas aperçu. Il y avait là, en deux cents lignes (moins les citations !) cinquante inexpériences et vingt fautes de goût. Mais l'orthographe y était (dam! et le lycée donc ?) ; et puis j'avais écrit cela de fougue, de passion, comme on écrit à quinze ans, quand on a au corps le diable littéraire. Jugez quelle émotion j'ai eue à rouvrir, après pas mal d'années et un joli nombre d'articles barbouillés, ce livre sur lequel j'essayai ma première verve !

Eh bien! là, franchement, s'il ne vaut pas de servir de thème aux essais d'un « potache », il mérite pourtant qu'on le lise, et nous en allons tirer quelque chose.

Il y a en effet, dans cette courte suite de petits poèmes, plus et mieux que de l'art. Ce n'est pas ciselé, c'est souvent maladroit de forme, et j'y verrais bien des strophes à remettre sur le tour. Mais la couleur locale y perdrait, et c'est la couleur locale que nous cherchons.

Nos auteurs nous chantent la « chanson de la bière » :

Au pied des monts, dans la plaine d'Alsace,
    Entre Morsbronn et Frœschviller,
Le vert houblon, qui s'enroule en limace,
    De son parfum embaume l'air.

L'allusion patriotique arrive bientôt. Comme elle est pittoresque, je la cite :

Gais souvenirs de mon enfance, faites
    Aujourd'hui place à mes douleurs !
On dit, là-bas, qu'aux jours de nos défaites
    Notre houblon n'eut pas de fleurs.

Sacrifiés dans nos luttes dernières,
    Sous leurs casques aux cimiers blancs,
Les cuirassiers morts dans les houblonnières,
    Pêle-mêle, gisaient sanglants.

Dans le tumulte éclatant des batailles,
    Ils ont pu mourir ignorés ;
Les houblons seuls, ornements des futailles,
    Disent le deuil, désespérés...

Tournons la page. Les fillettes s'en vont au bois, y récolter la merise dont on fera le kirsch; la hotte est pleine, on vide les seilles « dans l'alambic aux flancs dorés » ; enfin les bouteilles sont emplies :

Sur l'antique bahut d'érable
Où, depuis le siècle passé,
Les aïeux au front vénérable
Ont pieusement entassé
Les almanachs près du Saint-Livre,
Vieillira la claire liqueur
Dont l'agreste parfum enivre
Le cœur.

A la page suivante, voici apparaître ces confitures locales qu'on prépare avec les fruits de l'églantier, et qui s'appellent des *Buttemus;* voici aussi venir ces adorables myrtilles noires, dont, au fond des bois, les gamins se barbouillent les lèvres. Je note, plus loin, des souvenirs de Strasbourg, des cerfs-volants qu'on faisait monter au ciel, près des vieilles portes aujourd'hui rasées, et à côté des graves cigognes.

Et le livre continue ainsi, tableau par tableau, détail après détail. Ici le « vieux » fume sa pipe en merisier; on rentre les foins; on baptise un enfant dans la forêt; nous voyons défiler le cortège des gardes-chasse, des bûcherons, des *ségars*. On mange du *Kuglhopf*

imprégné
D'eau de rose et d'amande;

On boit de la piquette de Saint-Nabor; et c'est un frais et fin tableau de genre.

Ou bien nous assistons, — et ici le ton s'élève encore, — à un dialogue entre les cigognes et le guetteur de la cathédrale. Et vous devinez déjà ce que les cigognes peuvent demander au guetteur !

Mme Ernest Roehrich a chanté, en plusieurs occasions, son Alsace natale. Nous lui devons, par exemple, ce début d'une ode à la petite patrie :

Alsace! A toi mon cœur, Alsace, ô ma patrie!
Alsace où s'écoula mon enfance fleurie!
Ton nom seul, nom si cher, que l'on voudrait bénir,
Ressuscite un beau rêve, un lointain souvenir!

O mon pays! je vois, dans tes fertiles plaines,
Les blés dorés, bercés par les chaudes haleines,
Les vignes rougissant aux flancs des gais coteaux,
Et, sur tes pics boisés, tes antiques châteaux.

Au loin la Forêt-Noire, aux contours d'un bleu sombre,
Le Rhin pensif, ruban d'argent, glissant dans l'ombre,
Puis Strasbourg et son dôme, éveillant dans le cœur
Un battement secret, une intime douleur....

C'est encore à M. Edouard Schuré qu'il nous faut aller pour lire les plus beaux vers qu'aient inspirés les forêts alsaciennes. Je trouve dans son œuvre, — dont la bonne moitié est consacrée au pays natal, — les strophes dont je vais donner quelques-unes.

Il s'agit des sapins :

Marche et pénètre au cœur de leur noir sanctuaire.
Et l'arbre sombre et fort te dira son secret....

Arbres, — reprend notre poète, arbres,

Vous couronnez les monts de votre mâle souche,
Et point de pics si hauts, de rocs assez ingrats,
Où, debout sur l'abîme et sous un ciel farouche,
A tous les quatre vents vous n'ouvriez les bras.

Et lorsque l'un de vous, seul, roidi sur sa roche,
Tombe aux coups de l'orage, il tombe le front haut;
Il tombe comme un preux, sans peur et sans reproche,
Et les gerbes de fleurs lui font un gai tombeau.

Comme un roi dans sa pourpre, il dort, couché dans l'herbe;
Il dort, calme et puissant, de son dernier sommeil;
Il a dans sa forêt poussé libre et superbe :
Il a vécu, cent ans, d'air vierge et de soleil!

Et je m'en voudrais de clore ce chapitre sans y citer les vers de deux Alsaciens célèbres, des deux écrivains qui ont, dans leur commune œuvre, et tous deux avec un même amour, exalté

la petite patrie. Voici leurs strophes. Elles ne valent pas la prose de l'*Ami Fritz*, mais elles ont de l'énergie et du mouvement :

Dis-moi ! quel est ton pays,
Est-ce la France ou l'Allemagne ?
C'est un pays de plaine et de montagne ;
Une terre où les blonds épis,
En été, couvrent la campagne ;
Où l'étranger voit, tout surpris,
Les grands houblons, en longues lignes,
Pousser, joyeux, au pied des vignes
Qui couvrent les vieux coteaux gris !
La terre où vit la forte race
Qui regarde toujours les gens en face !
C'est la vieille et loyale Alsace.

Dis-moi ! Quel est ton pays,
Est-ce la France ou l'Allemagne ?
C'est un pays de plaine et de montagne
Que les vieux Gaulois ont conquis
Deux mille ans avant Charlemagne...
Et que l'étranger nous a pris !
C'est la vieille terre française
Où tressaillit la *Marseillaise !*
La terre des soldats hardis,
A l'intrépide et froide audace,
Qui regardent toujours la mort en face !
C'est la vieille et loyale Alsace.

Dis-moi ! Quel est ton pays,
Est-ce la France ou l'Allemagne ?
C'est un pays de plaine et de montagne,
Où poussent, avec les épis,
Sur les monts et dans la campagne,
La haine de ses ennemis,
Et l'amour profond et vivace,
O France, de ta noble race !
Allemands, voilà mon pays !
Quoi que l'on dise et quoi qu'on fasse,
On changera plutôt le cœur de place
Que de changer la vieille Alsace !



XVII

FRANCHE-COMTÉ

Tout au début du siècle, la Franche-Comté a vu grandir un bien délicat et charmant poète, ce Charles Nodier dont nous relisons trop peu les vers, mais dont la prose a gardé tant de fraîcheur. Et c'est assurément au « pays » que songeait Nodier, lorsqu'il a écrit des vers, humides et scintillants, comme ceux-ci :

> S'il est un buisson quelque part,
> Bordé de blancs fraisiers ou de noires brunelles,
> Ou de l'*œil de la Vierge* aux riantes prunelles,
> Dans les creux des fossés, à l'abri d'un rempart...

Il faut relire tout le morceau. Il est exquis de simplicité vieillote et naïve.

Vous savez comme moi que Victor Hugo naquit en Franche-Comté. Et je n'ai nul besoin de vous rappeler le vers célèbre :

> Alors, dans Besançon, vieille ville espagnole...

Le fait d'avoir aligné ces six mots ne suffit pas pour sacrer Victor Hugo « poète du clocher ! »

Max Buchon l'est bien plutôt, — Max Buchon, le rabelaisien campagnard, le réaliste sincère, un compatriote de Courbet, et le Courbet de la poésie. Vie peu connue, œuvre moins connue encore. Et que de belles pages on y trouverait !

Max Buchon nous fournit ces trois strophes d'une rustique *Sérénade :*

La nuit, sur nous, lentement,
Déroule ses voiles,
En faisant au firmament
Briller les étoiles.
C'est l'heure où les amoureux
Regardent, plus langoureux,
La lune indolente,
Si calme et si lente.

La fleur, que les feux du jour
Avaient épuisée,
Prend enfin, avec amour,
Son bain de rosée.
Le bassin de l'abreuvoir,
Dans sa belle eau laisse voir
La lune indolente,
Si calme et si lente.

Heureux qui, dans ce moment
De délice extrême,
Peut, incliné doucement,
Vers celle qu'il aime,
Le cœur libre de souci,
Voir, là-haut, planer ainsi
La lune indolente,
Si calme et si lente !

M. Edouard Grenier n'a fait que peu d'allusions à la Franche-Comté. Voici pourtant le début d'un des chants de *Marcel.* Le poète nous dira plus loin les vignes, de « murgers » parsemées, la ville « aux toits noircis », les fleurs, la maison, le jardin. Mais, dès maintenant, c'est avec une belle chaleur qu'il s'écrie :

Salut ! rochers à pic, montagnes, forêt sombre,
Immobiles témoins du globe aux premiers jours,
Vous qui voyez depuis des siècles, à votre ombre,

Serpenter la vallée aux nonchalants détours!
Salut! champs labourés, prés verts, vignes sans nombre,
Où l'homme, pour un jour, mit sa tente et se plut :
Vieux nid de souvenirs, pays natal, salut!

Sans doute, sous le ciel, plus d'une autre contrée
A des aspects plus beaux et des soleils plus doux.
Pour les héros, les dieux et l'art mieux consacrée,
Plus d'une fait baiser sa poussière à genoux.
Mais, ô vallon natal, pauvre place ignorée,
C'est bien toi qu'ici-bas l'on aime encor le mieux,
Berceau de nos enfants, tombe de nos aïeux....

Encore un Franc-Comtois que M. Dyonis Ordinaire! On sait l'esprit, la verve fine, la grâce athénienne de ses œuvres... Athénienne, qu'ai-je dit ? Française plutôt, et toute française! Et comtoise, comtoise jusqu'au bout de chaque strophe, jusqu'à la pointe de chaque vers!

M. Dyonis Ordinaire nous a dit, — trop sommairement, hélas! et de façon trop discrète, — tous ces paysages clairs, gaîtés du soleil, clos de vignes descendant sur les pentes, jardins blonds et villages fleuris. Sa poésie est limpide comme le vin d'Arbois, — ce vin comtois par excellence, ce vin « pelure d'oignon », qui mûrit sur la dernière pente du Jura, en face de la plaine commençante. La saveur en est franche, franche la couleur, et c'est pour cela que je lui compare la poésie de M. Dyonis Ordinaire. Cette poésie n'est point assez descriptive pour que nous la commentions à loisir; je n'ai fait que la traverser avant d'aller plus loin, — mais c'est avec un plaisir infini que je m'y arrête toujours. Je la voudrais signaler à qui ne la connaît pas, rappeler à qui l'aime : il fait si bon, en un temps de beautés maussades, revenir à la simplicité, à la bonne grâce du vrai délicat et heureux!

De M. Dyonis Ordinaire à M. Charles Grandmougin, il y a la distance qui va du sourire rapide au vaste cri d'enthousiasme.

M. Charles Grandmougin est, en quelque sorte, le poète officiel de la Franche-Comté, celui qui la représente dans ce mouvement actuel des écrivains du terroir. Il le fait avec certaines défaillances et quelque monotonie ; on lui pourrait reprocher des

incorrections, des duretés, des sauts et des heurts, et surtout l'*à-peu-près* de son *faire;* mais enfin il a de la conviction, de la chaleur, du mouvement, une verve communicative et un entraînant lyrisme. Il compose « à la diable » : — le diable l'a souvent conduit au succès. Quelques faiblesses qu'on lui trouve, quelques critiques qu'il mérite, il rachète les faiblesses, il désarme les critiques par sa sincérité d'artiste probe et de patriote acharné.

Et, cela dit, la citation! N'est-ce pas le meilleur mode d'instruire, — réquisitoire et plaidoyer, — le procès d'un écrivain? A vous de rendre le verdict final; mais nous n'aurons nul besoin de tenter l'indulgence du jury: les vers qui je vais transcrire sont leur propre défense.

Ecoutez la *Chanson des Cerises :*

Nous poussons fièrement sur des pentes rapides,
Au bas des rochers droits comme les murs d'un fort.
Plus bas, dans des buissons, court, serpente et se tord
La rivière glacée et verte, aux eaux limpides.

Parmi les plantureux gazons
D'une terre toujours aimée
Dans le vallon superbe et frais nous surgissons,
Immobile et nombreuse armée!

Il faut nous voir, quand vient avril,
Quand nos vastes floraisons blanches
Du vieil hiver raillant l'exil,
Imitent, au soleil, l'éclat des avalanches!

Le vent harmonieux qui passe parmi nous
Emporte bien loin sur ses ailes
Les parfums pénétrants et doux
Envolés de nos fleurs nouvelles!

Et, lorsque juillet inclément
Apaise la chanson des brises,
Lorsque nos bouquets de cerises
Dans nos branchages verts ont rougeoyé gaîment,

Quand les autres cantons, reprenant les faucilles,
Affrontent en pleins champs la cruauté des cieux,
De robustes garçons viennent, mêlés aux filles,
Escalader nos troncs avec des cris joyeux!

Ah! Que de francs baisers sonnent parmi nos branches
Que l'on voit onduler ainsi que des roseaux!
Et que de sermons, les dimanches,
Pour damner vainement tous ces amours d'oiseaux!

Les grands paniers sortis des granges
Regorgent bientôt de nos fruits!
Dans la saison des courtes nuits
Nous avons aussi nos vendanges!

Par des bras empressés, au milieu des chansons,
Nos ramures, hélas! sont vite dépouillées
Et notre sol natal, aux verdoyants gazons,
Est tout jonché de nos feuillées!

Dans les larges hangars aux toits de pailles grises
Où des chênes sont les piliers,
Et dans la nuit des vieux celliers
Vous allez fermenter, ô sanglantes cerises!

Puis du rouge alambic qui, dans son vieux métal,
Semble sur le feu vif murmurer de colère,
Le kirsch ruissellera, source odorante et claire,
Avec des perles de cristal!

Oui! jusques à la fin des âges.
A nos bons Francs-Comtois nous serons toujours chers
Pour notre kirsch limpide et pour nos verts ombrages
Pour nos fruits empourprés et frais aux tons de chairs!

Et le poète nous sait dignes
D'être par lui chantés avec un noble amour,
Comme la fenaison et comme le labour,
Comme l'or des blés mûrs et le sang pur des vignes!

Je me rappelle avoir vu Grandmougin, un soir, pendant une répétition de cet *Orphée* qu'il jouait lui-même, et, si je ne me trompe, à la salle Duprez. Je lui trouvai l'air épanoui, large et franc, avec un bon rire et une voix forte. L'homme ressemble à l'œuvre : de la rudesse, mais point de mièvrerie. C'est de la poésie taillée à coups de hache et à tour de bras.

Encore un poète franc-comtois! Très jeune, celui-ci, et en pleine période croissante. Il a vingt-six ans à peine, et son talent, qui grandit à chaque morceau publié, nous ménage de belles surprises. C'est Charles Gros.

Les oncles du poète étaient forgerons; le poète nous rappelle donc ses années d'enfance; il se montre arrêté dans la forge, debout près de l'enclume, s'exerçant à ce rude labeur qu'il délaissera bientôt. Maintenant il est livré, non plus aux fatigues du labeur physique, mais aux agonies de la souffrance intellectuelle. Alors il s'en souvient, de ses oncles les forgerons, — et c'est sur un ton vibrant qu'il leur crie :

Forgeron, je le suis, mais sur une autre enclume,
Où mon cœur est posé comme un vivant métal.
Ah! le marteau, peut-être, est moins lourd que la plume,
Et le fer à forger moins dur que l'idéal!

Dans le morceau suivant : *Au coin du feu*, relevons cette fin de strophe que le poète adresse à sa mère. Il nous a dit ses espérances folles, ses ambitions, ses rêves batailleurs d'autrefois, et puis il ajoute :

Je ne demande rien, jusqu'à mon dernier jour,
Que de manger en paix, au foyer de famille,
Ton pain quotidien de souffrance et d'amour!

Au cours des strophes *A Edouard Grenier*, je saisis au vol ce rapide trait de description :

...Et la Comté
Où la roche, au profil nettement arrêté,
De notre Lomont jurassique,
N'était au sombre Doubs l'avalanche des bois
Dévalant sur la pente abrupte, aurait parfois
Comme un air de Grèce classique.

Plus loin le paysage s'accuse. Il s'agit des *Campaines*.

C'est le soir; le poète nous a montré l' « ascension du brouillard » :

Mais voici qu'aux fermes paisibles,
Au bord des eaux, au coin des bois,
Rentrent des troupeaux invisibles
Qu'un chien presse de ses abois...

Vaches, taureaux, mon cœur devine
Tout ce que mon œil ne voit pas,
Le pesant troupeau qui chemine
Là-bas dans l'ombre, tout là-bas.

Les blonds taureaux, les vaches blanches,
Sur les pentes, roulent à flots.
Ils descendent, en avalanches,
Vers le bétail ou vers l'enclos.

Et sur leur poitrail athlétique,
Rythmant leur pas comme un refrain
D'enfantin et dolent cantique,
S'en vont les campaines d'arain...

Notre poète ajoutera ensuite :

Les campaines ont leur patois,
Et, moi, je n'entends rien que celles,
Que celles du pays comtois.

Ailleurs il nous dira la grâce des colchiques, sous « un ciel de fer entreveiné d'argent » ; ailleurs il ira faire, comme il dit, son « sermon sur la montagne », — la montagne natale ! Il nous parlera des sapins, des gouffres

Muets d'ombre et noirs de silence,

et du « *Miserere* des torrents », et de toute cette rugueuse et froide nature. Il en maudira l'horreur, — quitte à s'attendrir de nouveau pour un souvenir remué ou un air entendu.

Je ne puis relire le livre de Charles Gros sans revoir ce pays de Franche-Comté, le Doubs coulant derrière les vallées, les épaisses et noires forêts du Lomont. Je ferme les yeux, — et le paysage surgit au fond de ma mémoire. C'est le soir ; nous sommes sur la route déserte, près de Baume-les-Dames, et le bout de nos bâtons tourné vers les plaines de la Haute-Saône. Les horizons se suivent et s'assombrissent, accidentés, variés, coupés de brusques creux, déchirés par des croupes de collines ou s'allongeant le long des plateaux gris. Sur chaque vallon la brume flotte ; et là-haut, par dessus les forêts, la lune d'été se lève. Rapides contrastes, éternelle mélancolie, tout le charme de ce paysage est là.

D'autres encore en ont écouté la captivante harmonie, — et voilà pourquoi nous avons les vers de M. Frédéric Bataille.

C'est au dernier recueil de M. Bataille que j'emprunterai ma citation. Il s'agit de la *Chanson du vacher Jurassien :*

Din din din! Mes vaches rousses
S'éveillent, tout au matin,
Pour aller, lentes et douces
Au pâquis... Din din din din!

Din din din! L'épaule sombre
Du vieux Jura fait soudain
Tomber son grand manteau d'ombre
A mes pieds... Din din din din!

Din din din! Vers la colline,
Où fleurissent sauge et thym,
Chaque bête s'achemine,
Humant l'air... Din din din din!

Din din din! L'*Angelus* tinte
Au clocher du bourg voisin,
Et l'or du couchant se teinte
De rose... Din din din din!

Din din din! La lune darde
Ses rayons sur le chemin,
Et le grand bœuf la regarde
En beuglant... Din din din din!

Din din din! Voici l'étable :
Le lait mousseux, sous la main,
Coule en source délectable
Vers le seau... Din din din din!

Din din din! Mes vaches rousses
S'endorment, sous un sapin,
En songeant aux herbes douces
Du pâquis... Din din din din!

Ce serait mal à nous d'oublier qu'un autre franc-comtois, Louis de Ronchaud, a fait, en vers excellents, maintes allusions à son pays natal. On sait, d'autre part, que M. Félix Jeantet a donné, dans ses *Plastiques*, un ou deux morceaux sur le sujet. M. Pierre Mieusset, qui est de Besançon, en a agi de même. M. Dauphin Meunier a mis en vers une ou deux légendes du pays de Pontarlier.

Je ne quitterai pas la Franche-Comté, le Doubs et le Lomont, sans vous avoir dit un mot de M. Louis Mercier.

Ouvrier horloger, travailleur paisible, retiré au fond d'une rue silencieuse, dans un coin de Besançon, Louis Mercier a écrit quelques petits poèmes d'une saveur aigrelette, mais fine, — quelque chose comme de la piquette bue sur place. Ses sonnets ont du pittoresque et de la couleur. En voici un, qui n'est ni le meilleur, ni le moins bon.

Il s'agit de la *Veillée*.

Quand le vent se déchaine en la forêt rouillée,
Et que la neige tombe à flocons sur les toits,
Qu'il est doux de venir s'asseoir à la veillée
Devant l'âtre éclatant de nos chalets comtois !

Alors nous écoutons, l'oreille émerveillée,
Quelque conte bien noir, légende d'autrefois,
Et ma sœur, en faisant tourner sa quenouillée,
Nous dit, de sa voix d'ange, un vieux noël patois.

Tandis qu'en perles d'or le blond maïs s'égrène,
Et que le rouge-gorge, ainsi qu'une âme en peine,
Des ailes et du bec vient frapper aux vitraux,

Mon père, pour charmer la fin de la soirée,
De son clairet débouche une fiole empourprée
Où flambe, en gais reflets, le sang de nos coteaux !

On boit le clairet, on rit, on chante, — et moi je vous convie, mon lecteur, à me suivre en plein Jura.



XVIII

JURA

Vous tenez peut-être pour les Alpes, lecteur... Eh bien! moi, je tiens pour le Jura.

D'abord c'est mon pays natal. Et on a beau faire, on n'échappe pas à ce que les pédants appellent « l'air ambiant », à cette douce et charmante tyrannie du souvenir et de l'habitude. Je me rappellerai, ma vie durant, le village où j'ai dormi, couru, rêvassé, écrit des poèmes et mangé des truites, à côté d'un lac de silence, au milieu des sapinières à l'odeur résineuse. Mais aussi qu'il est beau, ce pays de plateaux et de prairies, d'ondulations lentes et des forêts profondes, où se tordent des rivières comme le Doubs, où jaillissent des fines cascades, où les ruisseaux se perdent dans de mystérieux « entonnoirs », et où, avec la lourdeur de leurs toits en bardeaux, les maisons basses

Se courbent vers le sol pour s'y mieux attacher !

Qu'elle apparaisse du versant suisse, haute et prolongée, toute noire de bois ou drapée de neige, ou bien qu'on y parvienne du côté de la France, de repli plus rude en gorge plus largement creusée, cette chaîne du Jura réunit la douceur des lignes à la

monotonie de la couleur, les clochettes des vaches aux calmes intérieurs des habitations travailleuses, le silence des lacs à l'écume grondeuse des torrents. Elle a sa flore, — avec ces gentianes bleues, collées à l'herbe maigre, et d'une teinte qui me hante; elle a ses légendes, elle a ses beautés inattendues, — le saut du Doubs en est la preuve, — elle est quelquefois sauvage, parfois aimable, toujours originale. Mais surtout elle est décriée ; on la dédaigne, on la traverse en hâte, — et c'est pourquoi je l'aime. Je l'aime comme ces yeux tristes qu'on adore pour leur douleur.

Et d'autres l'aiment comme moi, — et le Jura a été souvent chanté...

C'est le Jura Bernois que nous décrit M. Virgile Rossel. Il en dit tous les moindres détails, depuis la noce au village jusqu'aux clochettes des vaches, en passant par le « prêche », le « dîner rustique » et la « mort de l'aïeul ». Je retiens de son livre un morceau plus général, et tout bonnement intitulé : *Le Jura*. Mon pays, — nous dit le poète, — mon pays est tout petit, il est humble, il a quelque raison de l'être,

Mais on voit ce qu'on aime avec les yeux du cœur.

Puis il n'a pas seulement, ce pays obscur, la grâce de sa flore, sa « simplesse agreste » : il a aussi le joyeux labeur de l'atelier; au bout de la semaine, il a les dimanches heureux ; certes, sa terre est revêche !

Mais, quand on la cultive et qu'on veut y semer,
Elle rend au centuple à qui sait bien l'aimer !

Vient ensuite un appel au travail, — et notre auteur de finir comme il avait commencé ! « Ne soyez pas surpris », dit-il,

. . . que j'aime, et sans retour,
Ma petite patrie avec un grand amour.

Voilà qui est sobre, calme et sain. Et le pays qu'on chante ainsi a le droit d'en avoir de la fierté.

Avant Virgile Rossel, le Jura Bernois avait été chanté déjà, de

très simple et très attendrissante façon. — J'ai sous les yeux une piècette que M. V.-L. Cuénin intitula *Retour*. J'y note ce début de strophe :

Salut à la riante Ajoie,
Aux ruisseaux, larmes des rochers !
Pays, mon espoir et ma joie,
Salut à tes humbles clochers !

Enfin le Jura Bernois possède un autre poète, un vieillard, M. Xavier Kohler, qui a glorifié la fleur des montagnes, l'alpe-rose, en un morceau délicat. Et j'oubliais M. Arthur Juillard, de Sonvillier, dont je sais une lyrique et vigoureuse ode au Jura.

Souvent décrit en prose, le Jura Neuchâtelois n'a guère été célébré en vers : en prose, il inspire encore, à l'heure qu'il est, trois ou quatre romanciers de talent, depuis M. Louis Favre jusqu'à M. Auguste Bachelin, — lequel a donné un chef-d'œuvre, *Jean Louis*, — et en passant par Mme T. Combe. N'oublions pas M. le Docteur Châtelain, ni encore M. O. Huguenin, ni plusieurs autres qui ont leur mérite de couleur locale. En vers, rien, ou presque rien : — quelques strophes de M. Philippe Godet ; quelques-unes aussi de M. Borel-Girard ; il me faut citer encore M. Huguenin-Jacot, Mme Amélie Pernod, M. Jean de Pury, — et je crois bien avoir dit tout.

Non pourtant, — car je ne vous ai pas cité les strophes de Mlle Alice de Chambrier : *Soir au village* :

Le village s'endort en son nid de verdure.
Une vague fumée encor monte des toits.
Un indicible calme envahit la nature
Et gagne lentement la campagne et les bois...

Tous les vieux paysans, assis devant leur porte,
Devisent sur leurs champs, sur le temps qu'il fera ;
Le raisin claire un peu, la récolte est très forte :
On aura de l'argent, lorsque l'hiver viendra...

Je ne sache pas que le Jura vaudois ait été célébré de nos poètes. Et comme c'est dommage ! Car enfin, qu'y a-t-il de plus triste et de plus beau que cette noire et paisible vallée de Joux, avec ses forêts et ses eaux muettes ! Et pourquoi ne se prendrait-on pas à le dire comme on le sent, — un doigt sur la bouche ?



XIX

UNE PARENTHÈSE OUVERTE

Ici je vagabonde, — un mauvais écolier qui fait l'école buissonnière ! — et voici les vers qui me sont venus, à moi aussi, à propos du Jura :

HIVER DANS LA MONTAGNE

O mon pauvre pays lointain, que deviens-tu ?
Comme un oiseau frileux que le vent a battu,
Je tremble, je frissonne en face des cieux sombres,
Et voilà que dans l'air immobile et brumeux,
Lourd comme les regrets, monotone comme eux,
L'hiver glacé jette ses ombres.

O mon pauvre pays, que deviens-tu là-bas ?
Sans doute, en cet instant, je ne te verrais pas
Comme je t'ai connu dans les brûlantes heures,
Quand le soleil partout glissait ses chauds frissons,
Et que l'air lumineux où montaient nos chansons
Nous faisait les chansons meilleures.

Je ne te verrais pas comme je t'ai connu,
Par ces jours de juillet où je m'en suis venu,
Les regards en amour, retrouver ma vallée,
Par ces soirs de joyeuse et saine liberté,
Où, sous les sapins frais, je me suis arrêté,
Seul avec la nuit étoilée.

Tout est gris à présent, tout se tait, tout s'endort ;
Dans la vallée obscure il passe un froid de mort ;
La bise siffle, et râle, et va tordant les branches ;
— Et les chemins neigeux où frémit le verglas,
Et les tristes clochers qui prolongent leur glas,
Tout est couvert de housses blanches.

C'est déjà la saison où, le soir arrivé,
— Simple et discret bonheur que j'ai toujours rêvé,
Bonheur intime et doux que je n'ai pas su vivre ! —
Dans la chambre tranquille, et chaude comme un nid,
Vieillards, femmes, enfants, chacun se réunit
Pour écouter lire un vieux livre.

La femme a son tricot, l'aïeul est dans le coin.
Le chat fait son ronron près du poêle. Plus loin,
C'est l'étagère grêle ou la massive armoire ;
Et là-bas, tout là-bas, partout, encor, toujours,
La neige au bruit muet, la neige aux flocons sourds
Tourbillonne dans la nuit noire.

Mais, dans la grande chambre heureuse, il fait si bon !
Arrière le vain rêve ou l'essor vagabond !
L'air est tout attiédi de caresses moëlleuses.
Le poêle ronfle, et chante, et cause, et s'assoupit,
Et c'est comme un nid doux où l'âme se tapit,
Lourde de ses langueurs frileuses.

Et les enfants sont là, les petits et les grands,
Les garçons de l'école ou les gamins pleurants,
Tous le sommeil aux yeux, car le lit les appelle,
Ce lit où tout à l'heure, avec amour blottis,
Tous, et les plus savants comme les plus petits,
Ils iront dormir de plus belle.

Pour l'instant, ils sont là, bien serrés près du feu.
Le père, à mots traînants, leur parle du bon Dieu,
Après leur avoir lu quelque bel Évangile,
Leçon d'amour suprême ou de devoir entier,
Dont il pétrit leur cœur, ainsi que le potier
Façonnant ses vases d'argile.

Et la chère maison, par cette nuit d'hiver,
Au bout du chemin sombre où brille son feu clair,
D'une paisible joie est tout illuminée,
Et mes vieilles douleurs y mourraient par lambeaux,
Comme l'écorce sèche et les frêles copeaux
Qui flambent dans sa cheminée.

Mais, au dehors, la nuit est morne, — et ce grand bruit
Qui passe dans la froide et ténébreuse nuit,
C'est l'âme des sapins se lamentant d'être âme.
Là-bas le chemin tourne, il descend dans le noir,
Il se perd, — et ce vide où l'on ne peut rien voir
A l'air tragique comme un drame.

C'est là qu'au temps ancien, c'est là qu' « au temps jadis »
Le passant égaré, fuyant les loups maudits,
Jetait sa plainte folle, effrayante, éperdue,
Ce cri, répercuté par la grande forêt,
Cette clameur rapide et rauque, qui mourait
Sitôt qu'on l'avait entendue.

Et c'est là qu'un matin, en allant au travail,
Deux petits paysans, — qui gardent le bétail,
Là-bas, près du chalet tapi dans la clairière, —
Trouvèrent, pauvre corps tordu par les sanglots,
Un enfant, les deux bras croisés et les yeux clos,
Glacé, mort en pleine prière.

Sans doute, cette nuit, par ce froid, le vallon,
Avec ses sapins secs vibrant sous l'aquilon,
Doit avoir, lui si grave et triste d'habitude,
Je ne sais quelle immense et formidable voix,
Et ce mystère affreux qui frissonne parfois
Dans l'horreur d'une solitude.

N'importe ! En s'appuyant sur son rude bâton,
Le facteur du village et du val, le piéton
Auquel un doigt de vin fait sa marche légère,
S'avance dans la neige, écartant devant lui,
Avec les rameaux morts qui se brisent sans bruit,
Les lambeaux de grêle fougère.

Et lorsque, réchauffé par un pareil labeur,
Après le noir vallon qui ne lui fait pas peur
Mais qu'il est tout heureux de sentir en arrière,
Lorsqu'il va d'un pas clair, d'un pas moins hésitant,
Et que le premier toit paraît au même instant
Avec la première lumière,

Alors, malgré la glace, et la brume, et le froid,
Malgré le val maudit, sa neige et son effroi,
Malgré l'obscur effort plus lent qu'une agonie,
Malgré la tâche lourde et la morne saison,
Comme, en apercevant la petite maison,
Il aime sa terre bénie !

Va donc ! aime-la bien, brave homme du pays,
La terre où rien ne croît, le blé ni le maïs,
La terre où rien ne vient, les raisins ni les seigles,
Où l'idylle aux yeux bleus ne se cacha jamais,
Et qui n'a même pas, comme d'autres sommets,
L'air des glaciers, le vol des aigles !

Aime-la bien, la terre où les rochers sont gris,
Où le vent fait fureur dans les sapins meurtris,
Où sur les plateaux ras broutent les maigres chèvres,
Où la pensée austère éclôt au cœur naissant,
Où le silence tombe, où le calme descend,
Où le rire s'arrête aux lèvres !

Aime-la bien, la terre où l'hiver est cruel,
Où la neige désole et blanchit tout le ciel
Avant d'ensevelir le hameau solitaire ;
Aime-la bien, la terre où les troupeaux ont faim,
La terre triste et dure, aime-la bien enfin
Puisque c'est elle notre terre !

D'autres, qui sont loin d'elle, et qui l'aiment pourtant,
D'autres, — et j'en sais un, — voudraient, en cet instant,
Malgré l'hiver hurlant, malgré la nuit farouche,
S'avancer, comme toi, vers le foyer joyeux,
Quand ils devraient avoir du vent battant leurs yeux
Et de la neige plein la bouche...

Et, dans ce grand Paris que tu ne connais pas,
Ils rêvent, en songeant à l'hiver de là-bas,
D'une longue veillée, au pays, en décembre,
Avec la neige, au loin, dépliant son linceul,
Et les enfants muets, et la voix de l'aïeul
Tremblotant au fond de la chambre.



XX

BRESSE

Après les mélancoliques charmes du Jura, après ces sourires mouillés et ces crépuscules en larmes, un peu de gaîté serait la bienvenue... Or la Providence a mis la Bresse près du Jura : — nous sommes sauvés.

La Bresse... Interrogez un gourmand : « La Bresse... Quoi donc ? La Bresse... Oui, oui, les poulardes... »

Vous n'en tirerez rien d'autre.

Et, ma foi ! des poulardes, c'est déjà quelque chose.

Gabriel Vicaire l'a compris, et il ne se fera pas faute de nous le dire.

Ses vers sont d'un gourmand. Il y a une fourchette passée dans chaque hémistiche, et un verre vidé après chaque strophe. Mais il y a mieux encore : il y a la suprême science de l'artiste, il y a surtout les battements d'un cœur de poète.

Voyons d'abord le rabelaisien : nous verrons le poète ensuite. Et, chez le poète comme chez le rabelaisien, dans la moindre coupe de vers, dans la plus frêle bribe de fantaisie fugitive, nous aurons vu l'artiste.

Au rabelaisien la parole! Ce sont des « buveurs bressans » qu'il fait parler :

Deux vieux lurons, Claude et Jean-Pierre,
Se sont levés de grand matin.
L'auberge du père Martin
Ouvrait sa porte hospitalière.

— « Entrons, » fait l'un. — En même temps
L'autre dit: « La vendange est bonne;
Peut-être qu'au fond d'une tonne
Nous retrouverons nos vingt ans. »

Et, dodelinant de la tête,
De concert ils passent le seuil.
Propre, coquet, riant à l'œil,
Le petit bouchon est en fête.

Toute chose y brille à son rang,
Tout y reluit comme une glace.
Nos deux compères prennent place
Sous le portrait du Juif-Errant.

« Fameux vin, Martin, que le vôtre!
Ce n'est que jeunesse et gaîté.
Si le pape en avait tâté,
Il n'en voudrait plus boire d'autre! »

Voilà soudain le couvert mis :
On n'attend plus que la promise.
L'hôtelier, en bras de chemise,
Vient trinquer avec les amis.

D'abord ils causent de la terre,
Comme il sied aux gens de travail,
De la charrue et du bétail,
Du blé noir qui ne pousse guère;

Puis du passé, de la Lisa,
Une fille des bords de Saône,
Jadis plaisante en diable, et jaune
Comme une fleur de chou colza;

Du temps qu'on était forts, ingambes
Et qu'on n'avait pas froid aux yeux,
Des *vogues* dont parlent les vieux,
Où l'on jouait si bien des jambes!

Ah! depuis, bien des ménétris
Ont fait danser garçons et filles!
Mais ce sont des airs de quadrilles
Qu'ils nous apportent de Paris.

« Qu'ont-ils fait de notre bourrée?
Dit Claude avec sa grosse voix.
Sous les coutumes d'autrefois
La vieille Bresse est enterrée. »

Et doucement, sans se presser,
D'un ton de savant, il explique
Comment, grâce à la République,
Les porcs refusent d'engraisser.

Ah! petit vin d'humeur gaillarde
Qui sens la fraise et le muscat,
Tu vous fais, comme un avocat,
Bavarder, si l'on n'y prend garde!

Mais, tandis qu'ils jasent ainsi,
Devisant du pour et du contre,
Derrière un nuage se montre
Le soleil, un gaillard aussi.

La bonne mine réjouie!
Comme un buveur après dîner,
On voit au loin s'enluminer
Sa large face épanouie.

Il approche, enfile d'un trait
Le hameau qui déjà s'éveille,
Et le voilà qui tend l'oreille
Comme pour surprendre un secret.

Puis tout à coup, paf! Il éclate,
Et, réjoui de leurs façons,
Sur le nez de nos bons garçons
Met un doigt de plus d'écarlate.

C'est là, tout près de l'auberge, que mourra notre poète. Puis on l'emportera vers le cimetière qu'il a chanté :

Là, sous la mousse et le thym,
Près des arbres de la cure,
J'ai marqué la place obscure
Où, quelque matin,

Quand, dans la farce commune,
J'aurai joué mon rôlet,
Et récité mon couplet
Au clair de la lune,

Libre enfin de tout fardeau,
J'irai tranquillement faire,
Entre mon père et ma mère,
Mon dernier dodo.

Pas d'épitaphe superbe,
Pas le moindre tralala ;
Seulement, par-ci, par-là,
Des roses dans l'herbe,

Et de la mousse à foison,
De la luzerne fleurie,
Avec un bout de prairie
A mon horizon.

Ah! dans ce décor champêtre
Comme je dormirai bien!
Quel excellent paroissien,
Curé, je vais être!

Après avoir tant trotté
Et s'être fait tant de bile,
C'est si bon d'être immobile
Pour l'éternité!

L'église de ma jeunesse,
L'église au blanc badigeon,
Où jadis, petit clergeon,
J'ai servi la messe,

Est encore là, tout près,
Qui monte sa vieille garde,
Et, sans se troubler, regarde
Les rangs de cyprès.

Entouré de tous mes proches,
Sur le bourg, comme autrefois,
J'entendrai courir la voix
Légère des cloches.

Elles ont vu mes vingt ans
Et n'en sont pas plus moroses;
Elles me diront des choses
Pour passer le temps.

Puis, l'après-midi, j'espère,
Tous les petits polissons
Qui vont prendre des leçons
Du premier vicaire,

D'un couplet de mirliton
Salueront nos mausolées,
Et joueront dans nos allées
A saute-mouton.

Bref, je serais, il me semble,
Un mort tout à fait heureux,
Si parfois deux amoureux
S'en venaient ensemble,

Lui timide, un peu jeunet,
Elle fraîche et guillerette,
Cueillir un brin de fleurette
A mon jardinet.

Craintifs comme deux colombes
Prêtes à s'effaroucher,
Je crois les voir s'approcher
De nos pauvres tombes.

Ils se tiendront par la main,
Regardant tout sans mot dire ;
Mais je veux qu'un bon sourire
Leur vienne en chemin.

« Cher poète sans malice,
Diront-ils en se signant,
C'est là qu'il dort maintenant ;
Que Dieu le bénisse !

Jamais il n'a fait affront
A qui l'invitait à boire. »
Et, pour fêter ma mémoire,
Ils s'embrasseront !

Dans une note plus délicate, sur un ton moins gaillard, voici : *Au bord de l'eau*. Vous y remarquerez l'heureux ressouvenir des vieilles chansons rustiques :

En m'en revenant de vers chez mon père,
— Vole au soleil d'or, vole, ma chanson ! —
En m'en revenant, derrière un buisson,
Je vois Marion qui se désespère.

Elle regardait, — le joli tableau ! —
Dans le vert Suran trembler son image.
« Galant, me dit-elle, oh ! que c'est dommage !
La clef de mon cœur est tombée à l'eau.

« La clef de mon cœur est dans la rivière;
Elle flotte, flotte avec le courant.
Où la retrouver ? Le monde est si grand ! »
— Et je lui réponds de la chènevière :

« Donne-moi ta main et sèche tes pleurs ;
Je suis compagnon de la marjolaine !
La clef de ton cœur, nous l'aurons sans peine :
Le rosier d'amour est encore en fleurs.

« Allons, si tu veux, jusqu'au bout du monde !
Mais ne partons pas sans nous embrasser ;
Allons en chantant ; nous verrons danser
Les vaisseaux du roi sur la mer profonde. »

« — Eh bien, qu'il soit fait comme tu voudras.
Partons : il est temps, le soleil se couche. »
— Et contre ma bouche elle met sa bouche,
Et sur mon épaule elle met ses bras.

Adieu donc chez nous, adieu donc la Bresse,
Adieu, bois en fleurs et petits étangs !
Je ne reviendrai que dans cinquante ans,
Je m'en vais en guerre avec ma maîtresse !

On part, on court le monde, on « fait la guerre, on fait l'amour », comme dit le : *Bonjour, Suzon!* de Musset; mais, somme toute, on en revient toujours à son pays natal. Je n'en veux pour preuve que ces vers d'un si joli sentiment :

Quel pigeon n'est parfois las de son pigeonnier ?

J'ai souvent envié, moi, pauvre casanier
Qui n'ai vu que les toits de ma sous-préfecture,
Tous ces admirateurs de la belle nature,
Marchands de calicot, gens de lettres, boursiers,
Que juillet éparpille au travers des glaciers,
Et ceux-là qui s'en vont au soleil d'Italie
Réchauffer tristement quelqu'antique folie ;

Ces Anglais dégoûtés de vivre, ces blasés,
Qui toisent Raphaël sans en être écrasés
Et traitent Michel-Ange en vieille connaissance.

O chefs-d'œuvre des arts, fleurs de la Renaissance,
Qui peut vous admirer sans fléchir les genoux?

Mais, quand le soleil donne, on est si bien chez nous !
C'est au chant des oiseaux que le matin m'éveille,
Et chaque jour s'achève à l'ombre de la treille.
Il y vient, grâce à Dieu, plus d'un gai compagnon
Dont la dive bouteille est le péché mignon,
Et le chagrin s'envole en nous entendant rire.
Mais ce n'est rien encore; il me faudrait décrire
La petite Rosette avec son air futé,
Qui rit de si bon cœur et fait si bien le thé!
Quand elle me regarde, en sa fraîche toilette,
Grand Dieu, quel a bon air, ma gentille poulette!
J'en perds — pour un instant — le boire et le manger.
Eh ! vraiment, pauvre ami, faut-il tant voyager ?
Sous un auvent de paille une chèvre à l'attache,
Une ravine ombreuse où le soleil fait tache,
Autour d'une fontaine un ruban de cresson,
Moins encore, — il suffit. La divine chanson,
Nous l'entendrons toujours quand nous voudrons l'entendre,
Et la Bresse a pour nous je ne sais quoi de tendre
Et d'intime, qu'ailleurs on ne saurait trouver.
Allons. c'est dit, Bressan ; j'ai fini de rêver.
Sous mes rosiers fleuris, à côté de ma blonde,
Je finirai mes jours sans avoir vu le monde,
Heureux qu'un petit bois verdisse à l'horizon
Ou qu'une vigne grimpe autour de ma maison !

Et dites-moi, maintenant, si vous ne l'aimez pas, si vous ne la remerciez pas, cette terre de Bresse, qu'on croyait matérialisée, à laquelle on n'accordait que la gloire de ses poulardes, et qui nous a donné ce franc poète, ce poète ému, ce poète gai, ce poète des petits rythmes légers et des menus sentiments musicaux ? Gabriel Vicaire a su travailler longuement, avec la retenue du labeur maître de soi ; il nous est venu comme ces artisans du moyen âge, — incrusteurs de nacre ou ciseleurs de dentelles d'argent : les artisans n'apparaissaient que le « chef-

d'œuvre » en mains, et Gabriel Vicaire a fait comme eux. Car c'est un chef-d'œuvre, un pur et un fin chef-d'œuvre que ce livre des *Émaux Bressans*. Et la Bresse en peut être fière, — comme le devait être la mère d'un apprenti, en l'an 1500, lorsque le fils s'en revenait, l'épreuve achevée, avec son brevet de maîtrise et les accolades de ses pairs.





XXI

BOURGOGNE

Cette vaste terre de Bourgogne a eu de nombreux poètes. Elle en a eu pour ses vignobles sanglants et chauds ; elle en a eu pour les prairies de l'Yonne et les collines du Mâconnais ; elle en a eu aussi pour ses villes, parmi lesquelles se dressent, au milieu de la belle plaine opulente, les tours et les clochers de Dijon.

Un poète surtout a chanté Dijon. C'est cet étrange, ce macabre et lamentable Aloysius Bertrand, dont l'œuvre entière, — un caprice de virtuosité, — a gardé l'empreinte, profond creusée, des plus extraordinaires bizarreries romantiques. Par exception, le morceau suivant n'est qu'original. Et Dijon doit être fière de cette fantaisie moyen âge, d'une si joyeuse et gaillarde venue !

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs ;

Jeunette et gentille,
Tu bus tour à tour
Au pot du soudrille
Et du troubadour.

A la brusquembille
Tu jouas jadis
Mule, bride, étrille,
Et tu les perdis.

La grise bastille,
Aux gris tiercelets,
Troua ta mantille
De trente boulets.

Le reître qui pille
Nippes au bahut,
Nonnes sous leur grille.
Te cassa ton luth.

Mais à la cheville
Ta main prend encor
Serpette et faucille,
Rustique trésor.

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs :

Ça ! vite une aiguille,
Et de ta maison,
Qu'un vert pampre habille,
Recouds le blason !

J'ai sous les yeux ma carte de France ; et, ville par ville, département par département, je passe en revue les poètes bourguignons qui ont chanté leur Bourgogne. Ici c'est M. F. Fertiault qui consacre des sonnets aux mœurs et aux paysages de Verdun-sur-Saône; là c'est M. Hippolyte Buffenoir qui nous donne des ressouvenirs de la Côte-d'Or, de ses croupes et de ses vignes ; je reviens en Saône-et-Loire, et je trouve les vers de M. Louis Goujon sur cette fraîche et grasse nature. Mlle Marie Suttin nous dit les *noëls*, les chansons, les rondes du Charolais : elle y va trouver la matière d'un volume entier. Et que sais-je encore ? Je m'embrouille au milieu de tant de noms, — sans compter celui de Lamartine, qui les domine tous, et qui fait du Mâconnais quelque chose comme une terre sainte de la poésie.

C'est encore en Bourgogne, — dans un petit journal de Tournon, — que fut publiée cette chanson sur le *Beurre*. Elle est de M. Auguste Buchot, et vous l'aimerez, à coup sûr, pour son parfum campagnard et sa vive allure :

Ma crème sort de la crèche;
Elle est fraîche, fraîche, fraîche,
Et sa bonne odeur allèche
Le chat qui fait son ronron...
Tape donc !
Il tourne autour de la trappe...
Tape, tape, tape !
Il y trempe le menton...
Tape, tape, tape donc !

Or il faut que je la batte
Cette crème délicate.
Versons-la dans la baratte
Où le beurre frais et blond,
Tape donc !
A mesure que l'on frappe
Tape, tape, tape !
S'épaissit sous le bâton...
Tape, tape, tape donc !

Ma baratte est presque pleine.
Je n'épargne pas ma peine ;
Je m'en donne à perdre haleine ;
La sueur m'en vient au front.
Tape donc !
La crème en sautant s'échappe
Tape, tape, tape !
Par la fente du bouchon...
Tape, tape, tape donc !

Comme il sera beau, mon beurre !
Quelle odeur suave il fleure !
Le voilà fait tout à l'heure :
Je sens qu'il durcit au fond,
Tape donc !
Se dépouille, se décape,
Tape, tape, tape !
Et qu'il se colle au bâton...
Tape, tape, tape donc !

ENVOI

Ainsi, cher Parnin, ma muse,
Qui folâtre et qui s'amuse,
De rimes dont elle abuse
Compose, — mauvais ou bon, —
Tape donc !
Son beurre, rustique agape,
Tape, tape, tape
Pour nos lecteurs de Tournon...
Tape, tape, tape donc !

Je regrette de ne pouvoir vous citer quelques-uns des vers, — hauts en couleur et bien musclés, — de M. Edmond Morin, ni un poème rustique de M. Louis Goujon.

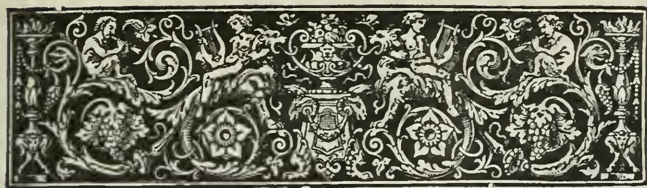
Vous aurez bientôt les *Poèmes du Charolais* de Mlle Marie Suttin : vous y trouverez de la grâce et de la couleur locale, avec un accent ému qui anime jusqu'aux souvenirs les plus secs, jusqu'aux descriptions les plus froides.

Et c'est par la page suivante, — une belle, une ferme et classique page, — que je veux clore ce chapitre sur la Bourgogne. M. Lucien Paté l'intitule : *A Virgile*, et il s'y est fait virgilien :

Je te lisais, Virgile, entre deux champs de blé,
Et j'avais peine à lire, étant presqu'aveuglé,
Tant juillet, tout en flamme, incendiait la plaine !
Je me sentais pourtant protégé d'une haleine :
La tienne ! — car tes vers, sous l'astre incandescent,
M'apportaient la fraîcheur de la nuit qui descend.
Mes yeux allaient, venaient, sans un heurt au passage,
Du livre aux champs d'épis, des épis à la page :
Aux vers comme aux épis même vêtement d'or !
Les yeux déjà levés, je croyais lire encor.
Les sillons achevaient ta phrase commencée,
Et la page reprise où je l'avais laissée
Me faisait voir vivant ce qu'il n'était qu'écrit.
Autre piège tendu pour surprendre l'esprit,
Les cigales frappaient leurs cymbales de cuivre :
Était-ce dans les blés ? Était-ce dans ton livre ?
Je ne distinguais plus, je me laissais aller
Au plaisir de confondre et de voir se mêler,
Dans un délicieux et pénétrant mystère,
Les choses du Génie et celles de la Terre !

Je marchais dans un pur et long enchantement,
Lorsque l'étroit sentier s'élargit brusquement,
Découvrant à mes yeux tout un pan de nature...
Horizon bien connu ! — Cependant ma lecture
S'arrêta. J'admirai, pour la centième fois,
Le vallon, que Midi prive d'ombre et de voix,
Les coteaux, au levant, tout tapissés de vignes,
Les ondulations mouvantes de leurs lignes ;
Au couchant, les bois chers à mes pas familiers ;
Les prés, et le rideau lointain des peupliers ;
La rivière, à mes pieds, suivant sa molle pente
Et des saules du bord la file qui serpente,
Là-bas, jusqu'à la Saône entrevue au travers
D'un paysage fait pour encadrer tes vers,
Et, tout plein du beau rêve où mon esprit se joue,
Apercevant Chalon, je me dis : « C'est Mantoue ! »

Non, mon cœur ne l'a pas en vain imaginé,
O Virgile ! en Bourgogne il faut que tu sois né !
Sans doute que les noms ont des métamorphoses
Dont ne s'altère point la nature des choses.
Le Mincio, la Saône, à mon gré c'est tout un,
Et la louve romaine a passé par Autun !
Vauban et Scipion sont de même famille;
Je prononce Carnot quand j'épelle Camille ;
Nous t'avons mal traduit. Ecoute, et reconnais
Ta voix dans le chant pur du cygne mâconnais.
Viens ! nous rencontrerons le vieillard du Galèse,
Et parmi les grands bœufs de race charolaise,
Il s'en trouvera bien pour servir de rivaux
Aux bœufs blancs du Clytumne et des chars triomphaux !
Au front de nos cités vois resplendir les gerbes
Des artistes divins, des orateurs superbes !
Cherche dans quel pays brille un faisceau pareil ;
Vois ces jaunes moissons s'alourdir au soleil,
Et dis si ce n'est pas ma terre que tu nommes
Grande mère des blés, grande mère des hommes !



XXII

NIVERNAIS

Le Nivernais a plusieurs poètes, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en a.

On sait la renommée de son Adam Billaut, l'ouvrier de Nevers, l'auteur de tours de force rythmiques qui ont couru la France, et qui se sont arrêtés dans quelques « chrestomathies » scolaires. Le Nivernais a été illustré encore, — plus récemment, — par Gustave Mathieu. Il a maintenant choisi M. Achille Millien pour son représentant dans cette grande assemblée, — qu'aucun comité officiel n'a encore réunie, — des « poètes du clocher ». Nous parlerons tout à l'heure de M. Achille Millien. Voyons d'abord Gustave Mathieu.

Il y a bien de la poésie dans son unique livre : *Parfums, chants et couleurs*. Ce qui vous frappe à première vue, ce qui vous séduit plus encore après examen, c'est la précision des descriptions fines, c'est l'exacte connaissance des choses, des hommes et des termes de la campagne. Ni « trucs », ni « voyages en chambre », ni tableaux brossés « de chic ». Je vous recommande le morceau sur la *Vendange ;* je souligne la *Symphonie*

nivernaise; j'appuie plus fort sur *Août* et le *Renouveau*. Voilà bien la nature, simple, forte, diverse, belle dans l'ensemble, adorable dans le détail, — comme les cœurs vraiment vastes et purs, ceux qu'il faut comprendre pour les mieux aimer... Et l'inestimable mérite de Gustave Mathieu, ce n'est pas tant d'avoir aimé la nature que de l'avoir comprise. Aussi n'avons-nous qu'un regret, — c'est de voir une œuvre semblable, une pareille vie enfermée en un pauvre unique volume, alors que dix in-folios n'eussent pas suffi pour interpréter tant de paysages et rendre tant d'impressions.

M. Achille Millien, lui, a donné deux gros recueils de vers, sans compter les petites brochures et les poésies détachées. Il parle une langue facile, où des ressouvenirs de Lamartine se retrouvent; sa rusticité est sincère, ses paysages sont fins de ton : c'est le véritable et l'accompli « poète du clocher ».

Lisez ces quelques vers : *Loin de la Patrie :*

Petit soldat, bien loin du doux pays de France,
Tu suivis le drapeau sous le ciel étranger,
Où chaque heure du jour te garde une souffrance,
Où chaque pli du sol pour toi cache un danger.

Sur les flots bleus, devant la falaise inclémente,
Ton regard pensif erre et se perd... Tu revois
Ta chaumière, le seuil que parfume la menthe,
Les vieux parents aimés... Il t'arrive à la fois
Les souvenirs divers des beaux jours d'autrefois,
Le clocher, le moulin à la roue écumante,
Les fêtes du hameau, les troupeaux dans les bois,
La chanson de l'aïeule et l'adieu de l'amante!

Les retrouveras-tu, tous ceux qui te sont chers?
Dieu le sait! mais ton cœur conserve l'espérance,
Et c'est un rêve d'or qui, par delà les mers,
Au doux pays t'emporte, au doux pays de France!

Achille Millien se donne à une bien captivante étude, à un de ces labeurs qui sont des joies. Il interprète, en vers modernes, — d'une grâce précise et d'une tournure aisée, — les thèmes à vieilles chansons. C'est de cette manière qu'il dressera à sa province un solide monument.

Pourtant il y a de la mélancolie dans l'œuvre d'Achille Millien. Le souvenir des soleils tombés y passe. Que dites-vous de ce *Vieux Berger ?* Et n'est-ce pas un fusain tout en nuances de grisaille ?

Le doux soleil d'avril, derrière un rideau noir
De bois lointains, s'abaisse et vient de disparaître.
Le berger, tout songeur, s'adosse au tronc d'un hêtre :
Caresse-t-il ainsi quelque rêve d'espoir ?

C'est l'heure de partir ; aux approches du soir,
En bêlant, son troupeau s'est groupé, las de paître ;
Son chien jappe à ses pieds, étonné que le maître
S'attarde, sans l'entendre et sans l'apercevoir.

A quoi donc penses-tu, quand l'étoile s'allume ?
C'est que tu vois là-bas deux filles, dont la brume
Te cache vainement le profil incertain ;

Elles suivent la sente où court la tiède brise,
Et l'éclat printanier de leur rire argentin
Sonne dans ton vieux cœur, ô pauvre barbe grise !

Dans ses *Feuilles au vent*, M. Louis de Courmont a chanté les plateaux du Morvan et les plaines nivernaises.

Le Nivernais a un autre poète, et c'est M. Louis Oppepin. M. Louis Oppepin vient d'écrire des vers sur Adam Billaut, à propos du buste qui lui fut érigé à Nevers. J'ai de lui, également, un morceau sur *Le Puits de Pouilleuse*, un puits qu'il nous montre « couvert de mousse », et qu'il appelle l' « amour de son pays ».

M. Louis Oppepin nous annonce, comme devant paraître bientôt, des *Fleurs de la solitude*. J'ai lieu de croire que nous y respirerons, et largement, l'odeur des prairies et celle des bois. Et les Parisiens que nous sommes, deshabitués des bois et altérés de prairies, n'auront garde de s'en plaindre.

Et quand j'aurai dit que M. C. Triouillier a chanté une fonderie nivernaise et sa coulée de lave, j'en aurai fini avec une province intéressante : je toucherai aux « provinces ingrates ».



XXIII

LES PROVINCES INGRATES

Il y a des provinces ingrates, ou plutôt des provinces envers lesquelles leurs poètes sont ingrats. Ce ne sont ni les plus stériles, ni les moins joyeuses : ainsi de l'Orléanais, qui a les blés de la Beauce et le cours d'un admirable fleuve ; ainsi du Bourbonnais, cette terre bénie, plantureuse, molle, baignée de vertes rivières, égayée de larges chemins. J'ai eu beau chercher, creuser, fouiller, — je n'ai presque rien découvert qui, sous la forme rythmique, s'appliquât à la région du Moulins ou à celle d'Orléans.

Voyons pourtant le peu que nous avons : il s'agit, je vous en préviens, de rogatons très maigres.

Deux écrivains contemporains, nés tous deux dans le Loiret, ont, par un ressouvenir de ces grandes plaines blondes qui sont la Beauce, chanté les blés. Le premier, Veuillot, a écrit ce sonnet du *Semeur*, qu'on cite encore quelquefois, et où il nous montre le rustique

Seul à son grand labeur sous le ciel inclément.

Le second, Georges Lafenestre, a donné le morceau où je note cette strophe lumineuse et pleine :

Comme un aigle agitant les éclairs de ses ailes,
Plane un large soleil sur les coteaux brûlés ;
Sous le vol transparent des vives sauterelles,
La moisson pousse en chœur ses vagues solennelles...
Oh ! les beaux blés !

Jacques Richard était du Loiret. « Tu ne te figures pas, — écrivait-il à un ami, — « tu ne te figures pas le charmant spectacle qu'offre maintenant notre rase campagne avec ses immenses champs de blés, aux épis blonds, semés de coquelicots et de bleuets. Les foins fauchés exhalent des parfums délicieux, et, comme dit Victor Hugo :

Je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur. »

Toutefois Jacques Richard, — il mourut si jeune ! — n'a rien laissé sur son pays natal, sur ces guérets et ces chaumes de Patay.

M. Jules Guillebert a chanté Orléans et la Loire ; il l'a même fait en des vers d'un beau rythme, ondoyant et long. Mais je ne sais qu'un poète, — Edmond Sautereau, — chez lequel nous puissions trouver un livre entier sur le sujet.

Le volume s'intitule carrément, — et c'est tout un programme, — *Bords de la Loire et du Loiret*. Après l'exquis frontispice de Giacomelli, voici venir une série de petits croquis champêtres, la *Mare dans les Prés*, le *Chemin de hâlage*, les *Pêcheurs*, le *Bateau des Laveuses*, le *Bateau-dragueur*, l'*Abreuvoir*. Je vous renvoie au livre, qui est lui-même sa propre explication. Et, avec ce livre posé, je quitte l'Orléanais.

Bien que M. de Banville y soit né, et qu'il nous en ait esquissé quelques traits, le Bourbonnais n'a guère donné de poètes.

Oh ! les terres charnues et fertiles ! C'est à croire que le bonheur étouffe le génie, et que le chant s'arrête où le labeur est trop facile. Et il y a là une leçon de choses qui vient d'elle-même à la pensée, lorsque, en parcourant d'un regard la carte de France, on y voit toutes les dures et pauvres régions hérissées de poètes, tandis que les terres bénies s'endorment dans la béa-

titude des appétits satisfaits. Les derniers seront les premiers, l'âme s'exalte où le corps souffre, et la patrie marâtre est encore la plus éperdûment aimée. C'est la théorie des compensations mise en pratique.

Tout bien réfléchi, je tiens pourtant à ce que le Bourbonnais soit représenté dans ce livre. Pour connue qu'elle soit, il serait malséant de passer sous silence la pièce de M. de Banville sur le *Font-Georges*. En voici donc les strophes descriptives :

O champs pleins de silence,
Où mon heureuse enfance
Avait des jours encor
Tout filés d'or !

O ma vieille Font-Georges,
Vers qui les rouges-gorges
Et le doux rossignol
Prenaient leur vol !

Maison blanche, où la vigne
Tordait en longue ligne
Son feuillage, qui boit
Les pleurs du toit !

O source claire et froide,
Qu'ombrageait le tronc roide
D'un noyer vigoureux
A moitié creux !

Sources ! fraîches fontaines
Qui, douces à mes peines,
Frémissiez, autrefois,
Rien qu'à ma voix !

Bassin où les laveuses
Tendaient, silencieuses,
Sur un rameau tremblant,
Le linge blanc !

O sorbier centenaire
Dont trois coups de tonnerre
N'avaient pas abattu
Le front chenu !

Tonnelles et coudrettes
Verdoyantes retraites
De peupliers mouvants
A tous les vents !

O vignes purpurines
Dont, le long des collines,
Les ceps accumulés
Ployaient gonflés ;

Où, l'automne venue,
La vendange mi-nue
A l'entour du pressoir
Dansait le soir !

O buissons d'églantines,
Jetant dans les ravines
Comme un chêne le gland,
Leur fruit sanglant !

Murmurante oseraie
Où le ramier s'effraie ;
Saule au feuillage bleu ;
Lointains en feu !

Rameaux lourds de cerises !
Moissonneuses surprises
Et mi-jambe dans l'eau
Du clair ruisseau !

Sentier, chemins, fontaines,
Acres parfums et plaines,
Ombrages et rochers
Souvent cherchés !



XXIV

SECONDE PARENTHÈSE OUVERTE

Il y a des gens qui vous disent : « La poésie... Mais elle meurt! » et dam! quand on vient de s'attarder dans les « provinces ingrates », on est en droit de concevoir quelques craintes.

On aurait tort.

La poésie ne meurt pas, — oh! que non! D'aucuns la plaignent : elle les verra partir. Deux ou trois la raillent : elle les enterrera. A chaque effusion de pitié, à chaque risée moqueuse, la poésie, qui a le diable au corps, se trémousse mieux pour mieux montrer qu'elle est vivante.

Malade, la poésie! Allons donc! Elle ne s'est jamais plus gaîment portée; elle s'agite, elle court, elle rit, elle a des roses dans les mains, de la lumière dans les yeux, de la flamme au cœur! Et qu'il s'agisse du « clocher natal », vous allez l'entendre chanter juste et parler clair!

Cet axiome posé, passons en Auvergne.



XXV

AUVERGNE

Comme je transcrivais le titre de ce chapitre, la neige s'est mise à tomber. Le long du boulevard, les toits en sont tout blancs. L'assoupissement va gagner Paris.

Et je me représente ces montagnes d'Auvergne telles que je les ai vues un jour, glacées, crépitantes de givre, sous le vent du nord qui roulait des rafales. Je ferme les yeux, et je me rappelle l'impression étrange qu'on a, sur ces plateaux dénudés, lorsqu'on vient du Limousin, et qu'on est parvenu dans les environs du Mont-Dore. Les sommets émergent à peine au-dessus du sol rocailleux. Les villages sont rares; la solitude se fait, de minute en minute, plus navrante; un accablement vous prend devant cette nature.

Mais quel contraste dès que, les pentes contournées, on descend sur Clermont-Ferrand! On a passé la Sioule, cette rivière vierge, dont la limpidité ondule entre d'épaisses forêts vertes, sans qu'un toit apparaisse à l'horizon, ni qu'une fumée décèle la présence de l'homme ; on a foulé ces pierres de Volvic, qui servent à bâtir tous les monuments de l'Auvergne; on a

salué Pontgibaud, son nom historique et ses souvenirs; c'est alors qu'on aperçoit la Limagne.

La plaine s'étend au loin, là-bas, vers Riom, vers le Bourbonnais, vers Nevers, on ne sait où ; et, plus près, au pied de la montagne, après les dernières pentes roides, Clermont-Ferrand groupe son pâté de maisons, son dédale de ruelles, sa ceinture de boulevards autour de la cathédrale, toute noire dressée. Si c'est le soir, l'effet se double : le fouillis des lumières ruisselle dans l'ombre; on va vers cet entassement de clartés, et l'ondulation de la descente donne des essors au rêve.

Et que d'autres beautés dans ce pays d'Auvergne ! Et la montée vers le Puy-de-Dôme, après qu'on a reconnu Royat et son église-forteresse ! Et les lacs des montagnes ! Et les cascades ! Et les sources de la Dordogne ! Et les grottes où la voix tremble de se sentir répercutée ! Et le voyage entre Clermont et Thiers, par-dessus un grand fleuve, à travers les grasses et humides campagnes ! Et cette étrange ville de Thiers, perchée sur des rochers, dévalant vers un ruisseau rouge, entre des blocs rouges, et rouge elle-même, comme un coin des Cévennes sous l'embrasement des canicules ! Et les bords luxuriants de l'Allier ! Et, lorsqu'on remonte vers les déchirures de l'horizon, tous ces entassements de cimes et de croupes ! Et je ne parle pas des héroïsmes rappelés, ni de Vercingétorix, ni de Gergovie, ni de ce parler âpre, qu'on raille sur l'avenue de l'Opéra, mais qui a tant de relief et de vigueur ! En vérité, c'est là un fier pays, qu'on traverse avec émotion et dont on se souvient avec attendrissement. Et pourrait-on s'étonner qu'il ait eu, qu'il ait toujours davantage ses poètes ?

Le premier, ou du moins le plus connu, est encore Gabriel Marc.

Gabriel Marc chante les *Rivières d'Auvergne :*

> Les rivières s'en vont, superbes. Les ruisseaux
> Murmurent au milieu des fleurs et des roseaux.
>
> Entre ses bords couverts de champs d'avoine et d'orge,
> Sous les saules se cache et disparaît la Morge.
>
> Le Vauziron léger court dans les prés fleuris,
> Des murs de Chateldon aux frais coteaux de Ris.

La Durolle, au lit froid et noir, blanche d'écume,
Mêle ses grondements au bruit clair de l'enclume.

La Dolore gémit comme un tendre Lignon.
Sur les rocs du Cantal se brise l'Allagnon.

Rivière aux bords heureux, dont plus d'une est jalouse,
Parmi les moissons d'or passe en riant la Couze.

Ainsi qu'un fleuve grec aimé d'Anacréon,
Aux laves de Royat bondit le Scatéon.

La Dordogne, entraînant les rochers qu'elle roule,
Mugit dans les ravins ombreux de la Bourboule.

Large et profond, avec tes bancs de sable, Allier!
Fleuve de mon pays, je ne puis t'oublier.

Mais celle qui m'est chère et dont je rêve encore,
C'est la rivière calme aux flots bleus; c'est la Dore!

Ailleurs il nous dit le *Pont de Dore;* il nous montre le bloc de Margeride ou la cascade de Queureilh; il glorifie le Sancy; il se mêle à la fête des Brandons; il rythme à nouveau la chanson du coutelier; il chante le laboureur des plateaux nus; il s'amuse devant le retour du marché; il nous fait connaître les paysannes du Puy-de-Dôme, qui vendent leurs cheveux entre deux bourrées :

Cependant, quittant leurs coiffures
Et dénouant leurs chignons lourds,
Elles livrent leurs chevelures
Pour quelques rubans de velours.

Puis il nous les montre dansant

Sur l'herbe, en longue kyrielle,
Et souriant aux doux aveux,
La bourrée, au son de la vielle,
Sans regretter leurs longs cheveux.

Le poète nous a fait trembler au souffle de la rafale, de l' « échir ». Et quelle émotion dans la *Croix de Fer!*

Sur le sommet d'un roc dominant le chemin
Que borde la bruyère aux reflets de carmin,
Un soir je regardais la joyeuse vallée ;
Au loin, vers l'horizon, la chaîne un peu voilée

Des Dômes; puis la plaine aux tapis bigarrés
Faits de moissons, de bois, de sainfoins et de prés;
A mes pieds les coteaux riants, où les grands ormes
Se dressent, frissonnants, sous les roches énormes;
Les pentes de gazon, les champs de genêts d'or,
Et, pour rendre plus gai ce merveilleux décor,
La fauvette lançant sa note fraîche et douce,
Et le clair ruisselet qui bruit dans la mousse.
Quand je vis, près de moi, la simple croix de fer
Rappelant qu'en ce lieu, seul, au fort de l'hiver,
Abandonné, perdu, sans rien qui le protège,
Un voyageur est mort, enfoui sous la neige...
Un pâtre, à mes côtés, sifflait une chanson;
Et je sentis en moi courir comme un frisson.

On le voit, Gabriel Marc sait décrire; il nous a montré l'Auvergne sous toutes ses faces, dans toutes ses beautés riantes ou farouches : il est, à Paris, son ambassadeur à la fois et son interprète.

Comme Gabriel Marc, Pierre de Nolhac nous dit l'Auvergne, ses contours rudes, ses volcans éteints, sa sauvage nature. Il le fait avec moins de variété que M. Gabriel Marc, mais, peut-être, avec plus de sobre énergie. Ses *Paysages d'Auvergne* ne contiennent que cinq ou six morceaux. J'y suis l'essor d'une pensée grave, et l'âme sereine des choses fait du poète un philosophe, du paysagiste un rêveur attristé. Ce n'est plus seulement de l'art : c'est de la méditation. Il y a du Lamartine là-dedans, mais d'un Lamartine qui aurait lu les Parnassiens, et qui mettrait, dans un style ferme et tendu, des rêveries autrement contenues que les effusions du *Lac*.

Ce préambule achevé, — et je tenais à le faire, — c'est au poète que je passe la parole :

Je viens de traverser des plaines de bruyère.
J'ai marché, sans repos, une journée entière,
Dans la fougère sèche et le rude genêt.
Les pins et les bouleaux de la grande forêt
M'ont aussi vu passer sous leur ombre qui bouge.
Mais, sur les monts en feu traînant sa robe rouge,
Voici que le soleil se meurt à l'horizon.
Point de village autour de moi, point de maison.

L'hiver, la neige est haute et le vent s'y lamente :
Pour les morts ignorés perdus dans la tourmente,
Des crucifix de bois, leurs bras blancs dans les airs,
Çà et là sont dressés sur les plateaux déserts.

La nuit tombe, la nuit fraîche, la nuit paisible.
Guidé par l'*Angelus* d'un clocher invisible,
Je prends, déjà lassé du trajet fait en vain,
La route qui descend aux pentes du ravin.
Comme un drap noir, le ciel vient de tendre ses voiles :
Je vais, le cœur serré du regret des étoiles
Qui ne me suivront pas de leur regard léger.
Là-bas, sur la hauteur, brille un feu de berger ;
Il s'éteint, se rallume et disparaît encore.
L'écho double mon pas sur la terre sonore :
Je regarde en arrière en croyant qu'on me suit.
Les minces peupliers frissonnants dans la nuit,
Aux tournants escarpés où s'enroule la route,
M'apparaissent géants, et, par moments, j'écoute,
En faisant halte au bord des noirs bouquets de bois,
Un filet d'eau caché qui gémit à mi-voix ;
Tandis que sort des champs, des gorges et des roches,
Des lointaines forêts et des bruyères proches
Où l'insecte et l'oiseau chantent en liberté,
Le chœur intermittent des grandes nuits d'été.

Et voici qu'au détour brusque de la ravine
Je me sens caressé d'une brise divine,
Et je te reconnais, air pur, air parfumé
Qui me viens du pays natal, du sol aimé !
Et j'aperçois alors, dans le brouillard voilée,
La ville calme assise au fond de la vallée
Où, dans l'obscurité, se pressent les points d'or.
Vers la chère maison mon rêve prend l'essor :
Qu'importent la fatigue et la route nocturne,
Et la marche sans fin sous le ciel taciturne ?
J'entends, j'entends chanter, dans mon cœur triomphant,
Les rustiques chansons qui me berçaient enfant.

C'est encore l'Auvergne qui a inspiré Aimé Giron dans son beau poème sur le *Chêne*, le chêne montagnard, robuste, noueux, et grand dans son agonie même. Le poète nous a dit ces choses; il ajoute alors, en un bel élan de lyrisme :

O nature, je t'aime, ô l'antique Cybèle,
Au sein jeune, fécond, et toujours jaillissant!
Et tu vis dans mon cœur, d'autant plus grande et belle
Que tu livres ton âme, et ton lait, et ton sang,
A des enfants ingrats qui mordent ta mamelle!
Qu'importe? Dieu t'a fait la force et le dédain,
Et tu peux rajeunir et ne sais pas maudire!
Dans le pan de ta robe où dort le genre humain,
Il s'agite... Il veut boire au sein nu qu'il déchire.
Et tu tends à sa faim le lait pur de tes flancs,
— Sans lui rien demander que vivre et que sourire, —
Ce lait qu'il a déjà puisé quatre mille ans!

Oh! les larges et mâles vers! Ils me font songer, par leur libre entrecroisement de rimes, par leur énergie d'expression, à ces éloquents sarcasmes, à ces sublimes révoltes d'une autre indignée et d'une autre exaltée, Mme Ackermann.

Tout semblait avoir été dit sur ces arbres d'Auvergne. Voici pourtant que M. Maurice Faucon leur jette son cri d'amour. Et le cri a bien de la beauté! Je ne peux me tenir de vous en apporter l'écho :

O mes sapins d'Arlanc, de quel cœur je vous aime!
O vous, dont la verdure immuable parsème
Tous ces lieux escarpés où je courus enfant :
Saint-Sauveur et la gorge étroite qu'il défend,
Médeyrolles, Grandrif, Viverols, Saint-Alyre,
— Noms que j'ai prononcés avant de savoir lire, —
Et l'âpre Volpillière, et Mayre, et Clavelier...

Le poème continue. Nous touchons, une à une, toutes ces richesses de la montagne auvergnate : c'est le romarin, c'est la digitale, ce sont les églantiers, les muguets et les ancolies. Mais ce sont surtout les sapins :

Ils sont hauts, ils sont droits, ils sont forts, ils sont graves!
Ils ignorent le nom des humaines entraves :
Servitudes d'esprit et de cœur, passions,
Égoïsmes, marchés d'âmes, ambitions...
Le vent ni le soleil ne déforment leurs branches;
Ils gardent librement leurs attitudes franches,
Et l'air purifié qui les baigne, où je sens

Une mordante odeur de résine et d'encens,
Réconforte, affermit, des lèvres monte à l'âme :
Si le courage y dort sous la cendre, il l'enflamme,
Et, détaché de l'homme, il fait invoquer Dieu!

Nous allons quitter l'Auvergne, pour gagner, un instant, les tristesses abruptes de la Lozère. Donnons encore un regard aux poésies locales de M. Gustave Lasteyras. J'en ai une sous les yeux, — des « souvenirs d'enfance », — et j'y vois parler des bois, des sources, des taillis, — toutes choses assez banalisées, — mais aussi des noisettes, des fraises sauvages, des muguets .. Rien qu'à ces mots, une fraîcheur ne vous vient-elle pas à la bouche et au cœur ? C'est à cause de ces mots que je vous signale ce morceau, et c'est grâce à eux que j'en ai relu quelques strophes.

J'apprends, d'ailleurs, que M. Lasteyras vient de publier tout un recueil de poèmes rustiques. Je vous les signale en abandonnant l'Auvergne.

A la Lozère maintenant!





XXVI

LOZÈRE

Tout au sud de l'Auvergne, tout à l'extrémité de ces plateaux déchirés du vent, une terre s'étend, maigre de végétation, coupée, tailladée, craquelée : c'est la Lozère. Rares y sont les villes, rares les bourgs : quelques vieilles cités mourantes y agonisent, et il est impossible d'apercevoir Châteauneuf de Randon sans songer aux héroïques souvenirs des épopées. Partout des éboulis stériles, des *causses*, d'étroites et vertigineuses vallées, des torrents écumants, et, au milieu de ces romantiques horreurs, les gorges du Tarn, mouvementées et noires, tragiques comme la désolation du pays qu'elles ravinent.

La Lozère a produit peu de poètes. J'en sais pourtant un, et c'est M. Louis Jourdan.

Voici comment le poète, — qui est député de la Lozère, — nous dépeint *son* village d'Ispagnac :

Avril, jours attiédis, ciel pur et bleuissant,
Riant soleil perçant les brumes matinales,
Arbres en fleurs, verdure aux pâleurs virginales,
Des êtres morfondus réveil réjouissant ;

Salut ! Dans l'air qui tremble une haleine qui passe
Hâte la frondaison dans les bourgeons pourprés ;
L'eau clapote et ruisselle à la pente des prés,
Et des chansons d'oiseaux s'égrènent dans l'espace.

Vallon, où je reviens après un long exil,
Ispagnac, plus qu'ailleurs, ici j'aime l'avril.
De mes jours d'autrefois la douceur surannée

Émeut mon âme, et met des larmes dans mes yeux ;
Et je trouve plus beau le printemps de l'année
Aux lieux où ma jeunesse eut son printemps joyeux.

Mais arrive la fin-automne. Ce village, il le faut quitter pour rentrer à la ville. Et le poète de dire :

La roche de la *Vabre* est de givre étoilée,
Et la neige a poudré les cimes du *Mimas ;*
Le soleil s'assombrit, figé dans les frimas,
Et la vallée en deuil d'une brume est voilée.

Adieu donc, pré *Vival* où les grands peupliers
Se lamentent au vent qui ravit leur feuillage,
Sentiers des bords du Lot, à mes pas familiers;
De même adieu, ma vigne et mes champs du village !

Et maintenant, captif au sein de la maison,
Les pieds sur les chenêts, je bénis la saison;
Car rien, ni le printemps qui de fleurs nous enivre,

Ni juillet triomphant dans le ciel enflammé,
Rien ne me vaut la joie et la douceur de vivre
Auprès de ceux que j'aime et dont je suis aimé.

Mais il a beau faire, se raisonner, agir, travailler de la tête et souffrir du cœur, — il revient toujours, en rêve, à ce village d'Ispagnac dont il nous parlait. Il se souvient de la verte et calme solitude; il en épelle à nouveau les immuables beautés; il nous la décrit en ces vers d'une forme solide et d'une précise couleur :

Ami, lorsqu'on descend des grands *causses* moroses,
Du faîte où le couchant verse ses flammes roses,
On aperçoit là-bas, à l'ombre, au pied des monts,
Le vallon verdoyant et frais que nous aimons

D'un amour qui s'accroît avec l'absence et l'âge.
C'est là qu'est ma maison ; c'est là que mon village,
Autour de ses clochers, l'un neuf et l'autre vieux,
Ispagnac, se rassemble en un groupe joyeux.
Le Tarn, limpide et bleu, se replie et serpente.
Contournant les coteaux où des vignes en pente,
Sur le sol caillouteux, frissonne la splendeur.
Plus haut, dans une étrange et sauvage grandeur,
Bordant, comme un rempart, la région des seigles,
Se dressent, sous l'azur, les roches d'où les aigles
S'élancent dans les airs qu'agitent leurs ébats
La nature, marâtre au faîte, est mère au bas :
Le paysan, qui va courbé devant sa terre,
Y cueille un vin clairet et vif qui désaltère,
Fauche des foins épais, abri des oisillons,
Et d'épis roux remplit le creux de ses sillons.
En avril, les vergers ont des aigrettes blanches;
Septembre rit aux fruits qu'il dore sous les branches.
Car notre ciel est doux, les vents y sont légers,
Et les jours où l'hiver règne sont passagers.

C'est ici que j'accours quand j'ai l'âme lassée,
Quand l'heure de la lutte et du trouble est passée,
Et mes chênes, tendant leurs rameaux plus épais,
Au maître de retour versent la même paix.
Ispagnac, c'est ici qu'au terme de ma course,
Comme une eau qui se perd à côté de sa source,
Lorsque j'aurai fini d'aimer et de souffrir,
Une dernière fois je viendrai pour mourir.





XXVII

LYONNAIS

Je sais peu de vues aussi majestueuses, — j'entends comme échappées sur de populeuses cités, — que le panorama de Lyon se déroulant à vos pieds, lorsque vous avez gravi la colline de Fourvières. Ces lacets de deux grands fleuves, ces ponts hardiment jetés, ces édifices et ces rues, ces places et ces squares, ce premier horizon plat, ces montagnes entr'aperçues, tout cela est beau. Et je m'étonne que Lyon, — je parle de la ville même, — n'ait pas inspiré plus de poètes.

Louisa Siefert n'en a rien dit. Pierre Dupont est demeuré dans le socialisme cosmopolite et le paysage universel. Soulary lui-même, — en qui, pourtant, la poésie lyonnaise s'est, depuis quelque vingt ans, comme incarnée, — Soulary, dis-je, ne nous a pas décrit sa cité. Il a bien parlé, — en un seul vers, — de son « village de Lyon », mais la description s'en est tenue là. Je connais encore plusieurs Lyonnais, tous contemporains et mêlés au mouvement actuel des esprits, tous poètes, et capables de brosser un tableau comme de chausser le cothurne lyrique : — aucun ne s'est avisé de saisir Lyon dans ses détails de mœurs

et ses coins de nature citadine. Je n'ai trouvé, en ce genre, qu'une chanson de M. Arnaud sur un type tout local, le *Gône* de Lyon. Il est probable, du reste, que d'autres existent; je le souhaite de tout cœur, et je fais à l'avance amende honorable pour tant de gros péchés d'oubli.

De M. Jean Tisseur nous avons, au début de son poème sur *Jacquard*, une large description de Lyon au réveil. Voilà le morceau :

... Mais j'entends, gai signal,
Le premier battement du métier matinal,
Bruit sacré! n'est-il pas, pour la cité muette,
Ce qu'à l'aube est, aux champs, le cri de l'alouette?
Voilà les maraîchers arrivant des faubourgs,
Les grands quais, le coteau couronné de ses tours.
Son versant plein de grâce où la vitre flamboie :
Il semble avec le jour réverbérer la joie.
Et, plus loin, c'est Perrache et la houille en monceaux;
C'est le gaz, les wagons; c'est le bruit des marteaux
Façonnant la chaudière en l'atelier sonore :
C'est le Rhône, splendide aux clartés de l'aurore,
Des glaciers paternels en son sein reflétés,
Gardant l'âpre fraicheur et les tons argentés.
Son flot ennoblit tout; le moindre coin de terre
S'empreint, touché par lui, d'une grandeur austère :
C'est enfin, près de moi, le tumulte d'un port,
Les immenses bateaux fumant le long du bord;
Déjà, prêts à partir, ils retournent leurs proues;
J'entends sonner dans l'eau la palette des roues;
Je suis leur blanc sillage et leur panache noir;
— Et, pour couronnement, les Alpes se font voir.

Amédée Pommier a laissé, lui aussi, un poème sur Lyon. Mais c'est dans la campagne lyonnaise, — le Bugey, — où dans les montagnes lyonnaises, — le Forez, — qu'il nous faut aller pour y rencontrer les fines ou abondantes sources de poésie.

Le Forez est décrit, en prose, — et avec un charme bien original, — par un écrivain trop peu connu de la masse, Louis de Lyvron. En vers, Victor de Laprade l'a chanté. Il l'a chanté avec force, avec éloquence, avec pureté surtout, et dans ces mètres nobles qu'affectionnait le penseur chrétien.

Personne, mieux que Laprade, n'a écouté les leçons d'une nature grave et d'un horizon sévère. Laprade descendait des montagnes, à chaque jour, comme un prophète qui eût porté les tables de la Loi. Chaque rêverie lui était une religieuse communion. Dans cette œuvre d'effusions viriles et de conseils austères, les menus détails du paysage s'effacent derrière l'élévation de l'extase ; l'infini aperçu pâlit auprès de l'éternité entrevue; ce n'est plus de l'observation, — c'est une contemplation méditative, et c'est presque de la prière.

On me communique un morceau de M. Gabriel Collin sur ces montagnes lyonnaises, et un autre, de M. Joseph Serre, sur les rues de Lyon, ses places, son idiome, sa vie. M. Antonin Bunand a donné, dans *Plein Air*, plusieurs paysages du Lyonnais.

J'aurais tort d'oublier que Mlle A. Dor a consacré un sonnet aux *Tisserands Lyonnais.*

Le Bugey, lui, a son poète en M. Aimé Vingtrinier. M. Vingtrinier parle une langue qui a vieilli; mais son pays lui doit quelque reconnaissance, car il en a interprété à merveille — soit sous couleur historique, soit sous forme élégiaque — les sites dédaignés du profane et inconnus du touriste.

Le poète nous dit Nantua, ses montagnes et son lac ; il chante la romance du « sire de Bolomier » ; il célèbre un vieux manoir du pays, le Mortarey; il nous conte l'histoire du « château de Saint-Denis ». Quoi encore? ce sont des promenades, des souvenirs, des impressions de nature. Et toujours, et partout, c'est la petite patrie exaltée.

Et M. Aimé Vingtrinier n'est pas le seul poète que le Bugey ait produit. Il y avait autrefois un pauvre épicier, B. Hugues : il habitait Ambérieu, et il faisait des vers. Il est mort depuis longtemps, et son nom est bien oublié. Pourtant que de fraîcheur, que de naturel et de grâce dans ses *Chants de l'Albarine!* Il y décrit son bourg natal; il y parle de la claire et frêle rivière du pays; il nous la vante avec une émotion communicative, toute candide et toute brûlante. Il faudra que je revienne, un jour, sur ce livre et sur ce poète. Comme il a su regarder sa petite patrie, cet humble, cet obscur, ce vaincu, — et comme il l'a lyriquement aimée!

Encore un mot : je ne veux pas quitter le Lyonnais sans vous citer, de façon quelconque, de gré ou de force, quelques vers du poète lyonnais par excellence, Joséphin Soulary. Voici des souvenirs d'enfance dont le cadre est ou le Forez, ou, plus probablement, le Bugey. Du moins les « lacs dormants » me le font croire :

Vous qu'en mes jeunes ans j'aimais avec ivresse,
Frais vallons, lacs dormants, frissonnantes forêts,
Confidents familiers de mes premiers secrets,
J'ai voulu vous revoir aux jours de ma vieillesse.

Mais quel retour navrant vers un passé si frais!
Je vous retrouve empreints de suprême tristesse,
Et, comme un étranger vers qui nul ne s'empresse,
Je vous fatigue en vain de mes appels distraits.

Rien n'est changé pourtant, ô Nature chagrine!
Ni tes riches trésors, ni ta beauté divine.
Qu'avais-tu donc hier qui te manque aujourd'hui?

Ah! voilà : — j'ai perdu le sens par quoi l'on aime ;
Mon cœur vivait alors, et tout vivait par lui :
Ce qui manque à ces lieux désormais, c'est moi-même.





XXVIII

SAVOIE

Je sais peu de poètes savoyards qui aient décrit ou chanté leur pays. C'est ainsi, — et c'est étrange. Cet entassement de rochers et de neiges, ces lacs magiques, ces extases des yeux, cet air qui assainit les poumons, — tout cela, et à peine un ou deux poètes! Il m'a fallu bien des mois pour me faire à cette réalité.

Mais quand on n'a pas ce que l'on aime... Tâchons d'aimer ce que nous avons!

Voici des poèmes de M. Charles Burdin. L'auteur s'est écrié :

Oui, je dirai les fiers transports
Dont tu m'emplis l'âme, ô patrie,
Savoie, en plein granit pétrie,
Terre des cœurs droits, des bras forts!

Il nous dépeint les *Cimes*, l'aurore sur les montagnes, le pic « chauve et gris » :

Sur le pic chauve et gris la chaleur se fait lourde;
Après avoir éteint, aux lèvres de la gourde,
La fatigue et la soif, plus forts nous descendrons
La pente abrupte, où les rouges rhododendrons,
Le genévrier glauque et les brunes myrtilles
Buissonnent...

Ailleurs se montre le chalet

Comme un bloc arrêté sur une pente verte.

Ailleurs encore c'est la « haute vallée », semée de rochers gris, avec un village aux toits plats, que domine une tour ruinée. Les chétives maisons coudoient les « blondes avoines », les orges et les prés, — et, au milieu, courent et mugissent les tumultes du torrent.

Et le poète de conclure ainsi :

Nature, à nos pays rudes et tourmentés,
Où le roc sur le roc en chaos s'amoncelle,
Tu mets, dès le printemps, ta robe la plus belle;
Tu fais plus bleus nos lacs et plus verts nos étés.

Nos fleurs, sur le granit, s'entr'ouvrent plus vermeilles
Que dans la plaine, où l'œil ne sait où reposer
Et, d'heure en heure, on voit se métamorphoser
Nos Alpes, étalant leur grâce et leurs merveilles.

Leur grandiose aspect se grave, chaque jour,
Plus profond dans nos cœurs ; leur image accompagne,
Sous les cieux étrangers, les fils de la montagne :
Souvenir qui parfois les tue, austère amour.

Il ne faut pas oublier que la Savoie avait été déjà célébrée par Jean-Pierre Veyrat.

On me signale des vers de M. Alcide Guebey : *Aux petits Savoyards de Paris.*

Au reste, je n'ai pas de crainte pour la Savoie; le pays des lacs romantiques et du réalisme des vieilles mœurs, le pays des larges vallées et de l'Arve courante, le pays qui a sa part du Rhône et son morceau du Lac Léman, la solide et rugueuse terre enfantera ses poètes. Elle est française d'ailleurs, autant et plus que tout autre; une idée généreuse y sait prendre racine, — et la graine y lèvera que nous essayons de semer.



XXIX

DAUPHINÉ

M. Emile Trolliet a glorifié son Dauphiné natal dans une ode qu'il serait trop long de transcrire ici, mais à laquelle j'entends, à tout le moins, emprunter quelques strophes descriptives, — quelques traits croqués sur le vif :

Je cherche à l'horizon tes superbes montagnes
Dont le pied touche à l'homme et le front touche à Dieu,
Le Rhône frémissant qui longe tes campagnes
Comme pour les border d'un large ruban bleu ;

Et tous ces flots errants qui vont au Rhône en foule,
Le Drac aux bonds fougueux, l'Isère au cours rompant,
L'un qui se précipite et l'autre qui se roule,
L'un ainsi qu'un dragon, l'autre ainsi qu'un serpent ;

Et ta Chartreuse illustre avec ses cloîtres sombres,
Tes gorges, noirs tombeaux de quelque voyageur,
Et de tes grands sapins les séculaires ombres,
Et de tes pics neigeux l'éternelle blancheur !

Au moment où j'achevais de transcrire cette strophe, on m'apporte une revue locale, — elle paraît à Voiron, — où je trouve

précisément, sous la plume d'un auteur à pseudonyme macaronique (Jehan Écrevisse !) une description de Voiron et de sa contrée. On nous y parle de la fontaine

> Qu'ornent quatre lions et quatre dieux des eaux
> Versant nonchalamment l'onde sur les roseaux...

On nous y dit :

> ... Le chemin sinueux de la gorge
> Où descend, tourmentée et limpide, la Morge
> Que dominent des rocs abrupts et des bois verts...

Et nous voyons encore le *Trou des Sarrazins*, et le *Pertuis de la vieille*, et le *Regardou !* A la bonne heure ! Voilà de la poésie locale, — et, n'était le pseudonyme, qui m'intrigue, j'applaudirai sans restriction. Mais il y a cet horrible pseudonyme... Aussi, pourquoi avoir été prendre un pseudonyme pareil ?

Un autre poète dauphinois, dont je ne connais d'ailleurs que le pseudonyme (H. Usher), a chanté le clocher natal. Il s'agit du clocher de Saint-Marcellin.

Notre auteur nous le montre portant « dans son corps de pierre un cœur d'airain ». Il nous parle des hirondelles qui s'y viennent cacher,— et il termine en s'écriant, de façon fort allègre :

> Mon vieux clocher, salut !

M. Eugène Chenal, lui, nous vante une curiosité locale, les « Cuves de Sassenage ». Il chante aussi le « Pic de l'Aiguille », tandis que M. Demassue s'attarde devant le « Saut du Brigandou », et que M. Joanny Pitaud nous décrit les masures de son canton. J'apprends, d'autre source, que M. Auguste Gillouin prépare un poème dauphinois, *Le Comte Amaury*. Et je ne vous ai pas parlé de *Brises alpestres* de M. Jean Sarrazin, — le trois fois célèbre marchand d'olives ! — ni des vers de M. Maurice Champavier, ni de ces *Roses du Dauphiné* que Mlle Adèle Souchier donnait, il y a bien des années, avant l'essor général des « Poètes du clocher ». Je ne vous ai même pas dit que M. Gustave Rivet, — aujourd'hui député de l'Isère, — a souvent célébré sa province natale, ni que M. Henri Second, — un autre dau-

phinois, — s'arrache à ses chroniques pour décrire une source alpestre, un chemin montagnard ou un village du « pays ».

Et je sais encore des dauphinois qui chantent leur Dauphiné, — M. Émile Viallet, par exemple, dont j'ai là un sonnet remarquable, et M. Francisque Trollié, et vingt autres. Sans parler de Ponsard, qui était né à Vienne-sur-Rhône, et qui l'a dit ! Et je terminerai cette liste par le nom d'un poète excellent, fin ciseleur, dauphinois lui aussi, et amoureux du Dauphiné, — Gabriel Monavon.

Et maintenant passons Valence, — la *Valinsse* des employés du chemin de fer... Voici le cirque romain d'Orange, voici Avignon et le château des Papes !





XXX

COMTAT-VENAISSIN

Il faut que je vous cite ici quelques vers d'Adolphe Dumas, — un oublié de 1840.

Et, à son propos, que je vous répète un mot cruel.

Adolphe Dumas rencontre un jour l'autre Dumas, le grand Alexandre, ou plutôt, pour rester dans tout le relief de la vérité, le *gros* Alexandre. « Eh bien, — commence Adolphe d'un air paterne, — eh bien ! on dira un jour de nous : « Les deux Dumas » comme on a dit : « Les deux Corneille... »

Et le gros Alexandre de répondre :

« Oui, Thomas ».

Le mot était méchant. A dire vrai, les vers d'Adolphe Dumas ne sont guère meilleurs. Voici les moins mauvais, — un ressouvenir de Provence en plein carnaval parisien :

Peut-être, en ce moment, votre lune se lève,
Votre village dort, votre village rêve,
Et nul ne songe à votre ami ;
Et, pour vous rappeler que ma muse est absente,
Le rossignol remplit ma solitude, et chante
Dans le vallon de Saint-Rémy...

Peut-être, en ce moment, doucement animée,
Chaque fleur se réveille et s'entr'ouvre embaumée,
Et l'herbe a son frémissement;
La lune pleine, au ciel, d'amour et d'influence,
Dans des flots de lumière, et d'ombre, et de silence,
Baise le front de son amant.

Peut-être, en ce moment, le pâtre des Alpines,
Entre son chien qui veille et son bâton d'épines,
S'est endormi paisiblement,
Ou, caressant sa flûte antique de ses lèvres,
Fait vibrer dans le ciel, en réveillant ses chèvres,
Les étoiles du firmament.

O Provence! O Vaucluse! O ma verte Arcadie!
O mes premiers soupirs, sans doute, et mes derniers,
Je mourrais, je mourrais si vous m'abandonniez!
J'ai le mal du pays, comme une maladie,

Je souffre des amis, et des monts, et des cieux,
Des danses du dimanche et des vertes pelouses,
Et j'aime, loin de vous, de mille amours jalouses
Qui vivent dans mon cœur autant que dans mes yeux...

On sait quelles terribles inondations ont coutume de ravager la vallée de la Durance. M. Alexis Mouzin, — qui est d'Avignon, — a voulu nous en décrire un épisode. Il l'a fait avec bien du charme et du pittoresque. Au reste, voici sa pièce. Elle s'intitule l'*Écluse*, et a été écrite en 1886 :

Siffrein le vagabond, dans sa barque, tout seul,
Errait sur la Durance, elle aussi vagabonde.
Elle avait débordé : les ponts étaient sous l'onde;
En plaine s'étendait un jaunâtre linceul.

Le village, là-haut, s'épouvantait. Les cloches
Sonnaient, ce même jour, pour l'octave des Morts.
Le deuil des champs rendait les autres deuils plus forts :
Le paysan pleurait sa terre, outre ses proches.

Pour Siffrein, jeune fou sans biens et sans parents,
Dans son bateau trouvé la veille à la dérive
Il braconnait; c'est l'heure où nul garde n'arrive
Quand les sentiers des bois sont changés en torrents.

Pendant qu'à coups de rame il chassait, dans les branches,
Les lapins effarés déjà du flux des eaux,
Un cri l'appelle. Il va. Les cimes des roseaux
Affleurent son chemin de leurs aigrettes blanches.

Aux murs épais d'un mas où se brise le flot.
Siffrein aborde; il voit, par la fenêtre ouverte,
Le grenier bien pourvu, beau blé, luzerne verte.
Et le maître pourtant l'accueille d'un sanglot...

— Non qu'il ait peur. Le mas est sûr. — Mais Pascalette,
Sa pauvre enfant, qu'un long suaire ensevelit,
Morte depuis deux jours, dort là, sur le grand lit,
Prête pour le bon Dieu dans sa pâle toilette.

Seize ans! Les noirs cheveux dont elle a le front ceint
La font encor plus blême. Et le père, farouche,
Se sentant devant elle un blasphème à la bouche,
Veut, ce soir, qu'on la porte au village en lieu saint.

Et la mère et les sœurs, d'une étreinte dernière,
La retiennent... Siffrein pieusement revêt
Du suaire sa barque, y forme un doux chevet;
Il y couche le corps, et vogue au cimetière.

La route est longue. Au mas le maître est demeuré,
Moins pour veiller aux chocs des eaux qu'aux pleurs des femmes.
Sous les clartés du soir le bateau fuit. Les rames
Tracent dans la Durance un sillage moiré.

Voici que Pascalette, aux reflets du ciel rouge,
Se colore, et Siffrein contemple fixement
Ce frais visage mort, presque se ranimant
Aux caresses de l'air lorsque son voile bouge.

Le glas intermittent fatigue le clocher.
Devant Siffrein la voie est perfidement droite.
Mais cette enfant qu'il mène à cette fosse étroite,
Pourtant au libre espace elle aimait à marcher.

Vive, accorte; des yeux rieurs, toujours les mêmes,
Et dès l'aube dehors, par des matins glacés,
Elle eut froid, la semaine avant les Trépassés,
En récoltant, au vent d'hiver, des chrysanthèmes.

Aujourd'hui la Durance a moissonné le champ.
Où passe le bateau qu'un remous environne,
Quelques tiges de fleurs surnagent en couronne.
Ainsi va Pascalette aux rayons du couchant.

Lui s'émeut. L'eau profonde et vaste le captive;
Puis encor, cette vierge allant vers l'inconnu,
Siffrein le vagabond, cœur naïf, esprit nu,
Rêve, le front au ciel et la rame inactive.

Si ce beau crépuscule ouvrait un plus beau jour?
Si par un même essor se fiançaient deux âmes?
Oh! Pascalette et lui, dans l'horizon de flammes,
Tous les deux, s'ils trouvaient l'infini de l'amour?

Comme le malheureux oublie ainsi le monde,
La rivière l'entraîne : il reste indifférent.
Une écluse rompue où bondit le courant
Est tout proche; le flot s'y pousse, écume, gronde.

Au-dessus de ce bruit, Siffrein entend le glas
Sonner plus lamentable au clocher de l'église,
Et, se signant tandis que sa barque se brise,
Il s'engloutit avec la morte dans ses bras.

Avignon avait encore, il y a trois ans, un grand poète, — mais un félibre, — Théodore Aubanel. Il mourut, et je me rappelle avoir écrit sur lui ce qu'on va lire, et dont je ne retrancherai, aujourd'hui, pas un mot :

« Moins grand, moins grandiose surtout que Mistral, moins fin que Roumanille, moins âpre que Félix Gras, moins élégant que Bonaparte-Wyse, moins exalté qu'Auguste Fourès, Aubanel a pour lui la grâce tendre et la poésie enivrante. Je me l'imagine, — on a de ces rêves à propos des rêveurs, — je me l'imagine chantant ses vers à mesure qu'ils coulaient en strophes musicales, par une nuit de Provence tout embaumée, toute vibrante, entre les crépitements des grillons, le murmure de l'eau qui passe, le silence frissonnant des feuilles, et le calme de l'immense ciel endormi. Et ces vers, ces vers tout gonflés d'amour, je m'imagine qu'il devait les rêver, les pleurer, les sentir et les souffrir, non point, comme nous autres manœuvres, devant une table de travail ou dans la mélancolie d'un bureau, mais aux genoux d'une femme, mais dans les bras d'une femme, en scandant chaque vers d'une caresse, et chaque strophe d'un baiser. »

Je terminais ainsi :

« Ce qu'Aubanel avait, ce qu'il emporte avec lui en mourant,

c'est l'ardente et dévorante passion. Non qu'elle soit morte, sans doute, mais elle sommeille en ces endormis que nous sommes. Il faudra un bien énergique réveil, un appel bien fougueux, pour que les fantômes marchent, comme dans la ballade allemande, et pour que le clairon de la vie résonne de nouveau. Ce clairon, Aubanel l'avait embouché, il en avait joué sans se briser les veines dans l'effort, — il a pu mourir heureux, ayant bien ouvert son cœur et bien fait sa tâche. Et sur la tombe du poète amoureux, comme au balcon de Juliette, comme sous les pas de Mireille, il va pousser et fleurir des roses. »

Tout cela, — cette double citation et ce préambule, — était pour amener les vers qu'un compatriote, M. Raoul Gineste, a adressés à Aubanel. Je les vais transcrire, car l'histoire d'Avignon y revit toute, et le ton archaïque prête encore à la chaude illusion :

Si vous aviez vécu, jadis, au temps des papes,
Dans Avignon fleuri de pourpre et de brocart,
Où le reître hardi coudoyait le frocard,
Où l'améthyste et l'or ruisselaient sur les capes,

Amant désespéré de la sainte Zani,
Sans doute vous fussiez entré dans la prêtrise,
Mais, seul enchantement pour le cœur qui se brise,
Votre Muse eût chanté son tourment infini.

Dans l'éblouissement de sa blanche envolée
Elle eut dit à la terre, elle eut dit à la mer
La blessure profonde et le calice amer
D'une âme qu'un regard n'a jamais consolée.

Et dames et prélats, artistes et seigneurs,
Emus par l'amoureux, ravis par le poète,
Vous eussent acclamé, dans un beau soir de fête
Où l'on vous eût rendu de suprêmes honneurs;

Pétrarque vous eût ceint de la couronne verte;
Laure aurait vu pâlir l'éclat de son renom;
Les rayons du soleil qui fait vibrer Memnon
Ayant ensanglanté la *Grenade entr'ouverte!*

Puis le temps eût fini par guérir votre mal,
Dont il ne resterait, ô fière survivance!
Que de beaux vers écrits en langue de Provence,
Et le Saint-Père eût fait de vous son cardinal.



XXXI

PROVENCE

La Provence, — terre merveilleuse ! Et que de poètes elle a, mais aussi comme elle les mérite !

Ici les montagnes ; ici le Rhône, avec ses larges nappes, ses îles, les taureaux de la Camargue, les monuments d'Arles et les tarasconnades de Tarascon ; ici la Crau brûlée, et les étangs avec leurs ports de pêcheurs, et ce Maillane où habite Mistral ; ici encore le fourmillement de Marseille ; puis la côte rocailleuse, et les lacets des routes, et Toulon, et Hyères, et les cités romaines, et les villes barbaresques, — et surtout, et avant tout, et partout la Méditerranée ! Étonnez-vous, après cela, que cette terre provençale ait ses poètes !

Elle a maintenant les félibres, — une légion ! Vous savez déjà que je ne vous en dois point souffler mot : ils écrivent en provençal... Mais, à ne nous en tenir qu'aux poètes français, n'avons-nous donc pas Méry, — Méry, le semeur de perles, l'improvisateur frileux et fantasque qui a décrit, en un morceau d'une grâce tout attique, avec des caresses dans les mots et du soleil sur la plume, ces trois choses qu'il aimait entre toutes, et qu'il voyait du même endroit :

La mer, la ville et la maison ?

J'ai trouvé, dans la *Vie rurale* d'Autran, cet éclatant paysage provençal. La seconde strophe en est, comme on dit dans notre argon, bien « suggestive » :

La plaine est devant moi, roulant ses épis d'or.
Ici, le tertre vert où la faneuse dort
Sur sa gerbe, à l'écart, mollement accoudée.

Vers le sud, un vieux bourg découpe dans les airs
Ses murs démantelés, ses tours, ses toits déserts :
On dirait un hameau de l'antique Judée.

Là, sur le ruisseau clair qui fuit dans les cailloux,
Se penchent les ormeaux, les lentisques, les houx,
Et, d'une berge à l'autre, ils croisent leurs feuillages

Il est midi : le ciel est d'un azur profond,
Nul bruit en ce doux lieu, sinon le bruit que font
Autour des grands pavots les abeilles volages.

Scène heureuse ! Le cœur, à loisir dilaté,
En savoure le charme et la sérénité.
Un seul regret se mêle à l'extase divine :

Que ne vous baissez-vous, coteaux de l'horizon.
Pour que je puisse voir, du seuil de la maison,
La mer, par vous cachée, et cependant voisine !

Oh ! du milieu des champs, sous un ciel calme et pur,
La voir, même de loin, cette nappe d'azur
Où reluit au soleil plus d'une voile blanche !

Voir à travers les bois, diaphanes réseaux,
La grande mer sourire, — et, comme des oiseaux,
Les barques de pêcheurs passer de branche en branche !

Ce sont les « pêcheurs de Provence », mais c'est surtout la « bouillabaisse » locale que chante M. Eugène Rostand. Il y a de la bonne humeur dans cette page :

Le soleil sur la mer jette un dernier sourire ;
Plus mollement la vague aux galets, lasse, expire.

Les coteaux, où du jour danse un reflet changeant,
Sont bleuâtres, piqués de tons d'or et d'argent.

. . . Le crépuscule vient lentement. Voici l'heure
Où le pêcheur, laissant la femme en sa demeure,
Le cœur gonflé d'espoir, va tirer le *bourgin*.
C'est le nom provençal de son meilleur engin.

Sur la barque ils sont trois, debout, et de leurs rames
Dans un clapotement coupent les blanches lames.

Le lourd filet de corde émerge sur les eaux ;
Ils le hissent près d'eux, en tâtant les réseaux.

A petits coups la barque approche du rivage,
Où des passants, groupés, attendent l'arrivage.

Le père, un vieux, très brun, les bras nus, déchaussé,
Le pantalon de toile aux cuisses retroussé,
Saute hors du canot dans l'eau qui l'éclabousse,

Fait deux pas à travers les rocs tout verts de mousse,
Et, plantant sur la grève un pied ridé, mais fort,
Etale le filet qu'on lui lance du bord.

Dans les mailles de lin les poissons pris frétillent ;
Sous l'adieu du soleil qui s'abîme, ils scintillent
De leurs longs dos squameux, loups, saints-pierres, merlans,
Pageots, soles, rougets, et frêles *capélans*.

Toute chose ici-bas, hélas ! est périssable.
Le père les arrache au *bourgin*, sur le sable
Les jette palpitants, fermant l'œil à demi,
Implorant une goutte en vain du flot ami.

Et tandis qu'un des fils amarre la nacelle
A la roche, où la corde en un anneau se scelle,
L'autre emporte au logis, qui va se réjouir,
La belle pêche, dont le riche doit jouir,
Achetant deux écus de la mère en liesse
De quoi faire, demain, l'esquise *bouillabaisse*.

C'est encore à sa Provence natale que songeait M. Émile Zola, lorsque, en des vers qui datent de 1850, il demandait

. . . au pied d'une roche grise,
Un bouquet de pins dont la brise,
Le soir, apporte la chanson.

Il voulait aussi de « vieux oliviers songeurs »

Courbant leurs têtes grisonnantes,

et des vignes, et du thym, et surtout de la lavande ! Vous le voyez bien, c'est du pays natal qu'il s'agissait. Encore un hymne — et bien inattendu — à la gloire de la Provence !

Mais j'ai hâte d'en venir à Jean Aicard.

Oh! le Méridional achevé que cet Aicard, le fier improvisateur et le liseur ardent!

Un jour, j'étais chez lui. Il faut vous dire qu'il habite dans la plus calme de nos rues parisiennes, dans cette rue Notre-Dame-des-Champs, qui ressemble à un coin perdu d'Orléans ou de Rennes, ou de toute autre ville de la province catholique. J'étais donc chez Jean Aicard... Je le vois encore, la figure tourmentée, les cheveux en désordre, le teint mat, les gestes brusques, et, comme on l'a dit, un air de « *meneux* de loups ». Le déjeuner fini, il se mit à me lire des vers. D'abord j'hésitais, un peu épouvanté par ces éclats de voix, ces poussées et ces violences. Mais, au centième vers, *j'y étais*. La lecture s'acheva, — lui, debout devant moi debout, — tous deux pleurant... Après cela vous me direz que l'émotion était superficielle, l'attendrissement passager, l'enthousiasme à fleur de peau ; vous avez raison, je suis de votre avis, je vous approuve, c'est vrai, c'est certain, c'est ainsi, — mais je ne puis oublier que ces vers, médiocres peut-être à la lecture, m'ont *empoigné*, *emballé*, saisi, troublé, vaincu, et que, pour un peu, j'aurais sangloté comme une bête! Et voilà comment je comprends un Méridional, que diable!

C'est en quatre beaux vers que Jean Aicard nous a dit son rêve :

Tout l'été d'une vie ardente et sans ténèbres,
Je veux chanter les fleurs, les blés, l'azur, l'amour,
Et, quand viendront l'hiver et les souffles funèbres,
Mourir dans un espoir de gloire et de retour !

Jean Aicard a écrit toute une série de *Poèmes de Provence*, — de la passion mise en strophes, avec le carillon des rimes sonnant autour de chaque aveu.

C'est qu'elle est belle en tout temps, cette terre de Provence, belle au baiser des canicules, belle surtout en automne, par les automnes secs et clairs. — Et voici un *Novembre provençal* que nous chante, d'amoureuse façon, M. Jacques Normand :

Avec des tendresses câlines,
Novembre rit dans les collines...
Oh ! le gai refrain provençal :
« Ciel d'azur et temps de cristal ! »

En blanches tresses déroulées
Le parfum des herbes brûlées
Monte dans l'air tranquille et pur...
Temps de cristal et ciel d'azur.

Sur la route une fille passe
Et chante... Et sa voix, dans l'espace,
Vibre ainsi qu'un frêle métal...
Ciel d'azur et temps de cristal.

Le bon soleil qui nous arrose
Nimbe d'une poussière rose
Les noirs cyprès au profil dur...
Temps de cristal et ciel d'azur.

En son sarreau de toile écrue,
Blanc sur la terre brune et drue,
Le semeur va d'un pas égal...
Ciel d'azur et temps de cristal.

Au lointain, la montagne grise,
Semblable à quelque immense frise,
Coupe l'horizon d'un trait sûr...
Temps de cristal et ciel d'azur.

C'est, sur la plaine tout entière,
Un ruissellement de lumière,
Un chatoiement oriental...
Ciel d'azur et temps de cristal.

Et c'est, dans l'âme qui sommeille,
Comme une ombre fine et vermeille,
Une nuit où rien n'est obscur...
Temps de cristal et ciel d'azur.

Et pourrait-on parler de la Provence sans nommer Clovis Hugues?

On connaît Clovis Hugues comme orateur politique : il n'est ni de notre compétence, ni de notre plaisir de juger ses paroles ou ses actes. Mais on connaît moins Clovis Hugues poète, — et pourtant que de sonorité dans ses vers!

Tout d'abord, quelques mots sur l'homme. L'homme, en effet, est de ceux, — bien rares aujourd'hui, et plus rares de jour en jour, — qui ont une personnalité. Ce n'est ni le romancier

réaliste, ni le poète philosophe, ni le « rêveur à nacelles » dont parle Musset, ni le parnassien enfileur de mots et dénicheur de chinoiseries. Ce serait plutôt le romantique, mais un romantique plus broussailleux encore que les autres, un romantique enivré de son romantisme, — enfin, quoi ! un romantique qui aurait lu *Tartarin*, et serait un peu de Tarascon, pardi !

Un peu ! disons beaucoup. Soit qu'il écrive ses vers, soit qu'il les *dise* en agitant une chevelure mérovingienne, Clovis Hugues incarne le Midi et tout le Midi. Il en a les gestes saccadés, les tressauts nerveux et les effroyables colères. Il faut l'entendre déclamer ! Son accent, — l'*assent* dont parle Daudet, — donne plus de mordant aux vers en en faisant saillir le rythme. La voix tombe parfois à plat, pour jaillir de nouveau plus vigoureuse et plus violente. C'est bien la diction qu'appelait cette poésie toute d'inspiration, souvent emphatique, quelquefois même ampoulée, mais puisée à la vieille source du romantisme, à cette source qui a vu boire tant de lèvres, et qui, pour épuisée qu'elle semble, n'est pas encore tarie.

Clovis Hugues a déjà publié deux recueils de vers, les *Soirs de bataille* et les *Jours de combat*. Rien qu'au choix des titres, la tradition romantique éclate déjà. Mais quelle surprise vous attend, une fois les pages ouvertes ! Vous pensiez ne lire que des tirades héroïques, des discours de tribun coulés en strophes, comme le *De viris* qu'un élève de troisième traduirait en vers latins. Erreur ! Sans doute elles abondent, les pages ainsi boursouflées, où les mots « à fracas » servent trop bien des idées paradoxales, creuses, vieillies, qui n'intéresseraient guère que les lecteurs de gazettes faubouriennes, n'était la richesse d'un vocabulaire infiniment harmonieux. Mais, à côté de ces poèmes à « tendances », — soit tendances politiques, soit, ce qui vaut mieux, tendances simplement humanitaires, — à côté ces morceaux d'éloquence plus ou moins fièrement trempée, voici que nous trouvons des notes tout émues, des impressions toutes naïves, des accents tout tendres. Le poète chante l'amour, le foyer, la famille, l'enfant ; il le fait même avec tant de sincérité, de grâce et de simplicité, qu'on est sous le charme de cette grosse voix ainsi radoucie, et qui, lasse de crier, se prend à mur-

murer en sourdine, tantôt dans les prés, où il ne faut pas effrayer les libellules, tantôt, et surtout, à côté du berceau de la petite Mireille. Et quels vers exquis il trouve, ce tribun, lorsqu'il s'agit de chanter les humbles bonheurs et les joies timides! Premières déceptions, craintes, sourires mouillés de larmes, larmes qui finiront en sourires, tout lui est bon à dépeindre, et à dépeindre comme il le sent, d'une façon encore énergique, sans banalité ni fadeur.

Et voyez comment le poète sent la nature méridionale avec ses brûlantes nettetés :

C'est le midi vermeil, lascif et plein de rêves,
Dans son cadre doré par les soleils couchants,
Avec son bercement de vagues sur les grèves
Derrière les rameaux tourmentés et penchants.

Deux arbres, envolés dans le baiser des sèves,
S'ajoutent à la paix glorieuse des champs,
Tordus comme des faulx, polis comme des glaives,
Au-dessus des ravins d'où s'élèvent des chants.

Tout là-bas, dans la nue, un gonflement de houle;
A droite, un filet d'eau scintille et se déroule
Comme un ruban tombé des ailes d'Ariel;

Et dans le charme exquis l'espace au loin s'azure,
Et rougeoie, et flamboie, et s'efface, à mesure
Que le soir lent descend des étages du ciel.

M. Xavier de Magallon, — qui a le patriotisme ardent, et qui ne se cache pas d'être Méridional, ce dont M. Daudet serait seul à le blâmer, — M. Xavier de Magallon, dis-je, entonne, à la gloire de Marseille, l'ode éclatante, toute rythmique de forme et chaude d'élan, dont je vais citer, de mémoire, quelques strophes :

J'ai rêvé de louer, ô ville, en larges vers,
Dont j'ornerais ton front comme de rameaux verts,
Tes flottes que l'orage enchante,
Les aspects variés de tes clairs horizons,
Ton passé, cycle auguste, aux fécondes saisons,
Ton golfe qui hurle et qui chante!

Tu ne peux plus lancer tes marins aux assauts,
Ville, ni voir, rentrant du large, tes vaisseaux
Plier sous le poids des trophées :
C'est le destin commun, et tu le subiras :
Dans des embrassements, trop vastes pour leurs bras,
Les races meurent étouffées !

Mais, ville, tu le sais, l'art seul est immortel :
Que tes enfants jamais n'en délaissent l'autel !
Rends leur langue prompte et hardie,
Leur bouche harmonieuse, afin que si, parfois,
Dans les conseils du peuple ils élèvent la voix,
Leur parole soit applaudie !

L'on a pu réfréner le cours de tes destins,
Mais non pas rétrécir les horizons lointains !
Sur la mer qui rit ou sanglote
Continue à tracer, ô ville, tes sillons !
Et qu'il n'en soit aucun où de tes pavillons
L'ombre triomphale ne flotte !

Il te reste tes ports et ton firmament clair,
Ses murmures de brise et de vague dans l'air
Qui, lorsque l'ombre au loin surplombe
Les vals où Dieu te berce en un rêve enchanté,
Semblent, tant ils sont doux, pendant les nuits d'été,
Des roucoulements de colombe !

Il te reste tes fils, dompteurs des grandes eaux,
Qui, la mer se cabrant, la frappent aux naseaux
Et ne cèdent point devant elle ;
Et tes filles dont l'air est tel qu'on les prendrait,
Si le sang sous leur chair comme un feu ne courait,
Pour des marbres de Praxitèle.....

Sur un mode moins élevé, en un mètre moins large, M. Hippolyte Matabon avait déjà chanté Marseille. Il lui disait :

Marseille ! en vain le flot des âges
Couvre ton vieux temps éclipsé ;
Comme la mer baise tes plages,
Toi, tu caresses ton passé !

M. Auguste Marin a voulu écrire le poème, non seulement de Marseille, mais encore, mais surtout de la « mer marseillaise ».

Il nous dit les « grappes mûres », sans doute, et les moissonneurs, et le rouleur, et les palmiers, et les oranges, et le platane, et le troupeau, et la chanson de Magali, et l'aloès, et le combat de taureaux, et le « cabanon », et l'olivier, et les foins, et les rochers, et le vin de Provence ; mais il nous dit surtout le « Large », le « Réveil en plein mer », le « Coup de vent », la « Rentrée des pêcheurs», la « Chanson de la galère », la « Chanson des voiles », sans compter l' « Ouragan », le « Patron Jean-Pierre », et surtout la Méditerranée. Et tout cela est un peu rude, un peu rauque, parfois monocorde, mais enfin vibrant, rutilant et charnu. La sécheresse de l'air y a passé, et aussi ses parfums qui grisent : c'est du lyrisme sur tout sujet et à tout propos, mais enfin du lyrisme sincère, — le débordement de l'enthousiasme, le vin de la jeunesse et le sang du cœur.

J'ai hâte de relire avec vous l'*Epilogue* de ces *Chansons :*

Ce livre où, mieux que dans moi-même,
Vivent mon âme et mon esprit,
En ton seul honneur fut écrit,
Pays de lumière que j'aime!

J'en ai composé tous les chants
Sur tes plages, dans tes collines,
M'imprégnant des odeurs salines
Qui se mêlent à l'air des champs.

J'en ai vécu la vie austère
Avec le rude travailleur :
Beau comme un dieu, parfois meilleur,
Puisqu'il se penche vers la terre.

Maintenant revienne l'été
Qui fait germer les plantes saines :
J'aurai ta sève dans mes veines,
Pays d'amour que j'ai chanté!

Je ne puis t'offrir qu'une gerbe,
Comme un glaneur reconnaissant,
— Les grands moissonneurs, en passant,
N'ayant pas foulé toute l'herbe. —

Il ne reste, après la moisson,
Pour le vagabond sans ouvrage,
Que les brindilles, le fourrage
Et les épines du buisson ;

Mais la cueillette est encor bonne!
Puis, les champs doivent refleurir,
Et la terre a, pour nous nourrir,
Plus de trésors qu'elle n'en donne.

Maintenant l'hiver peut venir,
Les cigales peuvent se taire :
J'ai planté, dans mon coin de terre,
Un olivier pour l'avenir.

Et je ne quitterai pas la Provence sans rappeler qu'elle a, — outre les félibres, — bien d'autres poètes. Je ne parle pas des poètes en prose, Daudet dans ses *Lettres de mon moulin*, Horace Bertin dans ses *Croquis* et ses *Marseillais*. Mais que de poètes en vers! J'ai noté, dans un fouillis de noms, celui de M. Paul Arène, celui de M. Joseph Gautier, ceux encore de MM. Michel Savon, J.-M. Mestrallet, et de sept ou huit autres.

Tous ont écrit sur leur Provence natale, tous l'ont aimée, tous l'ont chantée; elle vit par eux, et peut-être revivront-ils par elle.





XXXII

LANGUEDOC

Nous allons rapidement parcourir le Languedoc. Dans cette province vaste nous trouverons des auteurs locaux de toutes sortes, chantant sur tous les tons, décrivant des mœurs ou des paysages bien divers. Nous commencerons par l'Ardèche et ses âpres montagnes. Nous verrons ensuite les Cévennes et le Gard, Nîmes et ses environs, puis Montpellier et sa plaine grise, et Cette, et Béziers, et les aspérités du Tarn; enfin, redescendant sur « Toulouse la romaine », nous nous attarderons quelque peu dans la vallée de l'Aude.

Jamais il ne nous aura été plus pénible de passer sous silence tous les poètes qui ont écrit, soit en patois plébéien, soit en provençal littéraire. C'est par centaines que le Languedoc les a produits : depuis les troubadours du moyen âge jusqu'aux félibres de cette année, depuis les *Sirventes* de jadis jusqu'aux romances d'aujourd'hui, en passant par les odes de Goudouli et les chansons comiques d'Achille Mir, c'est tout une littérature, bien spontanée et bien savoureuse, que le Languedoc a fait jaillir. Pour cette province, comme pour le Comtat-Venaissin et le pays de Marseille, comme aussi pour la Gascogne, nous

devons nous satisfaire avec des rogatons, des bribes de poésie, à côté du banquet préparé, et auquel nous ne toucherons pas. Quoi ! rien ! pas même un sonnet de Roumieux ! pas même un fragment d'épopée de Félix Gras ! pas même une élégie ou une farce de Bigot ! Tout cela nous est interdit...

Ce préliminaire clos, commençons par l'Ardèche.

Je ne crois pas que l'Ardèche ait une littérature poétique bien fournie, — et franchement c'est dommage! Ce pays-là méritait mieux. Avec ses montagnes sombres et fauves, ses souvenirs tragiques, ses vieilles cités comme Viviers, ses vallées sinistres et l'évocation des féroces tueries religieuses, l'Ardèche eût dû inspirer bien des poèmes. Il existe quelques essais de ce genre, mais parsemés et rudimentaires, dans les *Fleurs sauvages* de M. Henri Bossanne, et les *Vivaraises* de M. Th. Royer. A dire vrai, l'Ardèche n'a qu'un poète, et encore écrit-il en prose! C'est M. Firmin Boissin, dont le roman : *Jan de la Lune*, historique à la fois et pittoresque, est, malgré l'abus des mots locaux ou des vocables périmés, une des plus belles choses que je connaisse. Je recommande le livre en passant, et bien qu'il n'entre pas dans notre cadre ; mais il a une valeur si sérieuse, que les délicats me sauront gré de l'avoir mentionné ici.

Après l'Ardèche, Nîmes.

Le poète-boulanger, Reboul, a écrit des *Souvenirs d'Enfance*, d'une enfance passée, si je ne me trompe, à deux pas de Nîmes. A dire vrai, la pièce ne renferme rien qui soit curieux ou coloré. C'est plutôt du sentiment que du paysage, de l'attendrissement que de la description.

M. Henry Maystre a consacré aux Cévennes quatre morceaux. De la *Mort d'un vieux Huguenot*, pas plus que de la *Maison Carrée*, je ne dirai rien ; je trouve de la grâce entraînante dans la pièce sur le *Lavoir ;* mais ce que je préfère à tout le reste, c'est le *Tableau Cévenol*. En voici le début : il a bien de la netteté et de la franchise :

La gorge entre deux monts s'ouvre, étroite, profonde
Et froide. Sur la gauche, une cascade gronde.

De sa brume irisée un flot glacé, que suit
Où remonte par bonds la truite, glisse et fuit.
Aux deux bords du ruisseau, deux bandes d'herbe sombre
S'allongent. Une vache est là, couchée à l'ombre,
Blanche mère aux yeux doux sur le fond vert des prés.
A mi-côte, plus vieux que des chênes sacrés,
Des châtaigniers aux brous piquants, aux bras robustes,
Aux troncs creux, d'où ruisselle une touffe d'arbustes,
Divisent en cent doigts géants leurs pieds noueux...

Plus loin

Des seigles clairsemés aux souffles vifs frissonnent,

Et, là-haut, les montagnes en arête se profilent sur le ciel d'un bleu mat.

Notre poète nous montre alors, dans la maison, sous le toit d'ardoises « long et bas », l'adorable tableau d'intérieur, la femme allaitant le petit, l'aïeul « aux doigts calleux », les enfants, les oncles, le père, et tous réunis autour des châtaignes qui fument. On fait la prière :

Culte simple et touchant. Dans son travail surprise,
La jeune femme, rouge autant qu'une cerise,
Se penche sur le front de l'enfant babillard
Qu'elle interrompt d'un signe et contient d'un regard.
L'œil brillant du mari dit la sollicitude.
Chaque garçon s'incline en sa propre attitude,
Mais que l'un soit plus doux, que l'autre ait plus de feu,
C'est la force en repos sous le regard de Dieu.

C'est encore dans les Cévennes que niche ce village, dont Auguste Creissels nous a donné la description. Il s'agit d'un pont superbe, qui a l'air de regarder

Avec la gravité d'un ancien patriarche.

Les laveuses de linge, toute la journée, y font jaillir des gouttelettes sous le descente des battoirs. Et le pont les contemple :

Le colosse de pierre a, sur ses membres lourds,
Un superbe manteau de mousses de velours
Brodé, pendant l'hiver, de franges argentées.

Il aime, cet aïeul, les visages contents
Des filles du pays sous sa voûte abritées,
Et veut rester debout pour les voir plus longtemps.

Un poète de Cette, M. le Dr Tichy, nous a dit les paysages méditerranéens; son œuvre abonde en chansons marines, en coups de soleil sur les vagues. C'est de la houle et c'est de la lumière.

L'aiment-ils, leur Languedoc! Voici en quels termes Jules Troubat, — que le sort a fait bibliothécaire du silencieux palais de Compiègne, — déplore son exil sous un ciel de pluie :

Moi, je me sens sous ces grands arbres écrasé;
J'aime le mont Saint-Loup, la Méditerranée,
La chatoyante mer, — et le vieux mur rasé
De Maguelonne manque à ma vue étonnée.

Sous votre plafond bas, ma vue emprisonnée
Cherche sa ligne bleue, un soleil embrasé,
Le pic de Mireval en mamelon rosé,
Le nuage où l'on croit voir une Pyrénée.

Et cette Alpe, le mont Ventoux à l'horizon,
Qui se perd lentement dans des jeux de lumière!
Et l'éblouissement d'une aube printanière!

Joachim du Bellay regrettait sa maison,
Les toits de son Liré, la douceur angevine...
— Moi, je soupire après l'âcre senteur marine.

Voici encore M. Auguste Baluffe qui nous exalte les « bords de l'Aude » :

Dans le fond des bleus horizons,
Les villages ont des maisons
    Toutes blanches,
Que l'on aperçoit à travers
Les bois, formant des rideaux verts
    De leurs branches.

L'azur clair d'un ciel du Midi
Épanche dans l'air attiédi
    Sa lumière,
Et, dans la nature en réveil,
La fleur du cœur s'ouvre au soleil
    La première!

Un autre Languedocien, M. Louis-Xavier de Ricard, a célébré sa province en mainte occasion.

M. Auguste Fourès, lui, a donné des pièces rustiques, d'une forme dure et tranchante, avec des brutalités et des éclats.

J'aurais tort d'oublier qu'un peintre de Carcassonne, M. Raymond Alary, vient d'écrire un poème sur l'*Océan et la Méditerranée*, et cela à l'occasion du canal, rêvé toujours, jamais exécuté, qui doit réunir les deux mers.

Le conventionnel Fabre d'Églantine, dont on connaît la sanglante histoire (il mourut, le 16 germinal, avec Danton et les camarades), — Fabre d'Églantine, dis-je, a chanté Limoux et ses environs. Voici ce que je trouve dans une épître rééditée, il y a quelques mois, par M. Prosper L'Été. Le poète nous a parlé de la « flèche bleuâtre », des cloches, des « sauvages mûriers », des « rochers pleins de mousse » qui ont vu son enfance. Il continue ainsi, dans des inversions bien désagréables :

O du *Riou* limpide agréables contours !
O pittoresques bords, mystérieux détours !
O du *Montréalat* admirable colline !
O séjour gracieux de l'aimable *Goutine*,
Insensibles témoins de mes premiers malheurs !

Ce n'est point merveilleux, mais enfin nous y trouvons déjà, deux ans avant la Révolution, de la « poésie du clocher ».

C'est, ai-je dit, M. Prosper L'Été qui nous a remis en mémoire Fabre d'Églantine. Or, M. Prosper L'Été va publier, lui-même, un volume de vers locaux. Cela s'intitulera : *Dans les Corbières*, et j'ai lieu de croire que ce sera sapide et aromatique. La flamme méridionale y a passé, avec la rudesse d'un sol pierreux. Poésie musclée, sanguine surtout, et fière de ce sang, et fière de ces muscles, et le disant, et le prouvant, et s'affirmant dans son âpre virilité.



XXXIII

ROUSSILLON

On ne connaît guère le Roussillon. A dire vrai, il est humble et tient peu de place. Enserré d'un côté par les lagunes de Narbonne et les basses plaines de l'Aude, étouffé de l'autre par les montagnes abruptes et le dur lacet des routes militaires taillées en pleine roche, le Roussillon n'a pour lui que ses stations pour les poitrinaires, et son « banyuls » pour les estomacs délabrés. On le traverse pour se rendre en Espagne : on ne s'y arrête pas ; et, à dire vrai, Perpignan n'est-elle point déjà une ville espagnole ?

Rien d'étonnant à ce que le Roussillon n'abonde guère en poètes locaux. La couleur ne lui manque pas ; mais les pays-frontières sont destinés à cet étranglement entre deux civilisations et deux races.

Je n'ai pu trouver en Roussillon, pour notre cueillette de morceaux pittoresques et des lyriques du crû, qu'une frêle brochure. Auteur : M. Albert Saisset, — et titre : *Poésies roussillonnaises*. J'y vois deux ou trois morceaux historiques, à la manière des classiques du Premier Empire ; j'y note également une description de Perpignan, avec sa cathédrale, sa « Loge » et son

« Castillet ». Enfin j'y découvre une invocation à la montagne roussillonnaise par excellence, à ce neigeux Canigou, dressé au-dessus d'une plaine où mûrissent les vins chauds. M. Saisset nous décrit d'abord la vue qu'on embrasse depuis le Canigou ; il nous parle de son ermitage célèbre ; il nous dit la joie qu'éprouve l' « enfant du pays » à retrouver sa montagne chérie ; il termine par cette apostrophe :

Tu fus l'heureux témoin des luttes de nos péres :
A tes pieds, dans les champs du Boulou, leurs repaires,
Les soldats espagnols, battus et dispersés,
Virent le Tech rouler leurs morts et leurs blessés.
Redis à nos enfants la consolante histoire
De ces jours valeureux, marqués par la victoire,
Et qu'un jour, comme alors, s'ils étaient envahis,
Ils sachent vaincre encore, et sauver leur pays !





XXXIV

LES PYRÉNÉES

Ruissellements de cascades, *gaves* écumants, murailles dressées en plein ciel, cimes ardues, vallées étroites et profond creusées, routes sinueuses, chemins de chèvres, mœurs revêches, majesté moins haute que celle des Alpes, mais plus hardie et sourcilleuse, — ainsi nous apparaissent les Pyrénées. Qu'on les devine de loin, — je les ai aperçues, par un jour d'automne extraordinairement clair, depuis une colline du Lot-et-Garonne, à l'endroit précis où finissent les chênes-lièges et où commencent les pins, — ou que, marchant vers elles, on les voie surgir, toutes droites et neigeuses, d'un même bloc et d'un seul élan, les Pyrénées ont une beauté orgueilleuse et sûre d'elle-même. Elles prêtent à l'enthousiasme, elles appellent le lyrisme. Les Alpes vous écrasent de leur masse ; les Pyrénées vous exaltent par leur essor. Elles ont donc fait naître de beaux vers, et elles en feront naître à toute éternité.

Je ne puis parler (toujours cet impitoyable programme !) des poètes qui ont célébré les Pyrénées sans être Pyrénéens. Il y a pourtant, sur le sujet, — et pour nous en tenir aux contemporains, — de beaux vers de M. Eugène Rostand, d'autres de M. Ernest Prarond. Mais, ô beaux vers, vous m'aurez tenté sans me vaincre ! Programme, mon programme, tu es témoin que je n'ai pas failli !

Mon programme me permettra bien, par exemple, de vous présenter Napoléon Peyrat, Théophile Gautier et Raoul Lafayette.

Napoléon Peyrat est ce poète, un instant célèbre, — vers 1850, — et qui a laissé, sous le pseudonyme de « Napol le Pyrénéen », une ode absolument admirable. Son œuvre entière abonde en évocations, en descriptions des Pyrénées.

On sait que Théophile Gautier naquit au pied des Pyrénées, à Tarbes.

Peut-être un ressouvenir des montagnes natales lui inspira-t-il, à lui, Parisien d'adoption, et plus Parisien que les meilleurs, ses vers sur *La Source :*

Tout près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin...

Et vous savez l'épilogue. La source rêvait de devenir fleuve, de « broder de son écume » les ponts de pierre et les quais de granit, enfin d'aller rafraîchir l'Océan :

Mais le berceau touche à la tombe :
Le géant futur meurt petit ;
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit.

M. Raoul Lafayette est né en pleines Pyrénées. Il a pris au sol nourricier des âpretés musculeuses. Écoutez ces deux strophes, lisez-les à voix haute, et dites-moi si elles n'ont pas leur sonore éloquence :

O mon pays natal ! montagnes bien connues !
J'entends votre silence aux magiques appels :
Si mes pensers altiers se dressent vers les nues
C'est que j'ai contemplé vos sommets éternels.

Prêt aux hardis essors des premières années,
J'ai gardé ma foi vierge à travers les hasards ;
Par vous j'ai su rester, superbes Pyrénées,
Libre comme l'aiglon, les ours et les isards.

Et cela continue sur ce ton, avec des défaillances, mais dans un beau rythme et d'une énergique allure.

Voici maintenant un effet d'hiver. Le soleil, — que notre poète qualifie de « divin »,

Empourpre, sur le pic vermeil,
La virginité de la neige.

Salut aux parfums montagnards ! M. Lafayette leur dit l'aubade :

Dans mon pays enchanté
On respire en liberté :
(La montagne est grande) ;
On respire à pleins poumons
L'air vivifiant des monts,
Un air de lavande.

Elle y croît, par là, par ci,
Et, pour guérir le souci
De l'âme navrée,
Les bons rocs font croître encor
Les buis et les genêts d'or,
La menthe poivrée.

Mais l'ours passe, il passe « à pas lourds », — et le poète de crier : « Gloire à sa gueule ! » La pièce a de la baroquerie ; mais on ne saurait lui dénier quelque bonheur d'expression, et je ne déteste pas cet ours

Qui fuit avec horreur notre loquacité,
Sachant que la parole est le masque de l'âme.

On nous présente ensuite le pic, « changeant d'aspect, mais non d'orgueil », les casseurs de pierres acharnés à la tuante besogne, les corneilles croassant par-dessus l'éboulis des rocs, les isards « humant l'aurore », hantant les « pitons aigus » et les « vierges névés ». Nous nous intéressons à la longue et douteuse aventure des contrebandiers, nous sommes d'accord avec notre auteur quand il glorifie la diligence, — la vieille patache aux bâches usées ! — nous le suivons à travers les champs de maïs, devant la carrière, partout enfin, dans tous les recoins des ravines, dans tous les replis des vals tragiques. Mais où nous l'aimons surtout, où nous voudrions le voir aimer, c'est lorsqu'il célèbre

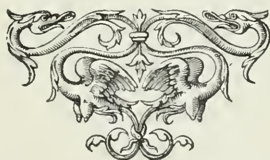
les *Cascades,* en ces trois strophes qui ont de l'écume au bout de chaque mot :

Les cascades échevelées
Tombent du ciel dans les vallées
Creusent le roc en entonnoirs,
Fouettent la ronce qui s'effare,
Et sonnent leur blanche fanfare
Pour égayer les sapins noirs.

Leur folle vague, ivre de joie,
Bondit, s'éparpille, tournoie,
Croule en nappe, monte en vapeur ;
On les voit, vierges effrénées,
Libres filles des Pyrénées,
Se ruer au gouffre sans peur.

— Où donc allez-vous, les démentes ?
Pourquoi préférer vos tourmentes
Au sommeil du lac dans l'éther ?
— Laissez l'inertie aux cadavres !
Nous entendons l'appel des hâvres,
Nous courons à la grande mer !

Avoir écrit quelques centaines de vers pareils, c'est bien mériter de son pays natal. Et l'on doit sentir plus de joie à le regarder, quand on sait interpréter ainsi son terroir, ses ciels et son âme.





XXXV

LANDES

Après les déchirements des Pyrénées, après ces pics hérissés et l'écorchement de ces gorges, voici venir l'immobilité, la monotonie, le silence, la gravité des Landes.

Ici plus de torrents : les rivières s'arrêtent en plein sable, s'y perdent, s'y dessèchent, y meurent de consomption sous l'aveuglante caresse des soleils d'été. Ici plus de neiges, mais la somnolence des étangs, voisins de la mer, désertés des hommes, et bercés au bruit lointain des roulis, à la lamentation des ressacs, à l'appel du flux annonçant le reflux. Les chemins sont rares, les bruyères maigres; peu de villages, ou des villages sans joie ; une ou deux petites villes où la mollesse du bien vivre ne vous console pas de la torpeur provinciale ; partout l'odeur de la résine, partout les troncs coupés et saignants, partout les pins alignés en compactes masses, que déchirent de brusques arrêts, — quelque chose comme des voies toutes droites, percées en pleine forêt, et filant d'un bout à l'autre de l'horizon. Entre ces étroites coulées d'air et de lumière, le reste est d'un vert tirant sur le noir, d'un vert massif

et obscur. Le soir, ces immensités désolées prennent un aspect tragique; que la lune y donne, et le passant aura peur...

C'est dans ce pays, à Gâas, qu'est né Jean Rameau.

Il en garde je ne sais quelle étrangeté, quelle bizarrerie qu'on a peine à comprendre, et qui vous déroute jusqu'en plein talent.

Jean Rameau a célébré les bœufs de son pays :

L'été, quand je reviens sur la terre attendrie
Où les pins fraternels ont l'âme endolorie
Et versent de longs pleurs dorés,
Je vois, dans un vieux bourg endormi près d'un gave,
Un « foirail » poussiéreux où, vers le soleil grave,
Mugissent des bœufs éplorés.

Ce sont des bœufs très doux aux deux cornes en lyre,
Avec de ces yeux bons où le penseur croit lire
Des poèmes mystérieux,
De ces bœufs bien-aimés qu'aux plaines opulentes
Conduisaient autrefois, avec des chansons lentes,
Mes simples et nobles aïeux.

Leur poil resplendissant brille comme une soie;
Leurs maîtres glorieux, avec art, avec joie,
Ont étrillé leurs poitrails roux;
Ils ont couvert leurs fronts de garde-mouches roses,
Ils ont mis des rubans à leurs cornes moroses
Et des clochettes à leurs cous.

Et les grands bœufs rêveurs, par couples immobiles,
Sentent des étrangers qui scrutent leurs pupilles,
Comptent leurs dents, tâtent leur chair,
Et, quand ces gens les font marcher au trot d'épreuve,
Ils trottent, en léchant la belle blouse neuve
Du maître si rude et si cher!

Comme on n'est pas d'accord, le marchand offre à boire,
Et souvent, au retour, l'œil rayonnant de gloire,
Les paysans comptent des sous.
Quand le compte est bien fait, ils vont aux bœufs moroses,
Enlèvent leurs rubans, leurs garde-mouches roses
Et les clochettes de leurs cous.

Puis il s'en vont tout seuls, là-bas, vers la chaumière,
Tout seuls, vers les champs plats inondés de lumière !

Et les tendres bœufs ingénus
Osent parfois beugler vers leur maître implacable !
Mais le maître nouveau les pousse et les accable
De ses aiguillons inconnus.

Alors, les bœufs s'en vont par quelque route étrange.
Oh ! les chemins anciens ! Oh ! l'étable ! Oh ! la grange
Où les hirondelles nichaient !
Oh ! le vieux soc si lourd dans la glèbe si dure !
L'enfant qui les menait à la mare si pure
Où les soleils d'or se couchaient !

Ils ne verront plus rien des choses familières !
D'autres bœufs lécheront le mur couvert de lierres
Que leurs langues ont caressé !
D'autres bœufs mangeront dans les bonnes mangeoires
Où d'amicales mains offraient à leurs mâchoires
Les foins odorants du passé !

Mais, tandis qu'il s'en va sous les ombres fatales,
Chaque bœuf reconnaît les étoiles natales
Qui marchaient dans le ciel ravi !
Il fut abondonné des hommes et des choses !
Mais deux grands pleurs joyeux mouillent ses naseaux roses
Car les étoiles l'ont suivi.

Voici deux strophes toutes crépitantes de braise. C'est l'été, l'été farouche, tombant sur les Landes :

Comme un grand chien de pourpre aux cent langues dorées
Le Soleil mord la plaine et pompe les torrents ;
Et, sentant ses crocs vifs dans leurs fronts odorants,
Les pins pleurent tout bas leurs résines sacrées.

Août trône au ciel royal, de flamme revêtu ;
Le sable éblouissant harasse les prunelles ;
Et, dans les bois, dans les ruisseaux, dans les tonnelles,
L'oiseau s'est tu, le flot s'est tu, le vent s'est tu.

Je vais quitter Jean Rameau. Je ne le ferai pas sans avoir rappelé ses strophes,—de l'antithèse encore, et du Victor Hugo ! — sur *La Mère et la Maison*. Je n'en aime pas tous les vers ; mais l'idée y est, et la forme a bien son charme :

Là-bas, bien loin, sourit une maison très blanche;
Là-bas, bien loin, s'éplore une mère au front gris ;
La maison se lézarde et la mère se penche,
L'une branle sa tête et l'autre ses lambris.

Je suis le fils des deux, et mon cœur les vénère.
Quand je vais au pays, dans la belle saison,
Je vois s'ouvrir pour moi tes deux bras, ô ma mère!
Je vois s'ouvrir pour moi ta porte, ô ma maison !

Et je baise les mains, et je baise les pierres ;
Je regarde les doigts et les planchers tremblants :
Et j'ai des pleurs très doux, au fond de mes paupières,
Pour la mère au front gris et la mère aux murs blancs !

Et je ne laisserai pas les Landes sans dire qu'un poète local, M. Arthur Poydenot, a chanté la *Saligue* du pays de Chalosse.





XXXVI

GASCOGNE

Connaissez-vous contrée plus luxuriante, plus variée, plus savoureuse que la Gascogne? Je ne sais, pour ma part, rien qui vaille ces bords de la Garonne, entre Marmande et Agen, ou encore ces plaines qui avoisinent Nérac, ces humides vallées où se dressent le château de Barbaste, les murailles carrées de petites « bastides » comme Viane, ou les tours de Port-Sainte-Marie. De quelque côté qu'on aille, des récoltes riches, le vert des prairies ou le bleu des coteaux boisés. Ici ce sont les pruniers illustres, ces « pruniers d'Agen » dont la renommée court la France. Ici, à Clairac, et jusqu'à Villeneuve, c'est cette claire et large rivière, le Lot, qui va mourir dans la Garonne au pied des murailles d'Aiguillon. Et les bizarres quais de Tonneins! Et les petites cités du Gers! Et Auch avec sa cathédrale! Et ce pays d'Armagnac, pays de seigneuries héroïques, de grands coups d'estoc, de chevauchées à la Don Quichotte! Eh bien! tout cela réuni nous donne à peine deux ou trois « poètes du clocher ».

Je sais bien que la Gascogne a eu Jasmin. Mais nous nous sommes interdit le patois, même dans les maîtres qui l'ont parlé.

Le patois mis à part, la Gascogne va nous fournir mince récolte.

Un érudit du pays, M. Léonce Couture, constate lui-même et explique cette stérilité poétique : « L'Océan et les Pyrénées, — dit-il, — auraient dû, ce semble, exalter, grandir jusqu'à des proportions démesurées l'imagination indigène. Eh bien ! non, ce n'est pas de ces spectacles grandioses qu'il faut chercher l'empreinte dans l'âme du pays. Ce n'est pas la contemplation des flots et des montagnes qui a formé son génie et ses habitudes : c'est plutôt l'effort nécessaire, l'effort continu pour féconder un sol ingrat ; c'est cette lutte pour la vie, pour le pain de chaque jour, qui a déterminé de bonne heure nos tendances *pratiques* ».

Vous le voyez, cette pauvreté littéraire existe non seulement dans le Gers, dans le Lot-et-Garonne, autour d'Agen, d'Auch ou de Marmande, mais encore dans la Gironde, dans la Dordogne, dans toute cette savoureuse et grasse région.

N'examinons, dans ce chapitre, que le Lot-et-Garonne et le Gers : nous irons, ensuite, nous retremper un peu sur les plateaux du centre.

Agen et ses environs avaient été célébrés, au quatorzième siècle, et célébrés copieusement, et célébrés avec emphase par Théophile de Viau.

M. André Chanet, qui naquit à Valence-d'Agen, nous a chanté sa maison :

> Quelques arpents de terre, un enclos de verdure,
> Des ceps aux bras noueux où pend la grappe mûre,
> Les ormeaux du courtil, où l'oiseau familier
> Vient payer dans les champs son toit hospitalier,
> Des bruits harmonieux coupés de longs silences,
> Des fleurs, des fruits, voilà toutes ses redevances.
> Elle est sans revenus, mais non pas sans bonheur !
> C'est là qu'est mon regret, c'est là que va mon cœur.

Je trouve quelques paysages gascons dans les poésies de M. Georges Leygues.

M. Leygues, — un des députés du Lot-et-Garonne, — a surtout chanté la Provence. C'est sa terre d'adoption, et il l'exalte

avec un beau lyrisme. Il a pourtant consacré, çà et là, quelques strophes à sa Gascogne natale.

Il nous dit des impressions d'enfance, l'école buissonnière au pied des collines, à côté de Villeneuve-sur-Lot :

Le Guel est un site charmant,
Plein de fleurs, vibrant de ramages ;
Dans les taillis, sous les feuillages,
Des eaux glissent furtivement.
J'y venais, quand j'étais enfant,
Cueillir les églantiers sauvages...

Une impression d'août, sur les bords de la Garonne :

La Garonne était verte, et, dans le fond des cieux,
D'un bleu dur et profond, comme en un jour d'orage,
Roulait un grand soleil qui poignardait les yeux.

Et, maintenant, une impression de novembre sur les bords du Lot :

Les nuages sont lourds, sans cesse le vent change ;
Les oiseaux attristés ont fini leurs chansons,
Et le Lot débordé, roulant ses flots de fange,
Se moire à tout instant sous de brusques frissons.

Un poète du Gers, M. Gaston Bastit, nous a dit quelques curiosités locales. J'aime mieux vous citer, de lui, le début d'un sonnet rustique, — trop vague, à mon gré, d'une couleur trop peu *gasconne*, mais enfin juste :

Le soleil verse à flots sa joyeuse clarté
Sur les champs, les jardins, les bois et les prairies.
Les rudes gars avec leurs bêtes bien nourries
Travaillent ; et le ciel sourit avec bonté.

L'azur du firmament dans son immensité,
L'air, la terre, les eaux, les verdures fleuries,
Ont de molles fraîcheurs, des couleurs attendries ;
Tout respire la paix et la sérénité.

C'est encore à la Gascogne, — mais à la Gascogne historique, — que s'adresse M. Arthur Carrère. Je copie le sonnet dans son

entier. Des préciosités la déparent; pourtant il y a de la grâce sous cette mièvrerie :

Nid d'élégants seigneurs et de fiers mousquetaires,
Terre des doux rimeurs et des nobles amours,
Où des reines venaient dans les splendeurs des cours
Rendre un arrêt subtil sur les galants mystères ;

Véronne, qu'adoraient les rêveurs solitaires ;
Et toi, Garenne, où dans l'éclat de ses beaux jours,
Marguerite entraînait ses joyeux troubadours
Comme un troupeau chantant d'esclaves volontaires ;

O mon pays ! ta gloire a l'ampleur des couchants,
Quand les rayons du soir s'épandent sur tes champs
Et font un nimbe rose aux rives parfumées...

Tu rappelles comme eux tout un passé vermeil,
Où les sonnets fleuris, vers les branches aimées,
Montaient, comme des lys, sous l'or du grand soleil !





XXXVII

QUERCY

A la bonne heure ! Après les matérialités de la Gascogne, voici l'âme vaillante et la dure glèbe du vieux Quercy !

Nous avons passé Montauban-tu-ne-le-sauras-pas, la ville qu'illustra Léon Cladel, et à laquelle ce romantique a redonné je ne sais quelle légende héroïque et tourmentée... Et voici l'Aveyron qui roule entre ses amas de rochers, et voici le Lot qui bat les fantasques contours de sa rive, en des lacets rapides et tortueux... Voici les villes étranges, juchées sur des pics ou dévalant le long des rocailleuses fentes. Voici Rocamadour ! Et voici les lyriques, — enfin !

Je parlais de Léon Cladel. Il n'a publié que peu de vers, — mais n'est-ce pas un ressouvenir du Quercy que cette strophe :

> Près des sources, sous bois, nous étions isolés ;
> Il arrivait des monts une sauvage haleine ;
> Vous eûtes peur de l'ombre immense de la plaine
> Et des arbres hurlant ensemble, échevelés ?

Un autre grand poète en prose, Émile Pouvillon, a décrit le Quercy dans tous ses paysages ; il l'a fait, depuis *Césette* jusqu'à

ses derniers *Contes*, avec une saisissante netteté de touche; mais il n'a point donné de vers sur son pays natal : je ne le puis donc mentionner que pour mémoire.

Un poète quercynois, M. F. Laroussilhe, a martelé un sonnet sur les *Cadourques*, — les premiers habitants de Cahors, — dont on connaît l'héroïque, la sanglante résistance aux légions romaines. Les deux versets valent qu'on les cite, et le trait final a toute la vigueur des brutales évocations :

César, le dur Romain aux suprêmes recours,
Voyant qu'ils succombaient et renaissaient toujours,
Mutila ces héros aux yeux bleus et sans larmes.

— O Français d'aujourd'hui que l'on vient insulter,
Vos pères à César ne rendirent leurs armes
Que lorsqu'ils n'eurent plus de mains pour les porter !

M. Francis Maratuech nous a dit, dans *Rocailles*, cette rocailleuse patrie.

J'aurais tort d'oublier, parmi les poètes du Quercy, M. Gaston Garrisson. M. Garrisson a pris ce beau titre, — et bien local! — *Au Pays des chênes*. A dire vrai, bien des morceaux du volume ont un intérêt tout général, et je n'en sais que deux ou trois qui soient vraiment de Montauban et des environs... J'ai longtemps hésité en face des citations très différentes : tout pesé, je m'arrête à celle-ci. Il s'agit des sapins... Je passe les cinq premiers vers, qui sont contournés de façon pénible, et je vais droit aux sapins du poète :

L'avalanche à leurs troncs vient briser ses courants.
Et reprend le chemin creusé par les torrents,
Respectant vos labours et vos burons de planches.

Puis, au sommet des monts quand l'herbe reparaît,
Sur les fleurs, à leurs pieds poussant par myriades,
Les sapins font planer leur feuillage discret

Dont l'éternelle nuit couvre les sérénades
Des oiseaux amoureux, chantant dans la forêt
A l'accompagnement sonore des cascades.

M. Camille Delthil a publié deux volumes où l'inspiration

locale tient sa place. Talent fruste, dur et franc, on dirait qu'il écrit avec un silex et qu'il grave sur de la roche. Je sais de lui des vers étrangement rugueux. M. Taine y verrait l'influence directe du terroir. Et il est certain que, dans le cas de M. Camille Delthil, il y a « de ça. »

Lisez donc ces vers sur les paysans :

Hâlés, terreux, maigres, horribles,
Nous sommes les fruits avortés
Des sombres Caïns révoltés
Dont nous parlent les vieilles Bibles.
Toujours courbés sur les sillons,
Nous éventrons la terre grise;
Par le soleil et par la bise,
Nous travaillons, nous travaillons.

Voyez aussi, comme réalisme, *Le Braconnier*, *Les Noces tristes*, *Le Languyeur*. Le morceau sur *Les Conscrits* est plus vieillot; celui sur *La Chasse*, par contre, halette et court comme une meute à l'assaut. Et voici un sonnet original :

L'autre soir, je rêvais à l'époque lointaine
Où nos pères allaient cueillir le gui sacré
Sur le robuste flanc du chêne vénéré,
Qui, superbe, croissait aux monts de l'Aquitaine.

Et je voyais le prêtre, à la robe de laine
Blanche, la serpe d'or en main, l'air inspiré,
Debout sur le dolmen d'un sang pur diapré,
Crier : *Au gui l'an neuf!* de sa voix souveraine.

Soudain, — vers les arceaux, — mon regard étonné
Dans la brume entrevit, la besace aux épaules,
Une troupe de gars armés de frêles gaules,

Qui marchaient en chantant sur un rythme alterné.
Et, comme un vieil écho d'une forêt des Gaules,
M'arriva le refrain du vieil *Aguillonné.*

Il y a encore des strophes gaillardes sur le village du poète, Bruzons. J'y note cette esquisse de description vite close :

J'aime ton frêle clocher
Dont le Nord vient ébrécher
L'ogive de pierre,
Et l'église aux maigres flancs,
Qu'entourent les murs croulants
D'un vieux cimetière.

J'aime tes enclos vermeils
Où, sous l'œil des blonds soleils,
Le raisin se dore,
Et les buissons d'églantiers
Embaumant les frais sentiers
Tout baignés d'aurore...

Avant de quitter Camille Delthil et le Quercy, laissez-moi vous mener encore dans le ravin que hante ce poète :

Le ravin est profond; de vieux rocs aux fronts gris
S'étagent fortement, et l'on voit, à leur cime,
Quelques bouquets épars de chênes rabougris.

Évoquons, pour clore le tout, cet « effet de canicule » en pleines campagnes du Tarn-et-Garonne :

Midi rayonne à pic sur le mont et la plaine;
Le sol est embrasé; le vent est sans haleine;
Le chaume sec pétille : on voit danser dans l'air
De vifs scintillements, semblables à l'éclair
Que lance un fer battu par les marteaux de forge.
L'horrible soif a pris les faucheurs à la gorge;
Aux champs le travail cesse, et, seules, l'on entend
Les cigales strider sous le ciel éclatant.

Et maintenant bouclez le sac, prenez le bâton de voyage : nous allons entrer en Rouergue.



XXXVIII

ROUERGUE

Austère, pierreux, âpre au soc, coupé, comme la Lozère, par des vallées profondes entre lesquelles s'étend l'ingrate tristesse des *causses*, le Rouergue a la sévérité des natures primitives. Non qu'il soit abandonné de l'homme : on y trouve quelques villes d'importance, et cette terre laborieuse n'est pas une terre déserte. Mais le ciel est froid, le sol raviné, et seuls les troupeaux y errent. Impossible de rêver pays plus rude, ni plus encourageant aux méditations songeuses.

Par-dessus ces remous de croupes et de gorges, de crevasses, — les rivières, — et de plateaux, — les *causses*, — un clocher se dresse. C'est celui de Rodez, le clocher ruthène par excellence, le clocher auquel un poète du cru, fils de paysans, ancien berger lui-même, adresse ce superbe cantique de joie :

> Or, ce que l'arbre aimé, qu'on salue au retour,
> Est pour tous les enfants du petit coin de terre,
> Toi qui portes plus haut ta tête solitaire,
> Tu l'es pour le Rouergue entier, superbe tour,

O clocher de Rodez, qu'on voit de quinze lieues,
Toi qui, par le ciseau de nos aïeux sculpté,
Au-dessus du sommet où leur foi t'a planté
Jaillis à trois cents pieds dans les régions bleues !

Comme l'arbre des monts, tu vibres dans le vent,
Et, lorsque la tempête en mugissant t'assaille,
On sent une âme, en toi, qui s'agite et tressaille,
Et l'arbre de granit comme l'autre est vivant...

Le poète, c'est François Fabié.

Le première fois que j'ai vu François Fabié, c'était chez l'excellent poète Valabrègue. Petit, broussailleux, les yeux caves, le teint mat, la voix rude, Fabié m'apparut ce qu'il est en réalité, — un montagnard de la montagne maigre, un berger des plateaux du centre, un rustique travaillé par les labeurs de l'intelligence et les affres de la création.

Il nous dit des vers. Il avait commencé, de cette voix revêche et âpre, avec un accent du Rouergue qui me dérouta. Mais, lorsqu'on entend de beaux vers, pareille impression passe vite. Et les vers étaient rocailleux, mais fermes et solides, pleins jusqu'à la dernière syllabe, gonflés d'amour filial et de sonore émotion. C'était ce superbe poème du *Clocher;* c'étaient les stances sur l'*Automne;* c'étaient celles, plus mâles encore et d'une plus large allure, sur *Les Châtaigniers.*

Et, lorsque nous sortîmes, Fabié m'avait pris. « Voilà comment je lui devins ami », comme on dit dans la *Princesse Frédégonde,* — et cette amitié a poussé depuis, elle s'est nourrie, fortifiée, assurée, imitant ces châtaigniers qu'exalte le poète, et qui ont leurs racines en plein roc.

François Fabié a publié trois recueils. C'est dans le second : *Le Clocher,* que nous puiserons nos citations.

Le poète nous parle de sa Muse :

Elle a soif de revoir, aux campagnes natales,
Les seigles *épier* et les genêts fleurir,
De chanter, de rêver, de s'asseoir, de courir
Sous les cerisiers blancs d'où neigent des pétales.

Elle a soif de parfums, de souffles, de rayons,
De s'éveiller dès l'aube au chant de l'alouette,
De dormir à midi dans la forêt muette
Ou dans les grands prés d'or tout vibrants de grillons ;

De voler d'un vol fou du Tarn à la Truyère,
Des herbages d'Aubrac aux saules de l'Alzou,
Des pentes de la Caune aux flancs du Lévézou,
Et du pâle amandier à la rouge bruyère;

De traverser le Causse et sa mer de froment
Qui palpite et frissonne aux plus douces haleines,
Puis d'aller, — dédaignant la richesse des plaines, —
Chercher au Ségala le coin pauvre et charmant,

L'humble nid égaré dans les bois et les landes ;
Le moulin et l'étang bordé de noisetiers,
Les clairs ruisseaux, les vieux chemins, les frais sentiers
Où les ronces en fleurs déroulent leurs guirlandes ;

Les fermes que des houx sombres voilent aux yeux,
Les petits clochers bleus annonçant les villages,
Et qui laissent s'enfuir, à travers les feuillages,
Les glas tristes et lents, ou les appels joyeux ;

Et l'école où jadis on apprenait ses lettres,
Bourdonnante toujours d'un essain de marmots,
Qui sur les mêmes bancs braillent les mêmes mots,
Du même ton, parfois avec les mêmes maîtres...

Voyez encore avec quels accents ce poète évoque la patrie guerrière, les luttes et les héroïsmes d'autrefois.

Il s'agit des *Châtaigniers :*

Je sais un champ planté de ces arbres rustiques,
Dont les épais rameaux et les tiges antiques
Rendent, aux vents d'hiver, de terribles accords.
Tantôt on croit ouïr l'orgue des cathédrales,
Parfois de longs sanglots, parfois aussi des râles... .
On appelle ce lieu *La Grand'Combe des morts.*

Un village jadis occupait cette terre.
Ruthènes et Romains — César contre Luctère —
Combattirent, dit-on, sur ce vieux sol gaulois;
Mais, l'aigle ayant enfin terrassé l'alouette,
La glèbe but le sang, et la Gaule muette,
Pour fuir le joug romain, s'enfonça dans ses bois.

Or les guerriers tombés en arbres reverdirent;
Leurs branches au soleil chaque jour *s'étendirent*
Et flottèrent au vent comme des *étendards*,
Superbes, et gardant encor, dans leurs ramures,
Des clameurs du combat quelques vagues murmures,
Et se couvrant de fruits tout hérissés de dards.

Les voilà tels qu'ils sont tombés dans la bataille !
Ce géant dont le sein porte une rouge entaille
Fut sans doute un des chefs par le destin trahis,
Et ces autres, courbés, tordus, couverts de rides,
Témoignent qu'au combat tous furent intrépides,
Et que les vieux aussi sont morts pour le pays.

O chataîgniers ! O fils robustes des Cévennes,
Vous dont le sang gaulois enfle encore les veines,
Je vous vénère ainsi qu'on vénère les vieux;
Et j'aime qu'au soleil, au lieu de pâles marbres,
Montent jusques au ciel, drus et forts, les grands arbres
Qui font chez les enfants revivre les aïeux !

Ailleurs il trouve de mélodieuses strophes pour nous dire, à propos du « sauvage de l'Aveyron », ce qu'est le « mal du pays » :

Quand Paris eut tari la sève de tes veines,
Ainsi que ces oiseaux que ronge la prison,
Tu mourus, calme et fier, sans cris, sans plaintes vaines,
Triste de ne pas voir seulement tes Cévennes
Étinceler à l'horizon ;

Et de ne pas sentir la forêt maternelle
Qui t'avait si souvent à son ombre endormi,
Doucement, lentement, te couvrir de son aile,
Et murmurer sur toi sa berceuse éternelle,
Plus douce qu'un adieu d'ami ;

Triste en songeant surtout qu'aucune main pieuse
N'irait au fond du bois abriter ton cercueil,
Pour que ton corps devînt, dans la mousse soyeuse,
Une fleur, — et ton âme, une chanson joyeuse
Au bec d'un merle ou d'un bouvreuil.

Et voici comment le poète désire mourir :

Oui, puissé-je fermer ma paupière lassée
Par un beau jour de neige, où tout est pur et blanc,
Et m'en aller, bercé par le pas grave et lent
Des bœufs, dormir sans fin dans ma couche glacée!

Mais, pour ne pas rentrer dans la glèbe trop tôt,
Je voudrais que l'on prît le vieux chemin en pente
Qui sous les houx géants et les chênes serpente,
Et s'attarde en replis sur les flancs du coteau;

Afin que, doucement, des grands arbres moroses,
Et du ciel bas et lourd que l'on croirait en deuil,
Je sentisse tomber sur mon étroit cercueil,
Non les pleurs des amis, mais les larmes des choses!

Ce n'est pas tout.

On connaît le roman de M. Zola : *La Terre*. M. François Fabié y a fait réponse. Et voici comment il termine ce poème de la filiale indignation :

Oui, ce n'est plus qu'en toi, Terre calomniée,
Que placent aujourd'hui leur espoir de demain
Tous ceux qui, — te fuyant, — ne t'ont pas reniée,
Et qui rêvent du soc, une plume à la main.

Pardonne à qui te hait, dédaigne qui t'outrage,
Souris au déserteur qui retourne vers toi,
Donne à tous tes enfants patience et courage,
La joie à qui récolte, à qui sème la foi;

Et tu nous sauveras des abîmes où tombe
Tout peuple qui t'oublie et rit de tes leçons,
Car tu ne voudras point n'être plus qu'une tombe,
O mère des soldats et mère des moissons!

De François Fabié à Charles de Pomairols, la transition est aisée. Tous les deux ont le même pays : le Rouergue; tous les deux l'aiment également; et s'ils le chantent de diverses façons, c'est que l'un l'adore d'enthousiasme, que l'autre le chérit par la pensée attendrie et grave : François Fabié est lyrique, Ch. de Pomairols est philosophe, — tous deux sont poètes, et le Rouergue doit être fier du second comme du premier.

Ch. de Pomairols vit chaque année, six mois durant, la vie

heureuse du gentilhomme campagnard. Il lui doit bien des inspirations originales. Il s'est avisé de faire ce qu'il appelle, avec quelque ironie, la « poésie de la propriété ». Il nous parle des « herbes folles », nous entretient d'une « coupe de bois », nous intéresse à ces paysans dont il a pénétré l'âme et compris les patients labeurs. Enfin il plante des chênes, et il nous explique pourquoi :

Je ne sème pas de blés éphémères,
Je ne plante pas des roses d'un jour :
Plus haut et plus loin s'en vont mes chimères,
Plus haut et plus loin s'en va mon amour.

Je ne songe pas aux récoltes promptes
Qui doivent mûrir dès le lendemain :
Le rêveur distrait fait de mauvais comptes
Et n'amasse pas les fruits de sa main.

Mon fécond travail est vain pour moi-même ;
Pour d'autres que moi fondant mon espoir,
J'asseois fortement l'avenir que j'aime,
Assuré pourtant de ne pas le voir.

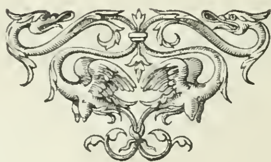
Bien loin au delà des moissons prochaines,
Bien loin par delà ma vie et ma mort
Prolongeant mon vœu, je plante des chênes,
L'arbre formidable au tardif essor.

Je confie au sol de ma bonne terre,
Avec la semence obscure des glands,
Les grands troncs noueux, l'ombre héréditaire
Qui se déploieront surtout dans mille ans.

Mais les vents charmés diront ma louange
Dans la cime immense : à cette rumeur,
Les hommes, surpris d'un frisson étrange,
Songeront peut-être au lointain semeur.

Au moment où je m'apprêtais à finir ce chapitre, la nuit s'est mise à tomber, une nuit d'hiver, qui sent la neige et les bourrasques. Et je me suis surpris à rêvasser, la plume aux doigts : je voyais ce pays du Rouergue, ces plateaux bleus piqués de clochers d'ardoises où la glace doit pendre, à cette

heure, et qui ont vu fuir, depuis belle lurette, leurs dernières hirondelles... Et alors j'ai compris pourquoi cette terre est ainsi aimée de ses enfants : ils la chérissent pour sa tristesse, un peu comme on aime le dur hiver et ses crépuscules froids. Et c'est là le secret de bien des amours : il y a des femmes qu'on ne suit pas pour leur sourire, mais pour leur silence. Les lèvres closes et les yeux voilés ont le même charme de mystère. Je sais des cœurs qui ne se livrent pas, des cœurs durs au toucher, et que l'on adore comme les crépuscules de glace, comme les terres de douleur...





XXXIX

BORDELAIS ET PÉRIGORD

Nous l'avons déjà remarqué, les provinces fertiles, les terres bénies, les « îles d'or », comme dirait Mistral, sont celles qui ont produit le moins de poètes, ou plutôt celles que le moins de poètes ont chantées. Voici le Bordelais et voici la Dordogne ; partout les vignes, partout les plaines luxuriantes, les molles collines, les clochers élégants et fins, les souvenirs d'épicuriens comme Montaigne ou de sages comme Montesquieu ; la richesse abonde, et la verve, et la joie, et le bon sens, et même le goût artistique : la poésie manque.

Bordeaux n'a guère été chanté que par son vieil ami, cœur jeune et tête chenue, Hippolyte Minier. Hippolyte Minier lui a consacré tant d'odes et d'impromptus, que Bordeaux l'a adopté comme son unique poète. Et, ma foi ! Bordeaux a bien fait.

J'ai sous les yeux un poème de M. l'abbé Ferrand : *Mon clocher*, qui n'est qu'une longue description du Bordelais. Je voudrais vous citer quelques strophes de M. Ali Martineau, qui habite les environs de Bazas, et en a souvent interprété les

paysages. Je trouve dans les *Échappées*, de M. Samuel Henriquet, quelques croquis de cette vallée moelleuse qui ondule entre Libourne et Bergerac.

Et ainsi, sans même m'en être aperçu, j'entre en Périgord. Voici les vers de Mme Sabine Mancel. La pièce est tout nettement, tout franchement intitulée : *Au Périgord* :

Cailloux roulants, ou blocs énormes,
La pierre, sous toutes ses formes,
Règne dans mon pays aimé,
Au Périgord, le bien nommé.
Précipice, grotte ou carrière,
Toujours le roc, toujours la pierre ..
Le lit même, où court sa rivière,
De silex en poudre est formé.

D'autres chanteront ses vallées,
De fleurs et de fruits constellés ;
Le panache altier du maïs ;
L'eau vive, où croit le jaune iris ;
Les bœufs roux trainant par la plaine
Un vieux soc de forme romaine ;
La femme, au seuil filant la laine
Comme au temps de Sémiramis...

Moi, je veux chanter l'âpre roche,
Où le seigneur Soleil accroche,
Pour donner du ton au décor,
Un chaud reflet de pourpre et d'or ;
Où, parfois, le chétif arbuste
Dans la mince faille s'incruste,
Implorant du rocher robuste
Secours contre le vent du Nord ;

Où, dans un creux, vit la cigale
Dont la voix vibre, sans égale,
Mais se tait, si vous approchez,
Semblable aux poètes cachés
Dont le chant merveilleux atteste
Qu'ils sont d'origine céleste,
Bien qu'ils vivent, d'un air modeste,
Dans leur tour d'ivoire nichés ;

Où, pieds nus, quelqu'humble bergère
S'adosse, et, brisant la fougère,
Construit un rustique foyer,
Près du roc, pour mieux l'étayer :
Là, châtaignes de contrebande
Cuiront au rouge feu de brande,
Tandis que le chien, sur la lande,
Veille aux brebis du métayer.

Dans cet azur qui nous entoure,
A toi, cigale, à toi, pastoure,
La liberté des hauts sommets
Où la pensée éclôt en paix,
Par la solitude bercée...
Plus haut que la roche dressée,
Va ! monte, monte, ô ma pensée,
Monte, sans t'arrêter jamais !

Monte : la pente est rocailleuse :
Mais nul bourbier, nulle eau fangeuse
N'y ternira ta pureté :
Dans la rayonnante clarté,
Va ! gravis la plus haute cime,
Et là, montre le but sublime
A ceux que retient dans l'abîme
Leur vacillante volonté !

Montre-leur que lutter, c'est vivre ;
Que le labeur ardu délivre
Des vains rêves ensorceleurs ;
Qu'il faut des actes, non des pleurs ;
Et que c'est la hache de pierre,
Aux mains de la volonté fière,
Qui nous enseigna la première
A vaincre les monstres hurleurs.

Rude hache, arme des ancêtres,
Où donc sont-ils, tes anciens maîtres ?
Aux cavernes du Périgord,
Le sol nous livre sans effort
Leur crâne, qui nous les révèle :
Mais l'âme ardente, où donc est-elle ?
Où donc est ta flamme immortelle,
O pauvre crâne, aujourd'hui mort ?

Transmise aux hommes de ta race,
Elle persiste en eux, vivace...
Hélas ! un souffle corrupteur
Parfois obscurcit sa lueur :
Mais, vienne le péril, pareille
A l'étincelle qui sommeille
En toi, silex, elle s'éveille
Au choc du fer libérateur !

Le Périgord a inspiré des vers à une autre femme-poète, Mme Marie-Thérèse Lapouyade. Un enfant du pays, et un poète du plus large vol, un des moins connus, un des meilleurs de cette génération, — M. Marc Amanieux, nous a dit les paysages frais, les blondes collines, les vastes horizons de Sainte-Foy La Grande et de Bergerac. Dans cette dernière ville, un tonnelier, M. P.-P. Palut, a écrit des pièces locales. Il y aurait de l'ingratitude à oublier M. Benjamin Buisson, qui a maintes fois célébré la calme et verdoyante vallée de l'Isle, ou M. Elie de Biran, qui, dans quelques morceaux (*Le Rond des Sorciers*, *Le Château de Maroitte*, etc.) s'est inspiré, comme il nous l'écrivait lui-même, des « scènes et des paysages de sa chère province ».

Dans *La Muse du Grand-Père*, M. Ludovic Sarlat a célébré *Le Maison de La Boëtie*, *Les Ormeaux de la Rigondie*, et *Le Château de Besse*, et *Le Vallon de Vitrac :* il l'a fait avec émotion et bonhomie. De façon plus savante, dans un rythme plus original, M. G. Tarde a chanté *La Roche de Gajac*. Enfin, quand il publia ses *Mosaïques*, M. Edouard Delpit a rendu plus d'un filial hommage à cette vieille, superstitieuse et sombre province du Périgord.



XL

LIMOUSIN

Lorsqu'on va de Périgueux jusqu'aux plateaux du centre, par Brive-la-Gaillarde, — la ville raillée, charmante quand même, et toute fraîche dans sa ceinture de prés et de collines, — on voit d'abord de gros bourgs dévalant le long des pentes, on fait commerce avec des rivières limpides, des chemins « doux-fleurants », comme eût dit ce paysagiste d'occasion qui s'appella Montaigne; puis on entre dans le vrai Limousin, le pays planté de chênes et tout écartelé de roches. Je sais peu de sites comparables à ceux qu'on traverse entre Brive et Tulle. Partout des éboulis, des cascades mousseuses, des hameaux perdus dans la ravine, des végétations d'une teinte sombre, d'étroits horizons encaissés, où la fumée des locomotives se déchire aux aspérités, puis s'éparpille dans l'air froid. La rude montée! Enfin l'on arrive à Tulle, et c'est là que commence cetté région désolée qui va jusqu'à l'Auvergne d'un côté, jusqu'au Quercy de l'autre... Des plateaux immenses, où tressaillent les bruyères battues du vent; çà et là, quelque village pauvre, groupé autour de son église sans style; de profondes vallées qu'on aperçoit un instant, qui se dé-

roulent sous un viaduc, pour aller, là-bas, se perdre dans le bleu noirâtre : des infinis de solitude et d'abandon. Il y a un endroit qui est admirable. On y atteint près de Meymac, au point précis où la ligne de Limoges vient s'accoler à celle de Tulle, pour la suivre vers Clermont-Ferrand. L'air est vif; le plateau s'étend, coupé et tailladé de creux brusques, à perte de vue; dans la direction du Nord, des sommités indécises apparaissent. C'est d'une grandeur muette et d'une imposante sévérité.

Voilà bien la nature limousine. On y respire l'oubli de Paris, — et c'est peut-être pour cela qu'on l'aime. Mais non, mille fois non ! on l'aime pour elle-même, pour sa beauté primitive et calleuse, et qui l'a vue ainsi, par une fin de jour d'automne, n'en oubliera jamais les lignes vigoureuses et l'âpre atmosphère.

Le Limousin a un poète, — et c'est M. Gaston David. Je ne vous citerai rien de lui, pour la bonne raison que tout serait à citer. Ce ne sont qu'invocations à la terre natale, souvenirs d'enfance, effusions de famille, accolades au pays et saluts au clocher. Et c'est très lamartinien, très abondant, très lyrique, conçu largement, exécuté de classique façon, comme une large symphonie où l'amour du pays chanterait. Je recommande surtout aux lettrés les morceaux « limousins » que M. Gaston David a mis dans son *Poème de la Vie*.

Un autre poète du Limousin, Auguste Lestourgie, — il habitait Argentat, — nous a chanté son petit pays :

J'arrivais plein de foi, d'amour, de poésie !
Je sentais sous mes pieds frémir le sol natal ;
Devant moi je laissais courir ma fantaisie,
De buissons en buissons, dans les détours du val.

J'allais donc vous revoir, ô solitude aimée !
Sentiers moussus des bois, arbres de mon verger,
Seuil à jamais béni, maison longtemps fermée,
Mais qui n'a pas, du moins, abrité l'étranger !

J'allais donc vous revoir, m'enivrer, à toute heure,
Des aromes épars dans les chemins ombreux,
Boire les fraiches eaux de la source qui pleure,
Et retrouver partout mes souvenirs heureux !

Le célèbre auteur des *Pensées*, le poète patois de l'*Epopée Limousine*, l'abbé Joseph Roux, laissera quelques sonnets français sur sa terre de souffrance et d'amour, — le pays de Tulle et de Brive.

Enfin, il y a, tout près de Limoges, et sur la Vienne, une île qui s'appelle l' « Ile Madame ». Je manquerais à tous mes devoirs si je ne vous signalais les vers qu'a écrits M. A. Grospas sur la dite île. J'y vois un tableau de la vallée, où « ondoient les froments » ; j'y apprends que l'ile contient des « mousses argentées », des sentiers et des chênes...

Oh ! l'heureuse terre du Limousin, qui réunit en elle les beautés sévères et les onduleuses lignes, le rude et le doux, le triste et l'exquis ! Et qu'il est donc splendide, ce pays de France, où tous les contrastes se touchent, s'appellent et se font valoir !





XLI

BERRY

Le poète du Berry, s'il vous plaît !

Et mon interlocuteur de répondre : George Sand !

Hélas ! trois fois hélas ! nous ne devons parler que des poètes « en vers ». Et ici c'est un crève-cœur que de s'en tenir à son programme.

Quoi ! pas une description de *La Mare au Diable !* Pas une phrase de *François le Champi !*

Et que faites-vous donc de la consigne ?

George Sand manquant, jetons-nous sur Maurice Rollinat.

On sait la bizarre personnalité du poète, on sait sa destinée plus bizarre encore. Il avait publié, chez l'éditeur Fischbacher, et à une date que je n'ai pu avoir exacte, un recueil « naturiste » : *Dans les Brandes.* Le recueil passe inaperçu. Mais Rollinat fait autre chose ; son talent de musicien aidant, il se révèle *diseur* étrange et poète macabre ; un beau soir, il récite, chez Mme Sarah-Bernhardt, quelques-unes de ses sinistres fantaisies, — et le voilà célèbre du coup. *Figaro* aidant, il publie *Les Névroses ;* il a la réputation, — il a même la vogue. La vogue passe. La réputation a-t-elle tenu ? je l'ignore.

Mais le poète a la sagesse — et en ceci il s'est montré artiste véritable — de quitter Paris, les devants de cheminées et les fumoirs, les cercles littéraires et les salons mondains, pour s'aller enfermer dans la plus muette des solitudes, au fond d'une lande rocailleuse, en plein recueillement, sous le ciel. Et c'est là que, pour lui rendre visite, nous allons suivre M. Geffroy :

« La maison est isolée, en dehors de tous villages, auprès d'une mare, un peu en retrait de la route, dans la région de vallées abruptes, de secs plateaux, qui est aux confins du Berry et du Limousin. C'est une habitation rustique et solide, un long rez-de-chaussée entre cave et grenier, entre pré et potager, flanqué de hangar et d'écurie. La vigne vierge enveloppe le puits d'une guérite de feuillage ; les roses de toutes couleurs grimpent aux murs, entre les portes et les fenêtres. Les domestiques vont et viennent. On entend un cheval s'ébrouer derrière un mur. Des chats montent et descendent aux échelles, des poules se sauvent, un âne est à philosopher dans l'herbe. Le maître du logis sort, raccommode une courroie, plante des clous dans un breack ou dans la charrette du bourriquot, s'en va, un fusil sous le bras, suivi de chiens qui gambadent, ou la canne à pêche à la main. Il est tranquille, rêvasseur, preneur de poissons, et preneur aussi de belles rimes, incrusteur de pensées dans des strophes solides. Ce marcheur à la démarche un peu balancée, ce solitaire au visage rasséréné, énergique, mais nuancé de finesse, aux yeux scrutateurs, est un poète qui a rempli Paris du bruit de son nom. Nous sommes chez Maurice Rollinat. »

Plus loin ce sont des détails sur la façon dont notre auteur compose ses œuvres nouvelles :

« Cette campagne familière est devenue le cabinet de travail du poète. « Personne, dit Rollinat, ne m'a encore vu m'asseoir « à ma table de travail, chercher des vers et les écrire avec de « l'encre. » Non : il travaille en même temps qu'il observe. Il est, littérairement, aussi acharné à l'étude d'après nature que peut l'être le paysagiste le plus consciencieux et le plus actif. Il part, son carnet et son crayon en poche, et c'est comme s'il avait

avec lui les albums, les toiles et les couleurs. Il voit tout sur son chemin, mais il ne prend pas tout ce qu'il voit. Il a été frappé par un spectacle, il a choisi son sujet, il est en quête de tous les détails qui s'y rapportent. Il sortira dix fois, cent fois, avant d'avoir épuisé son effort, avant d'avoir réuni les détails essentiels de sa documentation de poète. »

Voulez-vous que nous feuilletions ensemble les poèmes rustiques de Maurice Rollinat ?

Aussitôt tout nous apparaît de la vie champêtre. Voici les peupliers, voici les bœufs, voici le seigle « ondoyant », voici le lait d'ânesse qu'on peut traire en chemin, voici encore les châtaignes, les champignons, les poules qui picorent

Sur les fumiers pleins de soleil ;

Voici la carriole qui butte dans les ornières, voici le « cri rauque des rainettes. »

Et ici, le morceau devenant fort beau, je cite :

Mon âme devient bucolique
Dans les chardons et les genêts.
Et la brande mélancolique
Est un asile où je renais.

Sans fin, Seine cadavéreuse,
Charrie un peuple de noyés !
Nous, nous nagerons dans la Creuse,
Entre des buis et des noyers.

Près d'un petit lac aux fleurs jaunes,
Hanté par le martin-pêcheur,
Nous rêvasserons, sous les aulnes,
Dans un mystère de fraîcheur.

Sommes-nous blasés sans ressource ?
Non, viens ! Nous serons attendris
Par le murmure de la source
Et la chanson de la perdrix.

Le pauvre agneau que l'homme égorge
Est un poème de douceur ;
Je suis l'ami du rouge-gorge,
Et la tourterelle est ma sœur.

Quand on est las de l'imposture
De la perverse humanité,
C'est aux sources de la nature
Qu'il faut boire la vérité...

Cela continue ainsi, sur ce ton de mélodie virgilienne, — et c'est charmant.

Mais poursuivons, et, dans cette œuvre toute de contrastes, notons les contrastes rencontrés. Tantôt nous verrons le songeur ému, tantôt l'halluciné macabre, et de cette dualité elle-même naîtra l'intérêt du livre.

La Lune... Le poète nous la dit lumineuse et douce, mais aussi mystérieuse comme un château hanté. Ici se placent deux strophes d'une saisissante vérité descriptive :

En doux reflets elle se fond
Parmi les nénuphars qui font
Sur l'étang sinistre et profond,
De vertes plaques ;
Sur la côte, elle donne aux buis
Des baisers d'émeraude, et puis
Elle se mire dans les puits
Et dans les flaques.

Et, comme sur les vieux manoirs,
Les ravins et les entonnoirs,
Comme sur les champs de blés noirs
Où dort la caille,
Elle s'éparpille ou s'épand,
Onduleuse comme un serpent,
Sur le sentier qui va grimpant
Dans la rocaille !

Voici des types rustiques, la « gardeuse de boucs », la « laveuse », les « conseillers municipaux », « la tricoteuse », que sais-je encore ? Il faut lire, dans un autre mode, cette fraîche villanelle : *L'Epinette*.

Je prends au passage, un peu plus loin, ce vers tout transparent, jaseur et musical :

La libellule vibre aux pointes des cressons...

Je regarde cette mare aux grenouilles, que l'hiver rend

« inquiétante ». Je suis notre poète, — toujours épris des beautés tristes, — dans le « champ de chardons ». Je tremble avec lui en traversant le « pacage ». Je me mélancolise devant cette neige, devant cette nuit qui, toutes deux,

Mêlant la blancheur aux ténèbres,

fondent sur le pays « hagard dans son suaire. »

Ailleurs le poète me montre les bêtes des champs, la vipère, la grenouille, le cochon, le crapaud, la pintade, le lièvre, la perdrix grise, le chien enragé. Mais où je l'aime, c'est lorsque, avec une insistance d'observateur et une terreur de baudelairien, à l'aide de vingt détails sinistres dont chacun l'épouvante lui-même, il nous décrit la *Tour maudite*, où le puits

Ouvre sa large gueule au milieu de la cour.

Étrange artiste, en somme, -- mais bien personnel, bien original, et qui fait honneur à sa glèbe du Berry !





XLII

SAINTONGE

Si l'on descend la Gironde jusqu'à son embouchure, après le « Pâté » de Blaye et la mélancolique rade de Pauillac, on aperçoit à droite, du côté de Mortagne, dans la direction de Saintes, une longue bande de terre basse, à peine relevée par quelques renflements, et courant le long du fleuve. Qu'on pénètre dans l'intérieur : ce sont des vignes d'abord, puis, tout près de l'océan, de vaseux marécages, avec les rivières canalisées, les parcs à huîtres, le ciel pluvieux et le sol humide. Enfin, le long de la côte elle-même, s'étendent, — maintenues, de-ci de-là, par des groupes de pins ou des jaillissements de rochers, — ces dunes où la mer crache ses épaves, dunes solitaires, dunes désertes, hantées seulement de quelques pêcheurs, et méprisées des touristes, qui demeurent aux environs immédiats de Royan et de ses hôtels.

Ainsi partagée en deux régions, l'une plate et fertile, l'autre inculte et battue des ressacs, la Saintonge a eu ses poètes. Elle en a même un qui est des premiers de cette génération. J'ai parlé d'André Lemoyne.

André Lemoyne, — qui habite Paris, — fut souvent infidèle

à son clocher natal. Il a chanté, dans un sonnet célèbre, les petites rivières normandes; il a chanté les marins de Granville et les femmes bretonnes; il s'est aventuré jusqu'aux forêts lorraines; il nous a dit les charmes du Poitou, et de la tranquille vie qu'on y mènerait; cette dernière impression lui a même dicté un morceau exquis, où il exalte, de délicate manière, la vie patriarcale à la fois et sensuelle : mais, en somme, et après chaque caprice passager, notre poète est toujours revenu à ce que la romance appelle les « premiers amours », — à ses impressions d'enfance, au sol qui le porta, aux anciennes choses vues et chéries. Artiste sobre et sûr, rêveur naïf, fin paysagiste, découvreur d'harmonies discrètes et d'horizons contenus, André Lemoyne met des sentiments simples dans ses strophes transparentes, ailées comme autant de vols de libellules. Il écrit peu. Sa grâce n'est jamais banale, ses attendrissements ne sont jamais vulgaires, son observation ne porte jamais à faux. Il affectionne les coins de nature ignorés de la foule, dédaignés des curieux, mais amis de la rêverie et indulgents aux paresses contemplatives. Son œuvre est faite de clair-obscur, de traits flottants, d'insaisissables nuances. Il se plaît dans le petit, le menu, le rare et le touchant. Il a, pour l'expression de sentiments vagues, des indécisions moelleuses qui vous ravissent. C'est lui qui écrivit, un jour, ce vers ingénu, — que j'écorche, peut-être, en le reproduisant de mémoire :

Je ne sais si je suis du siècle ou de l'an mil...

Il trouve des accents émus, presque candides, pour s'extasier devant le beau intime et le bien discret. Il a la couleur des vieux maîtres flamands, mais il a aussi le dessin des primitifs : c'est quelque chose comme un Téniers qui aurait vécu en Italie, au dixième siècle de notre ère. Je ne puis m'imaginer ses vers que calligraphiés sur du vélin, encadrés dans les dessins maladroits de quelque jeune clerc, et déterrés au fond de la cave du couvent où ils auraient dormi, loin des tumultes du dehors, avec le souvenir de leur fraîcheur et le parfum de leur tendresse.

Il pensait à sa Saintonge, le miniaturiste, lorsqu'il a écrit cette

« marine »,— un ressouvenir où la précision du dessin s'unit au fondu des couleurs :

Au fond d'un lointain souvenir,
Je revois, comme dans un rêve,
Entre deux rocs, sur une grève,
Une langue de mer bleuir.

Ce pauvre coin de paysage,
Vu de très loin, apparaît mieux,
Et je n'ai qu'à fermer les yeux
Pour éclairer la chère image.

Dans mon cœur les rochers sont peints
Tout verdis de criste marine,
Et je m'imprègne de résine
Sous le vent musical des pins.

L'œillet sauvage, fleur du sable,
Exhale son parfum poivré,
Et je me sens comme enivré
D'une ivresse indéfinissable.

De longs groupes de saules verts,
A l'éveil des brises salées,
Mêlent aux dunes éboulées
Leurs feuillages, blancs à l'envers.

Je revois, comme dans un rêve,
Au fond d'un lointain souvenir,
Une langue de mer bleuir
Entre deux rocs, sur une grève.

Ces vers étaient déjà bien connus, — et j'ai quelque honte de vous les avoir cités.

Et, quoi que j'en fasse, il faut que je transcrive, une fois de plus, le morceau célèbre, vulgarisé, *ressassé*, mais encore souriant de jeunesse et captivant de grâce heureuse :

Je sais une vallée au fond des bois paisibles,
Où la mousse déroule un tapis de velours;
De parfums enivrés par des fleurs invisibles,
Les ramiers, à mi-voix, s'y content leurs amours.

Des grands hêtres touffus le dôme séculaire
En interdit l'entrée aux regards du soleil,
Ne laissant tamiser qu'un jour crépusculaire
Qui du chevreuil craintif enchante le sommeil.

Dans les ravins ombreux se plaisent les pervenches
Et les myosotis, fleurs d'azur au cœur d'or.
Un nymphéa lustré mire ses roses blanches
Au limpide miroir d'un étang bleu qui dort.

Tous les échos sont pris d'un sommeil léthargique;
Ils gardent le silence aussi profondément
Que les anciens échos de la forêt magique,
Où, cent ans, a rêvé la Belle au Bois dormant.

Je n'ai vu qu'une fois cette vallée heureuse,
Dans ma vingtième année, et guidé par la main
D'une petite fée, une blonde amoureuse...
— Seul depuis, je n'ai pas retrouvé le chemin.

Un autre Saintongeois, M. Edmond Maguier, se rattache à André Lemoyne en chantant, comme lui, les « vieux marins » du pays natal :

Les vieux marins, assis sur les murs bas du port,
Devisent à loisir de leurs anciens voyages,
Pour la centième fois racontant les naufrages,
Les coups de vents subits et les périls de mort.

Bourrant avec lenteur leurs pipes culottées,
Ou mâchant savamment leurs chiques, tous les jours,
Comme le cœur retourne aux premières amours,
Ils reviennent rêver sur le bord des jetées.

Je viens de lire, — toujours sur la Saintonge, — de belles strophes de M. Henri Mériot.

La Saintonge a, elle aussi, ses réalistes familiers, ses minutieux peintres de genre. J'en veux pour témoin ce sonnet de M. Henri Sorsène :

Au-dessus de l'enseigne on aperçoit de loin
La grande pipe en bois, majestueuse et droite,
Et, gardant le comptoir, devant la porte étroite,
La bonne femme est là, tricotant dans un coin.

Lente, de ses doigts gris, elle pèse avec soin
Le tabac qu'on demande, et pour garnir la boîte
Où l'on cherche un cigare, elle monte au besoin
Sur les barreaux limés de sa chaise qui boite.

Je m'attarde souvent chez elle; nous causons :
Elle a des mots anciens et d'antiques façons.
J'aime l'air suranné de sa petite salle.

En l'écoutant, parfois je crois avoir cent ans,
Et du passé vivant qu'elle incarne, s'exhale
Comme un parfum propret et sain de bon vieux temps.

Mais il est morne, le pays de Saintonge ! Et M. Pierre Berrisset de s'écrier, — sur un rythme qu'aima Hégésippe Moreau :

La vigne est morte ! Au fond des bois,
Le merle siffle encore,
Mais ce n'est plus comme autrefois...
Et quand revient l'aurore,
Dans le sentier le voyageur
N'entend plus le gai vendangeur
Chanter son chant sonore.

Je ne vois — (aussi loin qu'alors
Quand mon regard se plonge) —
Que champs arides et bois morts,
Et, tout triste, je songe,
En voyant tes sillons déserts,
Aux fruits d'or dans leurs pampres verts,
O ma vieille Saintonge !

Les tonneaux sont là, sonnant creux,
Alignés sous la grange,
Le vieux logis garde, comme eux,
Une tristesse étrange;
Car, le soir, près du feu bien clair,
On ne sent plus monter dans l'air
L'odeur de la vendange.

L'auberge aux chevrons vermoulus,
Même a fermé sa porte:
Les voyageurs n'y viennent plus
Boire en bruyante escorte;
Le vin ne vient plus, comme alors,
Mousser dans les brocs à pleins bords...
— La pauvre vigne est morte !

C'est un livre posthume que celui de M. Ernest Chatonet : *Les Aveux*. Il nous est présenté par Arvède Barine en une touchante préface, et j'y trouve des vers descriptifs, des morceaux intimes d'un jet franc. Voici comment le poète nous décrit son village, — un coin perdu des environs de La Rochelle :

Du chemin qui longe la plage,
Tout au bout des champs onduleux,
On distingue un petit village
Qui, de loin, fait face aux flots bleus.

Des murs formant de blanches lignes,
Des toits rouges sur le ciel clair,
Quelques bois, des vergers, des vignes
Et des vols de pigeons dans l'air ;

Des bœufs marchant d'un pas tranquille,
Les troupes de pêcheurs devant ;
Au loin, les cloches de la ville
Dans le bruit des flots et du vent...

Ailleurs il nous dit la « ville » elle-même

Sur le ciel clair se détachant
Et se mirant dans les eaux bleues.

Il nous la montre

D'un aspect sérieux et fier,
Bien que très doux et très tranquille.

Il ajoute enfin :

Elle rêve des anciens jours
Et de ses gloires disparues.
Au loin je vois poindre ses tours,
J'aperçois ses anciennes rues
Au bout desquelles, dans le vent,
Se dressent des clochers énormes,
Ses porches sombres de couvent
Et ses verts remparts remplis d'ormes...

Et ce n'est rien, — une strophe seulement, — mais c'est toute l'évocation d'une cité et d'une vie.

Avec quelque préciosité câline, M. Victor Billaud nous dit son pays de Saintonge, les aulnes, les sauges, les viornes, la « Boutonne » qui coule

Sur un lit semé de sable bien fin ;

Il nous parle aussi des petits ruisseaux, des peupliers, des grèves, — et tout cela est païen, fleuri, joyeux comme les chemins où des amants ont passé.

M. Georges Gourdon écrit, dans une langue plus mâle, des poèmes plus sobres. C'est un réaliste que M. Gourdon, mais un réaliste simple et sain. Tantôt il s'attendrit aux confidences du « toucheron »; tantôt il chante son hymne aux paysans; tantôt il interprète le thème des rondes populaires, la mélopée des complaintes rustiques; tantôt encore il note des impressions exquises, toutes pénétrantes et mélodieuses, dans le genre de celle-ci. Il s'agit d'un « rustre » qui revient vers son chaume, au crépuscule, dans les aromes de la plaine :

Le soir descend sur la campagne, —
Un soir de la belle saison.
Le paysan lassé regagne
Son toit qui fume à l'horizon.
Il a bien peiné, le pauvre homme,
Et la vie est rude à porter !
Mais, grisé par l'air qui l'embaume,
Voilà qu'il se met à chanter...

Ah ! quelle étrange mélopée !
De quel pays est-il venu,
Ce chant, fragment d'une épopée
Qu'écrivit un maître inconnu ?
On dirait une plainte immense,
Ou quelque appel mystérieux,
Doux comme une vieille romance
Qui met des larmes dans les yeux.

Enivré par cette musique,
J'écoute, la tristesse au cœur,
La voix lente et mélancolique
Qui s'éloigne avec le chanteur ;

Et je crois voir dans la lumière,
— Des vignes en fleurs et des blés,
L'âme de la campagne entière
Monter vers les cieux étoilés !

M. Louis Boulé compose, lui, avec de la rosée au bout de la plume. Voici son *Invitation à la Promenade.* De la lumière mise en musique !

Mai nous invite, ô Muse aimée,
Et par les bois gazouille ; allons !
Quelle fête ! quels violons
Ailés vibrent sous la ramée !

Notre pauvre hutte enfumée
Ne craint plus les noirs aquilons ;
Pique de fleurs tes cheveux blonds.
Que ton haleine est embaumée !

O Fille des cieux éclatants,
Un soir d'été qui t'es posée
Près de moi — quand j'avais vingt ans, —

Donne-moi ta plume rosée :
J'écrirai les airs du Printemps
Avec des gouttes de rosée !

Une fois n'est pas coutume ! Je tiens à finir un de ces chapitres sur la note gaie. Voici donc le sonnet de M. Emery-Desbrousses : *La Foire saintongeoise.* Réaliste, rabelaisien, mais finement observé !

C'est la foire des bœufs : une toile au fond roux,
Où les cochons de lait mettent des taches roses,
Où l'œil des gars poursuit, dans un vivant remous,
La fille aux rubans bleus, qui va, prenant des poses.

Sur la place, au marché, trônent les vieux filous,
Les vieux renards, blanchis dans ces métamorphoses,
Qui tirent un pur sang d'un cheval à cent sous.
C'est la bonne jument, messieurs ! faites vos clauses !

Puis, la procession lente des paysans,
Rigides ou courbés, humbles, fiers, tous pesants
Et la bouche finaude ou l'air niais qui trompe.

Et, le long des chemins, que la nuit proche estompe,
Je retrouve, au départ, graves ou folichons,
Les grands bœufs ruminants et les petits cochons.



XLIII

VENDÉE

Est-il au monde récit plus étrangement héroïque, plus mouvementé, plus farouche que celui des guerres de Vendée ? Tous les historiens en ont parlé, et tous nous ont fait frémir en en parlant ; avec sa géniale exagération, avec ses grossissements superbes, Victor Hugo en a démesurément grandi quelques scènes dans *Quatre-Vingt-Treize;* Erckmann et Chatrian y ont trouvé les plus saisissants motifs de leur *Histoire d'un Paysan ;* je lisais encore, il y a peu de mois, un roman de M. Elémir Bourges : *Sous la Hache*, où il était question de ces guerres et de cette nature.

La Vendée a-t-elle fourni beaucoup de « poètes du clocher ? » Notre chapitre sera vite clos.

M. Émile Grimaud est le poète vendéen par excellence. Il a donné, — et toujours sur le même thème, — quelque chose comme dix volumes. Je n'en ai qu'un dans les mains. Titre double : *Dieu et le Roi.* Vous voyez d'ici le ton : c'est de la poésie de « chouan ». Et tous ces petits poèmes, tous ces épisodes, toutes ces évocations, tout cela vit, court ou prêche dans le cadre de nous connu — les broussailles, les fourrés, l'étang

du Grand Lieu, les petits bourgs des « Blancs », les lointains villages catholiques.

M. Émile Grimaud a été le conseiller et l'ami de Victor de Laprade : ces deux intransigeants de la droiture, ces deux acharnés du bien, ces deux preux de lettres devaient s'entendre.

Voyez avec quels accents émus M. Grimaud nous chante son pays natal :

O sol où je reçus la vie,
Ne m'inspire donc plus l'envie
De te revoir,
Puisqu'en passant du jour à l'ombre,
De tes champs à la ville sombre,
J'ai l'esprit noir ;

Puisque je souffre et je regrette
De n'avoir pas une retraite
En tes forêts,
Un coin où, dès la prime aurore,
Alouette au gosier sonore,
Je chanterais.

Je dirais tes vallons, tes landes,
Et tes donjons, et tes légendes
Des anciens temps ;
Pas à pas, je suivrais la trace
De ta prodigieuse race
De combattants.

Hélas ! hélas ! ma noble terre,
Voilà longtemps qu'il faut me taire...
Je cède au sort ;
Mais, chantant ou muet, je t'aime :
Je sens que je t'aimerai même
Après la mort !

C'est dans la même catholique Vendée que M. Numa d'Angély place son *Chemin de l'église :*

Un petit chemin creux, longeant le cimetière,
Conduit, sous les noyers, à la maison des sœurs ;
— Entre deux, une place où filtre la lumière,
Et, tout au fond, l'église, ouverte aux laboureurs.

Que de fois, au détour, m'accoudant sur la pierre,
Je regarde, en passant, avec des yeux rêveurs,
Cet humble coin de bourg, où fleurit la prière,
Avec son frais asile et son champ de douleurs !

Tableau mélancolique, en sa grâce sévère :
Tandis que les noyers mêlent leur ombre austère
Aux clartés de l'école, aux rayons du dehors,

Corrigeant, en retour, le morne voisinage,
La cornette des sœurs sourit au noir feuillage,
Et les rondes d'enfants dérident les vieux morts !

C'est sur un mode tout différent que M. Auguste Barrau nous décrit les mœurs ou les paysages vendéens. Ses vers ont moins de musique lamartinienne, mais j'y trouve du pittoresque et de la verve. Et, quand notre auteur publiera ses *Contes vendéens*, il en montera une bonne et vigoureuse odeur du terroir.





XLIV

TROISIÈME PARENTHÈSE OUVERTE

Ici l'auteur s'arrête, ayant achevé son tour de France. Il va reprendre haleine, puis repartir, avec vous, pour la Suisse d'abord, pour les lointains pays ensuite...

Il profitera de cette halte, — quelques minutes entre deux pèlerinages ! — pour vous dédier, à vous tous poètes, quatorze vers sur le sujet qui l'occupe :

Adore ton pays, poète, et fais en sorte
Que, dans l'œuvre-maitresse où revivra ton sang,
Partout, à chaque vers, batte ce pouls puissant
D'une terre féconde et d'une race forte.

Adore ton pays : tu reçus en naissant
Les caresses d'amour que l'air natal apporte :
Ton orgueil fût-il las, ta foi fût-elle morte,
Cet amour doit brûler dans ton cœur frémissant.

Adore ton pays, même s'il te repousse :
La main qu'on baisera, ce n'est pas la plus douce ;
Un regard est-il rude, on l'implore à genoux ;

Il est de ces amours qu'aiguise la torture ;
Chaque refus les navre et les rend plus jaloux,
Et rien n'est immortel qu'une douleur qui dure.

Cela dit, passons en Suisse.



XLV

LES ALPES ET LA SUISSE FRANÇAISE

N'attendez pas de moi une description, — fût-elle sommaire ! — de la Suisse française et des Alpes. Le bleu du Léman, la cathédrale de Lausanne, l'héroïque histoire de Genève, les montagnes sourcilleuses, les descentes de glaciers vers la vallée du Rhône, les torrents et les cascades, les *nevés* et les avalanches, la splendeur des soleils couchants, la clarté rose des aurores sur un désert de glace, tout cela m'effraie... J'ai hâte de passer parole aux poètes ; c'est donc rapidement que je les introduirai, et je m'efface derrière eux comme un chambellan qui se contenterait de dire les noms à voix haute.

Interminable est la liste des poètes de la Suisse française. Un fait vous le montrera : on a pu, avec leurs seules œuvres, former deux anthologies compactes, intéressantes, et très différentes l'une de l'autre. Je dois me borner ; je ne vous citerai donc que les poètes qui ont, de façon spéciale et dans un certain nombre de morceaux *littéraires*, chanté les Alpes ou le pays de Vaud. Nous avons déjà passé en revue les Jurassiens ; j'avais cru que le terrain en serait un peu déblayé : peine perdue. Bon gré, mal gré,

je vais devoir être incomplet, et le chagrin que j'en ai me gâte le plaisir de relire avec vous tant de belles strophes où l'air des cimes a passé.

Les Alpes avaient été déjà chantées, à la fin du dernier siècle, par des écrivains comme M. le doyen Bridel, dont on cite des *Poésies Helvétiennes*. Après lui, M. Louis Manuel donna un *Lever de Soleil sur le Righi*. J'arrive maintenant, — en en passant plusieurs autres, — au grand théologien Vinet. On a de lui *Le Séjour au pays natal* :

Il est un pays fortuné ..

Presque à la même époque, un Genevois, Petit-Senn, décrivait de façon piquante et interprétait avec esprit les paysages et les mœurs de la cité calviniste.

En même temps un Valaisan, M. Ch. L. de Bons, commençait à célébrer son petit pays natal ; il nous disait

La solennelle voix du Rhône et de la Dranse
Les bruits de la montagne et le chant du ruisseau ;

Puis encore

La cigogne pêchant au bord des joncs verdâtres,
Ou le troupeau qui rentre, escorté de ses pâtres,
Ou les vols d'oiseaux noirs partant pour le midi.

Je ne puis m'étendre sur le seul poète épique que la Suisse française ait produit, Albert Richard. Aussi bien, son œuvre renferme-t-elle fort peu de morceaux descriptifs.

J'arrive, de suite, au meilleur, au plus original, au plus pittoresque des poètes à qui l'Alpe fut familière. C'est l'ami de Sainte-Beuve, l'auteur des *Chansons lointaines*, Juste Olivier.

Il faut relire tout Juste Olivier pour deviner, pour sentir, pour comprendre l'âme des Alpes. C'est là un vrai, un grand poète. Je le dis très haut, et je voudrais le crier plus haut encore : Lisez ce poète, relisez-le, pénétrez-vous de lui, — vous y gagnerez des impressions adorablement nébuleuses, vous enrichirez votre vocabulaire de vieux mots charmants, et vous

aurez passé quelques heures à boire de l'eau de source dans ce cristal d'une œuvre fraîche.

Après Juste Olivier, et tout près de lui, il faut citer Frédéric Monneron.

Les Alpes suisses ont eu, en Frédéric Monneron, un poète digne d'elles,—poète inégal, tout en qualités de premier ordre ou en défauts du dernier, poète à qui le temps manqua pour faire œuvre achevée, mais enfin poète digne de survivre.

Je vous offrirai, de lui, quelques vers épars, les plus « suggestifs » dans la description de choses vues. Excusez-moi si je me borne à des lambeaux ; mais il s'agit d'un André Chénier en raccourci, d'un écrivain mutilé et fragmentaire.

J'aimerais, nous dit Frédéric Monneron,

> J'aimerais vous chanter l'eau blanche du torrent...

Il voudrait rendre aussi le grondement du taureau,

> Qui promène, le soir, son regard fier et louche
> Sur la plaine confuse où le soleil se couche.

Il évoque, tour à tour, les « flancs maigris des monts », les « monotones moraines »,

> Les rivages secrets du lac frais et profond,

et les cités de glace, et les bergers dans leurs chalets, et

> Les croix dont Dieu sema les hauteurs désolées !

Plus loin nous rencontrons le « maigre chevrier », et l'aube se levant sur les rocs,

> A l'heure où, solitaire, un cheval montagnard
> Broute sa touffe d'herbe au-dessus du brouillard,
> Et fait crier ses fers sur la roche esquilleuse...

Ici le poète nous parle des vieux ponts

> Dont la poutre verdâtre enjambe les eaux claires
> Au travers des sapins barbus.

Et quel beau mouvement! Il s'agit du voyageur qui atteint les sentiers « se dévidant sur les abîmes » :

Il voit, de là, les monts neigeux
Et les hauts vallons nuageux;
Puis il entend les cornemuses
Des chevriers libres et fiers,
Perdus dans la pâleur des airs,
Par-dessus les plaines confuses.

Bientôt le voyageur ne voit plus même

... fumer, aux plaines d'azur,
Les silencieuses bourgades.

Le voyageur mourra ; mais du moins il aura aperçu, — et quel merveilleux spectacle ! —

Aux bords toujours plus froids d'un ciel toujours plus pur,
Les Alpes entassant, en groupes fantastiques,
Les informes donjons et les dômes antiques
De leurs pâles cités qu'ensevelit l'azur.
Dormant au fond des nuits, ces blanches Babylones
Dans les champs éthérés découpent leurs remparts,
Et leurs portiques d'or, perdus dans les brouillards,
Sans bruit, fument au loin sur ces tremblantes zones.
De ce pic isolé, tout vêtu de frimas,
Se déroulent sans fin les longs tapis de neige,
Etincelants parquets où le pied qui s'allège
Se meut sans avancer, crie et ne s'entend pas...

J'ai souligné un vers absolument beau. Quelques autres ont vieilli : ils sentent leur 1830. Depuis, nous avons perfectionné la minutie des croquis, multiplié les mots spéciaux, accumulé les traits pittoresques : j'en suis encore à me demander si nous faisons mieux.

Et il faut que j'ajoute un triste détail biographique : Frédéric Monneron mourut du *mal du pays*, du *heimweh*, en Allemagne, le jour où il allait revenir en Suisse, et où il avait en poche le billet de diligence qui lui eût permis de revoir les chères montagnes vaudoises.

C'était aussi une âme de poète que celle d'Henri Durand.

Henri Durand, comme Monneron, mourut tout jeune, à la fin de ses études, après avoir écrit quelques poésies où la pensée est souvent gracieuse, mais où la forme reste toujours insuffisante.

Tous les curieux ont traversé, — ne fût-ce que pour y entendre les orgues célèbres, — cette vieille, cette morne cité de Fribourg, où se dresse la tour gothique de Saint-Nicolas. Étienne Eggis, — qui fut mêlé au mouvement romantique, et qui travailla aux côtés d'Arsène Houssaye, — revient quelque part, au cours de *Souvenirs d'enfance*, sur Fribourg. Il nous a dit les fleurs des prairies, le lait chaud bu dans les fermes, les beaux cavaliers qui traversaient la ville... Et puis, ajoute-t-il,

Et puis surtout, le soir, la triste cathédrale
Me racontant tout bas, avec la voix des nuits,
L'histoire des vieux jours, mer aux immenses bruits
Dont les flots ont baigné son antique spirale !

Que de soirs j'ai passés, les pleurs coulant à flots
Sur ma joue, en silence, et recueillant dans l'ombre,
De l'orgue qui mourait le chant étrange et sombre,
Vaste voix d'ici-bas pleurant ses longs sanglots !

Le pays de Fribourg a été encore célébré par deux enfants du pays, Pierre Sciobéret et Nicolas Glasson. Ce dernier nous dit le « chant des bergers », le « chalet aux alpestres appâts », le « Molézon aux trois cimes rêveuses ». Il a bien compris la vie du paysan, et sa pièce : *A ma faux*, ne manque pas d'énergie.

Un autre poète, un Genevois celui-là, — il s'appelait Imbert Galloix, — nous a jeté son cri d'amour au lointain pays natal. Il nous dit les « horizons du Léman », les « vieux monts », les « Alpes natales »; il nous parle des « blancs rochers du Salève », de sa « Genève si chérie », et il ajoute, sur un ton que Gilbert eût compris et que Malfilâtre eût aimé, mais qui est devenu quelque peu caduc :

Non, l'étranger n'a pas, aux rives de la Seine,
D'asile pour les maux du cœur.

A côté d'Imbert Galloix, il faut citer son ami et son contemporain, Charles Didier.

Il y a un sonnet de Ch. Didier qui est célèbre, — du moins en Suisse, — et qui répond à ce doux et cruel sentiment du « heimweh ». C'est le *Mal du Pays*.

« Ne me parlez pas de la Suisse, » nous dit le poète :

Vous voyez bien que, moi, je n'en parle jamais...

Ah ! que ne suis-je encor sur ces âpres sommets
Où j'ai tant promené, jadis, ma rêverie !
Ce fut là ma première et ma seule patrie ;
Et je sens maintenant à quel point je l'aimais.

Jamais Cent-Suisse, au loin, n'entend le *Ranz des Vaches*,
Sans qu'une larme tombe au bord de ses moustaches,
Et le mal du pays l'entraîne à déserter ;

Comme lui, tous les jours, en esprit je déserte,
Car je sens, dans l'exil, tous les jours plus ma perte...
O mes Alpes, pourquoi fallut-il vous quitter?

C'est ce même Ch. Didier qui a écrit de beaux vers sur le chamois. Je les donne ici, bien qu'ils figurent dans quelques anthologies : mais n'est-ce pas, en somme, une anthologie que nous faisons, et la plus colorée de toutes en même temps que la plus émue ?

Voici donc le second sonnet de Ch. Didier :

Le chamois est timide, au désert il se plaît;
Il se plaît dans les bois que la fraise parfume,
Il hante les hauts pics que le soleil allume
De son premier rayon, de son dernier reflet.

Sous la neige, il surprend le thym, le serpolet,
S'abreuve à la cascade, et, tout blanchi d'écume,
Il écoute, immobile et perdu dans la brume,
Le cor lointain du pâtre et la voix du chalet.

Et si parfois, le soir, errant dans la vallée,
Près des hameaux en fête il passe à la volée,
Le bal, les chants, les feux, tant d'éclat, tant de voix

L'effarouchent ; il fuit, il fend l'air, il regagne,
Encor tout palpitant, la paisible montagne...
Moi, fils aussi des monts, je ressemble au chamois.

On doit à M. Eugène Rambert ce saisissant *Dialogue* entre deux colosses de neige :

On entendit, dans la nuit sombre,
Le Mont-Rose dire au Cervin :
« Qu'as-tu donc à gronder dans l'ombre,
Frère maudit, mon noir voisin?

« As-tu rêvé de tes victimes ?
Du sentier masqué sur tes flancs ?
Des os meurtris dont tes abîmes
Ont gardé les restes sanglants ?

— Que me font ces fourmis humaines ?
De ces nains-là je ne sais rien :
Je rêvais des cimes hautaines
Dont le front dépasse le mien. »

Autre part, M. Eug. Rambert interprète les beautés et les mœurs, les chansons et les légendes du pays de Gruyère. Ailleurs encore il chante le *Soleil du Léman*, et voici la fin de son poème.

Le soleil s'en va :

... Mais il ne s'en va pas sans saluer encore
Les monts échelonnés aux limites des cieux.
De la pourpre du soir la neige se colore ;
Aux Alpes du Léman l'astre fait ses adieux.

En cercle, autour de lui, les voyez-vous rangées ?
Chaque tour de granit brille comme un fanal.
L'une a sur ses flancs nus des lueurs orangées ;
L'autre sent flamboyer son manteau virginal.

— « C'est lui, c'est le soleil, » se disent les montagnes.
« Heureuse parmi nous celle qu'il choisira,
Et qui, voyant pâlir le front de ses compagnes,
Sous son dernier rayon seule resplendira ! »

La voilà, la voilà, la cime qu'il couronne !
Sous le dernier rayon brille un dernier sommet,
Et, tout au fond des eaux que la nuit environne :
« C'est lui, c'est le soleil ! » dit un dernier reflet.

Il n'y a pas jusqu'aux graves métaphysiciens qui ne l'aient

chanté, ce merveilleux lac Léman, — ce morceau d'azur tombé dans un cirque de montagnes abruptes, de moelleuses collines et de plages herbeuses. J'ai retrouvé les vers que lui consacrait, — il y a terriblement d'années! — le philosophe Charles Secrétan :

La connais-tu, la vague, d'un bleu sombre,
Qui de Chillon baigne l'antique mur!
Des rocs d'Arvel as-tu vu la grande ombre
Se découper sur cette mer d'azur!
Connais tu Naye et sa croupe *escarpée*,
Et de Jaman la gorge *crénelée?*
Les as-tu vus, dis-moi, les as-tu vus?
Viens dans ces lieux, et ne les quittons plus...

La rime n'est pas riche; mais enfin la cadence y est, et le rythme a sa mélodie.

Un autre philosophe, M. Ernest Naville, nous a décrit une *Aurore alpestre*. Ici encore la forme n'est point parnassienne. Je ne donnerai que ces six vers, — les plus « alpestres » du morceau :

Oui, ce spectacle est grand! Ces éternelles cimes
Portant la neige au flanc et pendant en abimes,
Austères sommités!
Ces pics demi-voilés de vapeurs matinales,
Ces glaces étalant leurs splendeurs virginales
Qui bravent nos étés!

J'aurais dû vous présenter plus tôt un brave homme, un ancien « pâtre », qui s'appelait Oyez-Delafontaine, qui devint instituteur, et donna plusieurs volumes sous des titres candides, depuis les *Villageoises* jusqu'aux *Aubépines*, en passant par les *Petites fleurs des bois*. Il avait de l'aisance, du naturel, et, pour être grossières, ses *chevilles* ne nous indignent pas trop : il y a du cœur sous chaque maladresse, de l'amour sincère sous chaque hymne gauche ou confus. Et c'est avenant comme la gaîté, comme la tendresse d'un rustique qui serait demeuré sain d'esprit tout en apprenant à écrire.

Et voici maintenant venir Amiel, l'auteur posthume de ce *Journal intime* qui a donné lieu à tant de gloses. Amiel a écrit, en

plusieurs endroits, des vers sur la nature alpestre. Ils ne valent ni les fragments épars de Monneron, ni les sonnets de Charles Didier, ni tout le reste. Si j'en transcris quelques-uns, c'est à cause de la signature, qui est maintenant illustre :

Aux flancs obscurs des monts frissonne la rosée ;
L'étoile du berger luit encor dans l'azur ;
Sous le vent du matin fuit la brume irisée,
Et la félicité traverse le ciel pur.

De ces hardis sommets, autels de la lumière,
Jusqu'au torrent qui gronde en son rythme puissant,
On dirait la nature, *à cette heure*, en prière,
Et la sérénité d'en haut sur moi descend...

Voilà deux tournures bien embarrassées ! Mais le poète se sauvera par la dernière strophe, toute fraîche, naïve et musicale :

Le jour naissant ranime et l'eufraise et l'abeille ;
L'alpage au gai velours a doublé de fraîcheur :
Forêts, vallons, troupeaux et chalets, tout s'éveille,
Et la vie, à longs flots, inonde aussi mon cœur.

Ailleurs, c'est une évocation plus précise, avec noms à l'appui, de ces montagnes si follement aimées de quiconque les peut approcher un jour :

L'*Argentine* se colore ;
Dans l'aurore
Morcle a redressé sa dent ;
Muveran, cime hardie,
S'incendie
Aux derniers feux d'occident...

Ce serait mal à moi de ne pas vous dire que M. Louis Tognetti a écrit plusieurs piècettes locales, bien genevoises, et que M. Louis Tournier lui avait donné l'exemple en adoptant ces sujets familiers qu'il traite avec tant de bonheur. M. Émile Julliard dédie plusieurs morceaux à la gloire de Genève.

Parmi les poètes nouveaux qui ont, eux aussi, chanté les Alpes, le Léman ou la plaine, il me faut citer, au hasard de la

mémoire, et sans aucun ordre chronologique, les noms auxquels le public s'est le plus accoutumé. Voici Ernest Bussy : mort tout jeune, il a laissé, dans une œuvre toute de sentiment, de rares, mais fins morceaux descriptifs. Voici M. Henri Warnery : il a dit, à plusieurs reprises, la beauté de la patrie et les angoisses du *heimweh*. Voici M. Berguer : j'eusse voulu vous donner une de ses piècettes, où j'ai trouvé des traits heureux et de jolis détails à la Coppée. Voici encore M. Élie Ducommun, dont on cite des odes patriotiques. J'aurais tort d'oublier M. A. Egli, M. Philippe Monnier, — celui-là nous a décrit avec charme les « vieilles églises », — ou encore M. Antoine Granger, ou M. Charles Bonifas. Et notez qu'il en est bien d'autres ! Mais je passe : aussi bien, j'ai hâte d'arriver à une œuvre que je sais exclusivement montagnarde, tout en couleur locale et tout en parfums alpestres.

Un poète genevois, M. Jules Cougnard, va mettre à exécution une idée hardie. Il nous donnera un poème, — un poème comme la *Miette et Noré* de M. Jean Aicard, — et dont le cadre sera le Valais. Localisons davantage : l'idylle alpestre de M. Cougnard se déroulera à Evolène, droit au pied des glaciers, dans les sites, frais ou tragiques, d'une nature qui a ses âpretés comme ses grâces, — grâces sous le soleil, âpretés sous les vents furieux. Il y aura là des épisodes de toutes sortes, depuis l'orage obligatoire jusqu'au sempiternel convoi funèbre, en passant par les déclarations d'amour, les escalades et les avalanches. Le tout sera dans des rythmes très divers, et j'en félicite M. Cougnard : c'était l'unique moyen qu'il eût de faire œuvre soutenue et point lassante.

Mais je glose sur ce livre qui n'a point encore paru. Mieux vaudrait vous en donner un fragment. Triste ? Oh ! non ! Tant de sévérités alignées nous ont navrés... Descriptif ? Jamais ! Nous avons trop lu de descriptions... Tout bien réfléchi, je le choisis familier, attendrissant et gai.

C'est dans ce poème alpestre, en effet, que trouveront leur place de ravissants épisodes comme celui-ci. Il s'agit du Mozart que joue Monsieur le Prieur :

Monsieur le Prieur n'a qu'un seul défaut,
Défaut très petit, défaut tout aimable ;
Il n'est pas gourmand (juste ce qu'il faut !)
Il est chaste, il est à tous charitable,
Mais, — on l'a blâmé parfois à Sion, —
Il est mélomane avec passion.

De cahiers jaunis il fait sa pâture.
Il aime Mozart comme on aime un saint,
Et par-ci par-là, s'il peut d'aventure,
Faire asseoir quelque hôte à son clavecin
C'est avec amour qu'il sort de l'armoire
Une antique flûte aux anneaux d'ivoire.

— « Venez donc souper chez nous (me dit-il),
Certain caneton rôtit sur la braise,
Et vous goûterez le parfum subtil
D'un muscat datant de soixante et treize :
Je distille un kirsch qui n'est pas mauvais... »
Moi, je sais très bien sa ruse, — et j'y vais.

Nous soupons, et puis, quand dessert Nanette,
Le bonhomme va droit à son lutrin.
Je m'assieds alors devant l'épinette
Et bien accordés tous deux, pleins d'entrain,
Aussi sérieux que des diplomates,
Nous nous régalons de vieilles sonates.

Soufflant dans son trou, s'escrimant des doigts,
Lui va son chemin sans trop d'anicroches ;
Comme un loriot dans un coin du bois
Il trille, il arpége en quadruples croches,
Et. sur l'épinette aux vieux sons fêlés,
Sonnent mes accords gaiment martelés.

Le ton n'est souvent pas tout à fait juste
Et plus d'un point d'orgue est inquiétant ;
Mais n'en riez pas. Bien que simple, fruste,
Notre musique a son charme pourtant,
Car, dans ce salon villageois de prêtre,
Nous sentons planer l'âme du vieux maître.

J'en suis aux Genevois. Avant de les quitter, je rappellerai les poésies patriotiques de M. Jules Vuy, dont l'une surtout, *L'Alpe libre,* mériterait d'être transcrite dans son entier.

Enfin, — et c'est sur cette impression que je désire clore notre voyage à travers les Alpes suisses, — il vient de paraître un poème de la plus exceptionnelle beauté, où M. Édouard Tavan nous peint, en la mettant dans son cadre, la *Douleur du taureau :*

Tout le jour, à l'écart couché dans les rosages,
Le taureau noir, le roi sombre des hauts alpages,
Au flanc de la prairie a gémi tristement,
Dans la blonde vapeur de son poitrail fumant
Exhalant vers le ciel des plaintes inconnues.
Les filles des chalets près de lui sont venues;
Elles l'ont appelé des noms accoutumés,
Offrant à sa douleur les herbages aimés,
Caressant doucement, pour soulager sa peine,
De leurs tremblantes mains son large cou d'ébène.
Il est demeuré là. Les vaches aux longs pis,
Les petits veaux craintifs dans les buissons tapis,
Paissaient joyeusement les gazons et les mousses.
Sous les branches des pins montrant leurs têtes rousses,
Les génisses, avec de grands yeux innocents,
De leurs roses naseaux soufflaient sur les passants
Et fuyaient en chassant les taons avec leur queue.

Les sommets endormis sous l'immensité bleue
Dentelaient vaguement les vaporeux lointains,
Sur les pentes couraient les ruisseaux argentins,
Les herbes s'inclinaient sous une tiède haleine,
Les grands bois se taisaient, toute l'Alpe était pleine
De parfums, de rayons et de gais tintements;
Mais il est resté sourd à ces appels charmants,
Et, dédaigneux des soins et des douces paroles,
Et de la combe verte, où, sous les vieux arolles,
Les belles du troupeau mugissaient leurs amours,
A tout indifférent et gémissant toujours,
Il est demeuré là, farouche et solitaire,
Dans le rosage en fleurs étendu sur la terre.

Quand l'ombre des chalets s'allongea sur les prés,
A l'heure où le jour fuit sur les monts empourprés,
Où le lointain adieu des âmes envolées
Dans les cloches du soir s'exhale des vallées,
Tout à coup, sous l'élan d'un effort furibond,
Le taureau menaçant s'est levé d'un seul bond;

De son regard oblique il a fouillé l'espace,
Et, plus impétueux que l'ouragan qui passe,
Il a, sous le galop pressé de ses pas lourds,
Ébranlé sourdement les pentes de velours : —
On eût dit le fracas des neiges entraînées.

Dans le vertige affreux de courses effrénées,
Sa vaste silhouette, ainsi qu'un noir démon,
Passait et repassait à la croupe du mont
Qu'envahissait déjà l'ombre des nuits paisibles.

Parfois, comme entouré d'ennemis invisibles,
Il s'arrêtait soudain, reculait frémissant,
Abaissait son front large, arquait son dos puissant,
Et, déchaînant l'éclat de sa rage insondable,
Recommençait au loin son galop formidable,
Frappait, frappait le vide et les fantômes vains,
Broyait le sol, lançait les blocs dans les ravins;
Puis, dans l'enivrement terrible de sa force,
Au sein d'un tourbillon de cailloux et d'écorce,
Éventrant les vieux pins sous ses cornes de fer,
Il jetait dans la nuit des beuglements d'enfer.
Tous ont fui, redoutant ses coups épouvantables,
Et la terreur les tient blottis dans les étables.
Le vieux tueur de loups, le robuste vacher,
Ni le fort bûcheron, n'ont osé l'approcher.
Aucun pouvoir humain ne s'en peut rendre maître :
Il faut un exorcisme, et l'on attend le prêtre...
Et, depuis quatre jours, là-haut, sous les cieux clairs,
Le mufle tout sanglant et les yeux pleins d'éclairs,
Avec un roulement d'échos qui l'accompagne,
L'énorme taureau noir beugle dans la montagne.

Vous le voyez, les Alpes nous ont donné, elle nous donnent encore, elles nous donneront demain de fiers poètes. Et nous aurons souvent à renouer connaissance avec les *édelweiss*, les *rosages* et les *névés* !



XLVI

ROUMANIE

La Roumanie a un grand poète, qui est en même temps son ambassadeur à Paris. M. Vasile Alecsandri a écrit un *Chant des peuples latins,* célèbre du coup, et cité encore dans toutes les publications de nos félibres. Mais c'est en Roumain qu'il compose; nous sommes donc obligés de ne le mentionner qu'en passant.

Il n'y a, à notre connaissance, qu'un seul écrivain qui ait célébré la Roumanie en vers français. M[lle] Hélène Vacaresco a esquissé, dans ses *Chants d'aurore*, quelques paysages de cette lointaine terre, qui, enserrée entre les steppes russes, le Danube et la triste Mer Noire, s'accroche aux pentes arrondies, aux gorges et aux aspérités des Carpathes. Paysages larges et plats, d'une mélancolie grandiose et d'un charme inédit. Il y paraît dans les vers de M[lle] Vacaresco. Elle nous parle de « la plaine infinie où se meurt le soleil »; elle nous peint les blés mouvants, ces blés auxquels la brise prête des houles marines... Mais où son œuvre nous sera précieuse, c'est lorsque,— comme dans la *Chanson roumaine,* — elle interprète une héroïque et pittoresque berceuse de là-bas :

Le maïs verdit parmi l'herbe verte.
Ma petite porte au vent s'est ouverte,

Elle s'ouvre au vent : ne la fermez pas.
Le maïs d'avril est éclos là-bas.

Lorsque le zéphyr l'ouvre en la nuit brune,
Ce n'est pas pour toi, doux œil de la lune.

Le vent au matin l'ouvre avec émoi.
Regard du soleil, ce n'est pas pour toi.

Ma porte en chantant s'ouvre d'elle-même
Sous les pas joyeux de celui que j'aime.

Ma petite porte ouvre son battant
Pour fêter celui que mon rêve attend.

Celui que je veux est hautain et tendre.
Ma porte en chantant s'ouvre pour l'attendre.

Et moi, pour emplir les soirs pleins d'ennui,
Je file à ma porte en rêvant à lui,

Car je poserai mon front sur sa bouche
Et ma main qui tremble en sa main farouche.

Il me contera l'horreur des combats.
La pierre du seuil souhaite son pas.

Il me chantera la terre conquise.
Son souffle léger est cher à la brise.

Il dira qu'il m'aime et je le croirai.
Le soleil puissant emplira le pré.

Le maïs verdit parmi l'herbe verte.
Ma petite porte au vent s'est ouverte.

Elle s'ouvre au vent, ne la fermez pas :
Le maïs d'avril est éclos là-bas.

Et maintenant, adieu l'Europe ! Nous partons pour les colonies.



XLVII

ILE BOURBON

L'Ile Bourbon aura été féconde en poètes. Au siècle dernier, elle nous donnait Parny, ce Parny dont Chateaubriand a pu dire : « Je n'ai point connu d'écrivain qui fût plus semblable à ses ouvrages : poète et créole, il ne lui fallait que le ciel de l'Inde, une fontaine, un palmier et une femme. »

Dans ce siècle, l'Ile Bourbon a nourri deux poètes de haut vol, Leconte de Lisle et Auguste Lacaussade.

Leconte de Lisle nous a, en plusieurs endroits des *Poèmes barbares*, dit la végétation tropicale et le ciel luxuriant de son île. C'est avec d'ardentes couleurs qu'il le fait, en une langue riche, au cours d'éclatantes et sonores images. Tantôt il nous montre

> Le vert colibri, le roi des collines ;

Tantôt il évoque la *Bernica ;* et ici je cite sans commentaires :

> Perdu sur la montagne, entre deux parois hautes,
> Il est un lieu sauvage, au rêve hospitalier,
> Qui, dès le premier jour, n'a connu que peu d'hôtes;
> Le bruit n'y monte pas de la mer sur les côtes,
> Ni la rumeur de l'homme : on y peut oublier.

La liane y suspend dans l'air ses belles cloches
Où les frelons, gorgés de miel, dorment blottis;
Un rideau d'aloès en défend les approches;
Et l'eau vive qui germe aux fissures des roches
Y fait tinter l'écho de son clair cliquetis.

Quand l'aube jette aux monts sa rose bandelette,
Cet étroit paradis, parfumé de verdeurs,
Au-devant du soleil, comme une cassolette,
Enroule autour des pics la brume violette,
Qui, par frais tourbillons, sort de ses profondeurs.

Si midi, du ciel pur, verse sa lave blanche,
Au travers des massifs il n'en laisse pleuvoir
Que des éclats légers qui vont, de branche en branche,
Fluides diamants que l'une à l'autre épanche,
De leurs taches de feu semer le gazon noir.

Parfois hors des fourrés, les oreilles ouvertes,
L'œil au guet, le col droit, et la rosée au flanc,
Un cabri voyageur, en quelques bonds alertes,
Vient boire aux cavités pleines de feuilles vertes,
Les quatre pieds posés sur un caillou tremblant.

Tout un essaim d'oiseaux fourmille, vole et rôde,
De l'arbre aux rocs moussus, et des herbes aux fleurs :
Ceux-ci trempent dans l'eau leur poitrail d'émeraude;
Ceux-là, séchant leur plume à la brise plus chaude,
Se lustrent d'un bec frêle aux bords des nids siffleurs.

Ce sont des chœurs soudains, des chansons infinies,
Un long gazouillement d'appels joyeux mêlé,
Ou des plaintes d'amour à des rires unies;
Et si douces, pourtant, flottent ces harmonies,
Que le repos de l'air n'en est jamais troublé.

Mais l'âme s'en pénètre; elle se plonge, entière,
Dans l'heureuse beauté de ce monde charmant;
Elle se sent oiseau, fleur, eau vive et lumière,
Elle revêt ta robe, ô pureté première!
Et se repose en Dieu, silencieusement.

C'est avec moins d'impassibilité dans la forme, moins de

somptuosité dans le vocabulaire, mais avec un filial amour, que M. Auguste Lacaussade s'adresse à son île Bourbon :

O terre des palmiers, pays d'Éléonore,
Qu'emplissent de leurs chants les mers et les oiseaux !
Ile des bengalis, des brises, de l'aurore !
Lotus immaculé sortant du bleu des eaux !
Svelte et suave enfant de la jeune nature,
Toi qui, sur les contours de ta nudité pure,
Libre, laisses rouler au vent ta chevelure,
Vierge et belle aujourd'hui comme Ève à son réveil,
Muse natale, Muse au radieux sourire,
Toi qui dans tes beautés, jeune, m'appris à lire,
A toi mes chants ! à toi mes hymnes et ma lyre,
O terre où je naquis, ô terre du soleil !

Il faut que je transcrive ici ces vers sur *La Dumas*, que Sainte-Beuve cita jadis, et qui n'ont pas démérité :

Sous le tranquille azur du plus doux des climats,
Une humble maisonnette au bord de la Dumas ;
Une humble maisonnette aux persiennes blanches,
Sous un réseau fleuri de liane et de branches,
Où je puisse, à midi, rêvant aux bruits des eaux,
Mêler ma poésie aux rimes des oiseaux ;
A droite, une rizière où le bengali chante ;
D'un vieil arbre à mon seuil l'attitude penchante,
Où, tous les ans, viendront les martins au bec d'or
Suspendre leurs doux nids et couver leur trésor ;
Un jardin clos d'un mur où rampe la raquette ;
Une ruche et des fleurs dont l'oiseau vert becquette
La poudreuse étamine et l'odorant émail ;
Un parterre où toujours j'aurai de préférence
Des roses du Bengale et des muguets de France ;
Une vaste tonnelle à l'ombre des lilas,
Dont la fleur m'est si douce et meurt si vite, hélas !
Des livres, une femme, heureuse et jeune épouse,
Avec deux beaux enfants jouant sur la pelouse,
Et, fermant de mes jours le cercle fortuné,
Le bonheur de mourir aux lieux où je suis né.

Et quel charme dans ce poème du *Bengali !*

Il était né dans la rizière
Qui borde l'étang de Saint-Paul.
Heureux, il vivait de lumière
De chant libre et de libre vol.

Poète ailé de la savane,
Du jour épiant les lueurs,
Il disait l'aube diaphane
Bercé sur la fataque en fleurs.

Il hantait les gérofleries
Aux belles grappes de corail,
Et, parmi les touffes fleuries,
Lustrait au soleil son poitrail.

Il allait plongeant son bec rose,
Au gré de son caprice errant,
Dans le fruit blond de la jamrose,
Dans l'onde fraîche du torrent.

A midi, sous l'asile agreste
Du ravin au vent tiède et doux,
Ivre d'aise, il faisait la sieste
Au bruit de l'eau sous les bambous.

Puis, dans quelque source discrète,
Bleu bassin sous l'ombrage épars,
Baignant sa gorge violette,
Il courait sur les nénuphars.

Quand l'astre au bord des mers s'incline,
Empourprant l'horizon vermeil,
Il descendait de la colline
Pour voir se coucher le soleil.

Et, sur le palmier de la grève,
Et, devant l'orbe radieux,
Au vent du large qui se lève,
Du jour il chantait les adieux.

Et la nuit, magnifique et douce,
D'étoiles remplissant l'éther,
Il regagnait son lit de mousse
Sous les touffes du vétiver.

C'est là que l'oiseleur cupide,
Le guettant dans l'obscurité
Ferma sur lui sa main rapide,
Et lui ravit la liberté.

Dès lors, il subit l'esclavage.
Un marin, chez nous étranger,
L'emmena du natal rivage
Sur mer, avec lui, voyager.

C'est ainsi qu'il connut la France.
Quand il y vint, le jeune Été,
Vêtu d'azur et d'espérance,
Resplendissait dans sa beauté.

Partout, sur les monts, dans la plaine,
Brillait un ciel oriental :
L'exilé de l'île africaine
Se crut sous son climat natal.

Mais vint l'automne aux froides brumes,
La neige au loin blanchissant l'air ;
Il sentit courir sous ses plumes
Les âpres frissons de l'hiver.

Rêvant à l'île maternelle
Aux nuits tièdes comme les jours,
Il mit sa tête sous son aile,
Et s'endormit, et pour toujours !

C'était un enfant des rizières,
Des champs de canne et de maïs :
En proie aux bises meurtrières,
Il mourut, plein de son pays.

Un autre poète de l'Ile Bourbon, M. Élias Duvelleguet, a chanté l'oiseau de son île, le « paille-en-queue » :

Pour nous les annoncer, Dieu d'un beau messager
Dota les îles les plus belles :
Chio, Hydra, Candie ont l'alcyon léger,
Malte ses essaims d'hirondelles.

Jersey se devine à ses mille goëlands...
De Bourbon, à plus d'une lieue,
Avant de découvrir les pics étincelants
On aperçoit les « paille-en-queue ».

Leur vol immense dans l'immensité de l'air,
Ainsi que la neige tournoie,
Puis, comme un trait d'argent, aux miroirs de la mer
Descend avec des cris de joie.

Quand on les voit de loin sur la crète des flots
Se jouer, si blanche est leur plume
Que l'on croirait, au lieu d'une troupe d'oiseaux,
Voir voler des flocons d'écume...

Mais nous quittons l'Ile Bourbon. La terre s'efface ; les derniers « paille-en-queue » ont disparu ; nous allons vers le Canada.





XLVIII

UNE ÉPOPÉE FRANÇAISE AU CANADA

On a dit bien souvent — et cette banalité tend à devenir axiome — que la France n'a pas « la tête épique ». C'est avec le sabre ou le mousquet, non avec la plume, qu'elle a traité ses épopées. Elle est riche de gloire militaire, riche de fastes et d'éclat, mais, depuis *La Chanson de Roland* et les *Gestes* du moyen âge, elle n'a mis au jour aucune œuvre où son histoire s'éternise dans le bronze du vers héroïque. Il faut venir jusqu'à ce siècle pour y trouver, sinon une épopée dans le sens primitif et complet du mot — c'est-à-dire la succession de chapitres formant corps, et se déroulant autour d'une action serrée — du moins des fragments épiques, ce que Victor Hugo nous a donné dans *La Légende des Siècles*, et M. Leconte de Lisle dans ses évocations de la Grèce ou de la barbarie. Aucun de nos grands poèmes modernes n'est, à proprement parler, un poème épique : *La Chute d'un Ange* ressemble plutôt à un long élan de mysti-

cisme dévoyé — *Jocelyn*, à une élégie ensanglantée par les échafauds de la Révolution — *Pernette*, enfin, à une idylle rustique toute gracieuse, mais sans ampleur.

C'est qu'il faut à l'épopée plus et mieux que sa part d'histoire, de vérité précise, d'actions éclatantes : il lui faut de la *généralité*. La qualité essentielle, la raison d'être d'une épopée, c'est cette amplification, cette vie intense, ce fourmillement d'actions et de personnages divers, cette sorte d'existence commune où se fondent, se mêlent, se perdent les joies ou les douleurs, le courage ou la souffrance, les sentiments ou les idées de tout un peuple. Il importe que l'épopée, pour être vraiment telle, nous donne la large vision d'une époque, la peinture d'une race entière. L'épopée doit être collective. Nous y voulons suivre, non plus les aventures particulières de quelque héros, mais les passions, les colères, les exploits ou les crimes d'une génération. On conçoit que les sujets d'épopée n'abondent pas : c'est pourtant chose triste que le dénuement dans lequel nous sommes. Aussi les amis de l'héroïque, les amoureux du sublime auront-ils eu un tressaillement en voyant venir, d'une terre perdue où flottèrent les lis de France, l'épopée dont je vais parler.

M. Louis Fréchette est, sinon le premier, du moins le plus connu des écrivains canadiens. Il s'était déjà vu couronner par l'Académie pour son recueil : *Les Oiseaux de neige*. C'était en 1880, et M. Camille Doucet pouvait dire, aux applaudissements d'un de ces auditoires qui font les réputations littéraires :

« Jeune encore, M. Louis Fréchette, tour à tour avocat et journaliste, eut en dernier lieu, pendant cinq ans, l'honneur de représenter au Parlement fédéral le comté et la ville de Lévis. Il n'appartient plus, aujourd'hui, qu'à la littérature, et, pendant que ses vers nous apprenaient à le connaître, un grand drame de sa composition obtenait un succès retentissant sur le théâtre de Montréal. C'est en Français, Messieurs, qu'on parle et qu'on pense, dans ce pays, jadis français, que nous aimons et qui nous aime. »

M. Camille Doucet vient de vous présenter notre auteur. Je n'ajouterai que quelques mots à sa présentation. Mais enfin

l'homme et le style se touchent, — ils sont frères ou cousins germains, et qui connaîtra l'un doit connaître l'autre.

Notre auteur appartient à cette race robuste en qui la vigueur anglo-saxonne complète la vivacité gauloise. Épaules carrées, teint frais, cheveux blonds, regards francs, lunettes d'or, démarche aisée, voix forte, — tel apparaît l'auteur de *La Légende d'un Peuple*. Et tel je l'ai vu, lors de son dernier voyage à Paris, un peu fatigué par le succès, mais si heureux et si triomphant, qu'il en paraissait oublier l'accablement des veilles fiévreuses. Tel aussi je l'ai vu, lorsqu'il est reparti, triste de quitter la France, tout rayonnant de joie, pourtant, à l'idée qu'il allait revoir « ses petites Canadiennes ». Et tel je l'ai vu, tel je l'aime, car on n'a, en le regardant, en lui parlant, ni désillusion ni mécompte : cet homme-là ne diminue pas son œuvre ; son émotion n'est pas du style, ses tendresses ne sont pas des phrases, et la flamme qu'il met dans ses vers, il la porte aussi dans ses yeux.

J'ignore quand et comment M. Fréchette a trouvé le germe, l'embryon, la première idée de son livre. Je m'imagine qu'à force de lire le récit de dévouements obscurs, à force d'entendre conter de merveilleux faits d'armes, à force de s'enfoncer dans les surprises et les étonnements de cette histoire toute grandiose, il dut, année par année, jour par jour, sentir s'amonceler en lui les impressions, les souvenirs, les noms de martyrs ou de héros, les mots ingénus ou superbes, — les matériaux, enfin, dont il allait pétrir son œuvre. Et puis, pièce après pièce, morceau après morceau, strophe après strophe, il poursuivit la tâche ainsi commencée. De là ces quelques imperfections de forme, de là ces oublis qui compromettent l'unité de l'épopée ainsi conçue et traitée par fragments. Mais j'ai l'assurance que M. Fréchette ne s'en tiendra pas à ce premier volume. Il reprendra son sujet, il l'étendra, il le fera jaillir plus vivant encore des entrailles d'une race et des oubliettes de l'histoire. Telle qu'il nous l'a présentée, sa *Légende d'un Peuple* a une mâle puissance. Elle ne renferme — quoi que le titre en dise — rien de légendaire. Tout ce qu'elle relate en l'amplifiant, tous ces faits qu'elle exalte avec plus ou moins de lyrisme, tout cela est vrai,

prouvé, inscrit et scellé dans les archives du Canada. Mon analyse ne sera donc qu'une suite de résumés ou de commentaires : je ne suis plus un critique, — je me fais annotateur. Le plus sûr, le plus honnête moyen de mettre en saillie les belles choses, c'est encore de s'effacer derrière elles après avoir dit leur beauté. J'accepte le rôle, qui est un peu celui des confidents classiques, et j'ouvre avec vous *La Légende d'un Peuple.*

L'histoire d'abord, l'histoire des chroniques, l'histoire aride et sévère. Il la faut rappeler pour comprendre l'évocation qu'un poète nous en donne.

Découvert par le Malouin Jacques Cartier, habité par quelques familles de colons bretons ou normands, le Canada ne vit d'abord, pendant des années, que l'héroïsme des missionnaires, leur hardiesse, leur résignation, leur folie du sacrifice. Il nous est revenu quelques récits de ces mutilations, de ces agonies, de ces témérités à peine croyables. Je n'en citerai qu'un exemple.

Après avoir peiné et souffert pendant des mois, certain missionnaire est surpris par les sauvages. On l'attache : il arrive à se sauver. On le reprend, on le mène au poteau, on lui coupe le nez, les lèvres, les oreilles, les poignets, on le laisse ensuite couché dans le sang et le sable. Par un miracle d'énergie, il parvient à s'éloigner. Il rampe. Il se traîne, demi-mourant, pendant des lieues. Il arrive au fleuve, à la colonie. On le renvoie en Europe. Vous croyez qu'il va se reposer, se guérir ou mourir là-bas ? A peine débarqué, il se rembarque. Il revient au Saint-Laurent, il reprend ses courses en pleines forêts. Il est saisi de nouveau, de nouveau mutilé : on lui crève les yeux, on lui brise les dents, on le brûle à moitié, — et c'est le lendemain seulement qu'il finit par jeter son dernier râle, sous les coups de pierre des Iroquois.

Ainsi se déroule, au milieu des supplices sanguinaires et des embuscades féroces, cette première partie de l'histoire du Canada. Viennent les Anglais. Québec et Montréal sont déjà des villes. Et alors les batailles continuent, plus violentes et plus farouches toujours. « Quelle guerre ! dit M. Jules Claretie — quelle guerre ! Et comme la France l'ignore ! D'Argenson nous a

tracé le tableau cruel de cette cour où la Pompadour pérore et picore, tandis que le roi dit — avec Voltaire, hélas ! — qu'on n'a guère à se soucier de « *quelques arpents de neige* ». On meurt cependant, là-bas, sur cette neige rougie. On y tombe bravement, élégamment, à la française. Nos soldats vont au rempart en sortant d'un bal, et si les officiers portent des manchettes, c'est pour étancher le sang de leurs blessures.

« Tout, dans cette lutte, est épique. Les deux chefs d'armée expirent le même jour, sur le même champ de bataille, et, tandis que les Anglais s'empressent autour du général Wolfe mortellement blessé, Montcalm rentre à Québec, pâle et déjà mourant sur son cheval ; et les femmes, en le voyant passer, livide, ensanglanté, disent en se signant : « Grand Dieu ! *le marquis* est mort ! » — le marquis qu'on enterrera dans le trou creusé par une balle anglaise. Chose plus inconnue : au siège de Québec, l'épée de la Pérouse a pu rencontrer celle du capitaine Cook. Ces deux artisans de civilisation se combattirent, et la destinée les rapprocha dans le péril comme elle devait les faire se ressembler dans la mort. »

On sait la suite : le Canada perdu, livré, abandonné du roi et de la France ; le duc de Lévis arrachant, une fois encore, la victoire aux généraux anglais ; puis la conquête définitive.

Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche et repassa les mers...

Le servage commença. Car, au début, le joug de l'Angleterre fut lourd, sa répression impitoyable, sa législation intolérante et dure. Ici je laisse la parole à un Canadien, M. Louis Achaintre. Voici ce qu'il écrivait dans une revue de Québec ; il nous parle des soixante-trois mille Français que le traité de Paris jetait ainsi dans les mains de l'Angleterre :

« Au lendemain de la cession commença pour eux une existence difficile, semée de pièges et d'embûches. Privés tout d'un coup de leurs chefs naturels — car tous ceux qui avaient un nom, un poste, ou quelque aisance : nobles, officiers, fonctionnaires, notables, profitaient des stipulations du traité pour passer en

France — ces braves gens, demeurés sans autre guide qu'un clergé, alors peu préparé aux luttes qui allaient s'ouvrir, se rattachèrent énergiquement à leurs traditions, à leur glorieux passé... »

Il y eut des imprudences admirables, des « coups de tête » sublimes, des mots dignes de l'antique.

Et c'est tout cela, c'est cette histoire violente, effroyable par endroits, souvent attendrissante à vous mouiller les yeux, que M. Louis Fréchette a virilement interprétée dans les quarante-huit morceaux de son volume, sans suite, à bâtons rompus, — comme on déroulerait des scènes de drame ou des tableaux vivants.

Le livre s'ouvre sur un hymne à l'Amérique. On me permettra de transcrire, sans éloges, et en remettant les critiques à plus tard, ces strophes du début :

Quand, dans ses haltes indécises
Le genre humain, tout effaré,
Ebranlait les vastes assises
Du monde mal équilibré ;

Etouffant les vieilles doctrines,
Quand le ferment des jours nouveaux
Montait dans toutes les poitrines
Et germait dans tous les cerveaux ;

Quand le siècle, dans son délire,
Passant la main sur son front nu,
Désespéré, tâchait de lire
Le problème de l'inconnu ;

Quand, sentant sa décrépitude,
Enfin, l'univers aux abois
De l'éternelle servitude
Songeait à secouer le poids ;

Sous ta baguette qui féconde,
Colomb, puissant magicien,
Tu fis surgir le nouveau monde
Pour rajeunir le monde ancien.

Oui, l'humanité vers l'abîme
Marchait dans l'ombre, en chancelant,
Lorsque, de ton geste sublime,
Tu l'arrêtas dans son élan.

Tu lui montrais, comme Moïse,
Du bout de ton doigt souverain,
La moderne terre promise :
Un univers vierge et serein !

Oui, toute une moitié du globe
Déroulant — spectacle inouï ! —
Les plis flamboyants de sa robe
Aux yeux du vieux monde ébloui !

Quel moment ! Quelle phase immense !
Ce pas, marqué par Jéhova,
C'est tout un passé qui s'en va,
Tout un avenir qui commence !

Suivent quelques vers moins fermes, affaiblis par l'abus des épithètes, et que je ne crois pas devoir transcrire. J'y note pourtant une belle expression. Colomb — nous dit le poète — Colomb ne fut

Qu'un instrument passif entre les mains de Dieu,
— Et, quand il ne croyait que suivre son étoile,
La grande main, dans l'ombre, orientait la voile.

Dans la pièce suivante, *Notre Histoire*, le poète met en vers les annales que nous venons de rappeler en prose. Il s'y trouve ce mâle distique :

Pas une œuvre, où le doigt divin se fait sentir,
Qui n'ait un peu germé dans le sang d'un martyr !

A quelques pages plus loin, sous ce titre : *Ante Lucem*, c'est la floraison végétative qu'il décrit, c'est cette terre vierge dormant au bord de son fleuve, tandis que là-bas, par delà les océans,

Là-bas, au grand soleil, l'humanité debout,
Un reflet d'or au fer de sa lance guerrière,
Dans l'éclair et le bruit dévore sa carrière.

Là tout germe, tout naît, tout s'anime et grandit;
Du haut des panthéons dont le front resplendit,
La trompette à la bouche, on voit les Renommées,
Dans l'éblouissement des gloires enflammées,
Pour l'immortalité jeter aux quatre vents
Les noms des héros morts et des héros vivants...

Pendant ce temps, les forêts inexplorées se taisent, les cataractes mugissent, les lacs se prennent sous la neige : c'est le désert.

Mais la Renaissance est venue :

Le roi François premier, par sa magnificence,
— N'ayant pu, dans sa soif ardente de jouir,
Vaincre l'Europe, — au moins tâchait de l'éblouir.

Il veut sa part d'Amérique. Il l'aura. Bientôt, des quais de Saint-Malo, où l'on entonne le *Veni, Creator !* la foule peut voir

Cartier et ses vaisseaux s'enfoncer dans la brume.

Le voyage est rude, le péril est grand. Mais un mousse crie : « Terre! » Le Canada vient de surgir des eaux, parmi l'écume des écueils et la frange noire des brisants.

On remonte l'immense fleuve. A droite, des plateaux; à gauche, des roches déchirées et sauvages; en face, l'eau écumante, les îlots dénudés, les caps sinistres, la solitude muette et tragique.

On prend terre. C'est l'endroit où, depuis, s'élèvera Québec. Alors on s'agenouille, — et ces bois, ces vallées, ces « longs coteaux dormants » retentissent

Pour la première fois, d'un hymne au Créateur.

Puis on plante la bannière blanche aux plis fleurdelisés, et, lorsqu'un vieux prêtre breton a dit la première messe, on s'endort pour la première fois sur cette terre enfin conquise.

Le temps marche. Voici la première moisson qu'on récolte. Voyez-vous ces moissonneurs? Admirez-vous ces moissonneuses?

Ce sont des émigrés du doux pays normand,
Des filles du Poitou, de beaux gars de Bretagne,
Qui viennent de quitter leur lande ou leur campagne
Pour fonder une France au milieu d'un désert.

Pourtant

... Le blé jauni tombe à faucilles pleines ;

Les javelles s'entassent en rangs pressés ; les gerbes sont prêtes ; on les porte sur les chars rustiques, et c'est

La première moisson de la Nouvelle-France !

On avance encore. Trois pirogues ont remonté le Saint-Laurent. Elles s'arrêtent sur une berge : la berge deviendra Montréal. Comme au premier débarquement, on dit la messe. Le soleil s'est couché, la nuit arrive, — et c'est alors qu'on put voir une étrange chose. Soudain réveillés, les voyageurs aperçoivent

... Mille essaims de mouches enflammées
Qui, croisant à l'envi leur radieux essor,
Comme un jaillissement de gouttelettes d'or,
Ou plutôt comme un flot de flammèches vivantes,
Rayaient l'obscurité de leurs lueurs mouvantes.

On se met en chasse : on poursuit, on saisit, on rapporte

Tous ces points lumineux voltigeant dans la nuit.

Puis on en fait des réseaux, des « auréoles flottantes » qu'on suspend sur l'autel. Et, tandis que ces braves s'endormaient, tandis qu'ils voyaient, en leur songe, grandir l'œuvre de souffrance et de gloire,

... L'ostensoir,
Au vol phosphorescent d'étincelles sans nombre,
Ouvrait son aile d'or et flamboyait dans l'ombre.

Mais les périls commencent. Déjà des bourgs populeux se sont bâtis. Les Iroquois viennent.

Et désormais ce sera le « qui-vive » incessant. Missionnaires

égorgés, habitants brûlés vifs, villages terrorisés, prisonniers râlant au fond des bois, surprises, embuscades, femmes grosses dont on déchire le ventre, enfants jetés dans le feu, — les carnages et les désolations se poursuivent et s'appellent. Il y a des traits d'énergie surhumaine. Une petite fille de quinze ans, Jeanne de Verchère, tient en respect les assaillants d'un fort. Une femme, avant que d'être massacrée par les bourreaux, cache son enfant sous un amas de paille ensanglantée; puis elle se dévoue, elle court, elle se livre, elle meurt. Une autre fois, c'est un brave, Daulac des Ormeaux, qui entreprend de sauver la colonie. Les Iroquois complotent une tuerie, plus rapide encore et plus ténébreuse que les autres. Daulac et quinze compagnons sont venus sur les bords de l'Ottawa, au-dessous d'une chute, s'enfermer dans les débris d'une vieille redoute. Mais, entourée à l'improviste avant que d'avoir pu mettre les palissades en état, la petite garnison se voit perdue. Elle lutte pourtant, elle lutte pendant dix jours. Crânes fendus, mains hachées, yeux crevés, brandons jetés, hurlements de rage, — je vous épargne le détail. Seulement, un soir, il n'y a plus que deux ou trois hommes valides. Daulac prend un petit baril plein de poudre;

... Il le lance
Mèche allumée, au beau milieu des assaillants...

C'est à côté des assiégés que le baril retombe. Il éclate. Un seul des colons est resté debout. Et que fait-il? Les yeux hagards, l'écume à la bouche, une hache à la main, il achève les blessés. Puis il tombe, le crâne entr'ouvert, la poitrine toute trouée de balles.

Vous conterai-je une autre de ces anecdotes épiques? Celle-ci est plus triste, plus douce, pénétrante comme une plainte:

Un parti de trappeurs, de « coureurs des bois »,

Descendait l'Ottawa de rapide en rapide.

Mais les Iroquois rampaient dans les fourrés. On a eu l'imprudence de faire du feu. Tout est perdu: les trappeurs sont découverts! Il n'y a qu'un seul parti à prendre: se jeter dans le

rapide, en pleine nuit. Sur dix chances, il y en a neuf pour qu'on meure : on tentera la dixième.

Mais il faut tromper l'ennemi, il faut le dépister, le dérouter par des coups de fusil tirés le long des berges. Qui restera ?

— « Moi, » dit simplement Cadieux.

Cadieux reste. Les autres se sauvent. Ils reviennent, au bout d'une semaine, pour retrouver leur camarade. Ils battent les bois, courent, remuent les broussailles, font des lieues après des lieues, et soudain l'un d'eux pousse un cri : il a vu, sous les herbes épaisses,

Une croix de bois brut qui sortait du gazon,

Et là,

..... dans une fosse ouverte
De quelques branches d'arbre à demi recouverte,
Un cadavre gisait, à peine refroidi.
C'était Cadieux ; son front, par la mort alourdi,
Gardait comme un reflet de l'oraison suprême.
Dans sa main décharnée, un rustique poëme,
Que, sans doute, déjà couché dans son tombeau,
Le doux martyr avait écrit sur un lambeau
D'écorce, reposait sur sa poitrine éteinte.
C'était son chant de mort et sa dernière plainte.

L'on a conservé et l'on chante encore, « en Canada », *La Chanson à Cadieux*. En voici la première strophe :

Petit rocher de la haute montagne,
Je viens finir ici cette campagne.
Ah ! doux échos, entendez mes soupirs !
En languissant je vais bientôt mourir...

Voilà pour le simple dévouement : admirons maintenant un trait d'invraisemblable héroïsme, de « donquichottisme » à peine croyable, de délire patriotique.

Au mépris des traités, les Anglais se sont établis à la baie d'Hudson. Ils ont là, le long des côtes glaciales, trois forts, et, dans le golfe lui-même, deux vaisseaux de guerre.

D'Iberville veut aller débusquer les envahisseurs. Cent hommes répondent à son appel.

Il s'agit de faire, par la neige, par les tempêtes, les bourrasques, les brouillards, au-dessus des précipices, quelques centaines de lieues. Nos hommes s'en vont,

Les canots sur l'épaule et la raquette aux pieds.

Les mois s'écoulent. Chaque jour nouveau danger, chaque nuit nouveau péril. Les rayons du soleil aveuglent nos braves; le verglas

Change en marais glacé la route qui s'effondre.

Rivières et torrents, banquises et rapides, tout devient obstacle. Un jour d'Iberville échappe par miracle à la mort, mais deux de ses compagnons sont noyés. Mais on arrive, on touche à la baie d'Hudson. Et alors ces quatre-vingts hommes, épuisés de privations et de fatigues, commencent leur chasse à l'ennemi. Ils escaladent, ils assiègent, ils se battent.

Quand ils revinrent, ils avaient pris les trois forts et les deux vaisseaux de guerre!

Vous dirai-je d'autres épisodes de ces combats fantastiques? Phipps bombarde Québec. Un envoyé de l'amiral anglais est déjà venu offrir ses conditions à Frontenac. Frontenac lui a répondu la phrase célèbre : « Allez dire à votre maître que je lui parlerai par la bouche de mes canons! » Le feu continue sur la ville. Mais la citadelle riposte. Tout d'un coup, des vaisseaux anglais une clameur s'élève : le pavillon du navire amiral vient de tomber à la dérive.

Un jeune homme, un Français — il s'appelait M. de Sainte-Hélène — s'est jeté à la nage. Les Anglais, eux, ont démarré un canot, éventré aussitôt par les boulets.

Mais on fusille le nageur; les balles crépitent sur l'eau glacée. Il arrive, il touche, il a saisi la hampe entre ses dents, — et, trois jours plus tard, lorsque

Phipps dut battre en retraite avec la flotte anglaise,
Le drapeau prisonnier flottait sur la falaise.

Viennent ensuite les désastres. M. Fréchette nous montre, après la bataille des plaines d'Abraham, Wolfe et Montcalm râlant, chacun entouré de ses soldats. Puis c'est Lévis, attendant, avec une fiévreuse et douloureuse anxiété, des secours de France. Une voile est signalée : « France ou Angleterre ? » C'est Angleterre !

Plus loin, nous assistons à l'étonnante lutte de l'*Atalante* contre trois gros vaisseaux anglais, « cent vingt canons, chargés jusqu'à la gueule ». Les chaînes sont brisées, les cordages coupés, les huniers en lambeaux ; tout éclate, tout craque, tout crie... Désespoir ! On n'a plus de poudre. Les derniers marins sont morts ; Vauquelin reste seul, et c'est sur ce ponton rasé, au pied du tronçon noir où flotte encore le drapeau blanc, que l'amiral anglais vient le prendre.

Et lorsque, cerné sous Montréal, le marquis de Vaudreuil doit capituler, croyez-vous qu'on livre les drapeaux à l'ennemi ? Non : on les brûle, on en piétine les cendres, on les écrase. Puis monte une immense clameur :

> C'étaient les fiers vaincus, qui, tout espoir détruit,
> Criaient : « Vive la France ! » aux échos de la nuit.

Mais la paix est signée. Le Canada n'est plus terre française. Un roi libertin, une maîtresse et quelques petits-maîtres en ont ainsi décidé. Que feront les lointains combattants ainsi livrés, vendus comme denrée coloniale, jetés au vainqueur comme un os à ronger ?

Tout est mis en œuvre pour amener, forcer, imposer la soumission. On a crié d'abord :

> Eh bien, soit ! Nous serons Français malgré la France !

Puis la répression a commencé. Les prêtres eux-mêmes ont dû épuiser menaces après supplications. Quelques vaincus résistent.

Un seul moyen demeure de faire plier ces chrétiens. L'excommunication tombe sur eux.

Ils sont cinq. L'anathème les écrase. Chaque jour nouvel affront, nouveau sarcasme ! Un à un, ces braves meurent. On

les enterre sans prêtre, sans croix, dans un champ, au bord d'un carrefour sinistre. Il n'en reste plus qu'un,

Un vieillard tout cassé,
Une ombre!

On le voyait, le soir, agenouillé sur les tombes maudites. Puis, un matin, la tête sur le talus de la route, on le trouva raide.

Sa main serrait convulsivement un vieux fusil rouillé,

Et l'on mit côte à côte, en la fosse nouvelle,
Le vieux mousquet français avec le vieux rebelle!

Mais il y a d'autres rebelles encore.

Loin, bien loin, par delà les grands lacs et les horizons bleus, dans le pays des peuplades et des wigwams indiens, une bâtisse s'élève : c'est le fort Sauvage. Là commande Cadot.

En apprenant le traité qui livre son pays, Cadot a « cloué le drapeau sur sa hampe ». Le siège commence. Dix hommes seulement défendent la redoute,

Et les troupes du roi reculèrent hachées.

Mais on investit la place. On va la vaincre par la faim.

Cadot se multiplie. L'assiégeant croit avoir affaire à une forte troupe, lorsque quatre ou cinq assiégés survivent à peine.

Après huit mois, les Anglais décampent. Il n'y a plus que trois hommes dans le fort. Puis les deux soldats meurent : Cadot reste seul

Avec l'immensité déserte autour de lui.

Il vit ainsi longtemps, regardant parfois du côté de la France, ou s'agenouillant pour prier. Un jour, des Indiens entrent dans le fort. Cadot est là, rigide,

N'ayant que son drapeau pour dernier vêtement.

Depuis, les palissades se sont pourries, les pierres ont été brisées, le fort n'est plus debout :

....., Pourtant, sur ses ruines,
Le voyageur prétend qu'à travers les bruines
Et les brouillards d'hiver, on voit encor souvent
Le vieux drapeau français qui flotte dans le vent!

Les Anglais ont pris le Canada. Mais les Américains menacent les Anglais en pleine conquête. Ils sont venus sept mille, sous les ordres de Hampton. Que fera-t-on? L'Angleterre n'a plus de munitions ni d'hommes.

Les conquérants d'hier, pâles dans la tempête,
Se regardaient tout effarés.

Soudain un cri part : « A la rescousse, Français! »

Alors, n'écoutant plus que l'instinct qui les pousse
Vers les généreux compromis,
Nos jeunes gens, les fils des vaincus de naguère,
Accoururent joyeux, et partirent en guerre
Sous les vieux drapeaux ennemis!

Ils vont; ils sont trois cents; ils montent à l'assaut. « Telle était l'ardeur de ces gens — dit M. Garneau dans son *Histoire du Canada* — qu'on vit des voltigeurs traverser la rivière à la nage, sous les balles, pour aller forcer les Américains à se rendre prisonniers. » La victoire de Châteaugay eut toutes les suites d'une grande bataille; la paix fut signée,

Et nos héros, n'ayant plus de miracle à faire,
Après avoir fixé le sort d'un hémisphère,
Retournèrent à leurs sabots.

L'Angleterre a été sauvée par les Canadiens. Pourtant la persécution continue. Ce peuple opprimé souffre trop : il va se lever pour venger l'affront.

Les révoltés ne sont pas quatre cents. Assiégés dans leur village, ils voient s'avancer un régiment, presque un corps d'armée, commandé par quelque vieux soldat de Waterloo. Mitraillés, fusillés, écharpés, pris à revers, égorgés derrière chaque coin de mur ou chaque clôture de grange, les Anglais perdent courage. Ils hésitent, ils reculent, ils sont en déroute, — et c'est la victoire de Saint-Denis.

Hélas! deux jours après, voici la catastrophe. Nos « partisans » se sont fortifiés dans le village de Saint-Charles. Colborne arrive avec ses soldats,

> ... Et, de loin, les uniformes rouges
> Semblaient, mouvants replis, au front des coteaux blancs,
> Comme un serpent énorme aux longs anneaux sanglants.

Les insurgés ne sont plus que cent. Retranchés dans l'église, ils se défendent comme des fous. Chénier, leur chef, les anime et les enfièvre.

> Sanglant, échevelé, noir de poudre, on le voit
> Grandir en même temps que le danger s'accroît;
> Un officier anglais le somme de se rendre :
> Le héros souriant lui répond : — Viens me prendre! —
> Et l'étend raide mort d'un coup de pistolet.

Mais soudain des cris s'élèvent : « Au feu! » Les Anglais ont fait un brasier au portail de l'église. Alors le massacre commence. Chénier vient tomber, les jambes brisées, sur le sol tout moite de sang. Il jette encore un : « Vive la liberté! » puis il agonise, tout déchiré de coups de piques...

Et quel mot tragique il avait eu, ce Chénier, lorsque ses compagnons lui demandaient des armes. « Soyez tranquilles — répondit-il froidement — il y en aura de tués parmi nous : vous prendrez leurs fusils! »

Avec la même grave énergie surent mourir les douze condamnés à mort que l'on exécuta sur la place publique, et dont l'un, Hindelang, était venu de France pour succomber ainsi. Folie que cette révolte, — folie! Mais savez-vous quelque chose de plus épique que cette résistance d'une poignée d'hommes, avec de vieux mousquets et des canons en bois qui furent encloués par un traître? Pour ma part, je m'incline et reste confondu.

Où je relève la tête, où je me sens tout exalté d'enthousiasme, c'est lorsque notre poète nous montre le délire des Canadiens, plus tard, devant le premier vaisseau de France venu à eux. Et quelle naïve beauté dans cet épisode de 1870! La France — la *vraie* — est envahie, piétinée, écrasée. Alors les paysans de là-

bas, les gars de Québec et de Montréal, veulent aller se battre pour la France. Un soir, la *Marseillaise* éclate dans les rues.

> Les voix montaient au loin : c'était le vieux faubourg
> Qui, grondant comme un flot que l'ouragan refoule,
> Gagnait la haute ville, et se ruait en foule
> Autour du consulat, où, de la France en pleurs,
> Drapeau toujours sacré, flottaient les trois couleurs.

Ils veulent partir, partir tous pour aller sauver la patrie ; ils partiront la hache à la main ; ils seront dix mille : il faut qu'on leur permette de partir.

Hélas ! le Code international

> Pour les saints dévoûments ne contient pas de clauses.

Tous ces braves durent rester. Le consul dut le leur ordonner lui-même. Et, si le Canada reste passionnément attaché à cette vieille terre ingrate qui prodigue la gloire ou l'oubli, ce ne sont pas des bras et des armes, c'est seulement un cri d'amour qu'il lui peut envoyer. Étant fidèle, il est surtout viril, ce pays des mémoires longues. Il rêve, pour la France, la destinée du guide qui dirige « la caravane humaine ». Il la veut généreuse, grande et superbe comme il l'a rêvée et connue. Il lui dit : « Meurs — mais meurs bien ! »

> Oui, péris, s'il le faut — pardonne à ce mot sombre ! —
> Ainsi qu'un grand navire incendié qui sombre
> Ou plutôt comme l'astre immense qui s'éteint,
> Le soir, dans les brasiers de l'horizon lointain,
> Drapé dans les replis d'une pourpre sanglante,
> Et qui, longtemps après que sa masse aveuglante
> S'est engloutie au loin dans les flots entr'ouverts,
> De ses rayons mourants dore encor l'univers.

Et puis, si jamais des ennemis, des vainqueurs, osaient dire : « Elle est morte, la France ! »

> On entendrait là-bas, de leur voix mâle et forte,
> Nos enfants, relevant le drapeau des grands jours,
> Crier au monde entier :
> — La France vit toujours !

Je n'ajouterai pas grand'chose à cette analyse, où j'espère avoir mis, sinon l'émotion communicative, du moins l'impression et le reflet de l'œuvre. Je ne suis pas un pédant, et serais désolé d'en devenir un : je ne m'attarderai donc point aux remarques de détail, aux observations de style, aux chicanes superficielles. Le livre de M. Fréchette a ses défauts. Quelques passages sont emphatiques; d'autres renferment trop d'adjectifs pressés; la plupart rappellent trop, par leurs périodes oratoires et leurs beaux vers coulés en un moule uniforme, la manière et le procédé de Victor Hugo. Je l'ai déjà dit, — certains épisodes absolument remarquables ont été négligés par notre poète : il les reprendra plus tard, sans doute, et, pour un volume achevé, l'ouvrage lui-même n'est pas fini.

Je ne voudrais pas mettre en pratique l'histoire du pavé de l'ours. Prétendre que M. Fréchette a surpassé Hugo, Lamartine, Leconte de Lisle, Laprade ou même Brizeux, ce serait exagérer. Je le reconnais, notre auteur s'est vu servi à souhait par un sujet exceptionnel, un ensemble d'actions intrépides, de mots héroïques, de sentiments qui nous étonnent, d'exemples qui nous relèvent. Des éléments pareils, assemblés par quelque artiste que ce soit, formeront toujours une œuvre intéressante, sinon parfaite, et saisissante en sa nudité. Je ne sacre donc pas M. Fréchette grand écrivain : je ne vois en lui, jusqu'à l'heure présente, qu'un lettré de talent, un historien évocateur, un patriote amoureux des blessures de sa patrie. Mais je crois que cette œuvre, ainsi ébauchée, écrite peut-être au caprice des hasards, et relatant, comme les chroniques de Froissart ou les récits de Villehardouin, de touchants épisodes ou des histoires surhumaines, — je crois, dis-je, que cette œuvre, où respire et chante la France d'au delà des mers, peut passer à bon droit pour un poème épique. Elle réunit toutes les conditions requises : ce sont des alluvions de souvenirs, des accumulations de générations entières qui l'ont faite; ce n'est pas le cœur d'un homme qui bat en elle, — c'est l'âme d'une race; elle nous apporte des visions larges et de hauts exemples : et cette « légende d'un peuple » devait nous donner ainsi, à la fin d'un siècle de micrographie et de babioles, la véritable épopée française.



XLIX

POÈTES CANADIENS

M. Napoléon Legendre a écrit un pittoresque « retour de pêche » en Canada,

Le soleil se couche :

Au large, mainte voile grise
S'amure pour rentrer au port :
Il faut profiter de la brise
Ou passer cette nuit à bord...

A droite, une pointe, où la poupe
D'un vieux navire naufragé,
Sur le fond immense, découpe
Son plat-bord à demi rongé.

A gauche, un sombre promontoire
S'avance, écumant, dans les flots :
Il sait plus d'une triste histoire
De mousses et de matelots...

Des femmes, à chaque fenêtre,
Regardent au loin, vers la mer,
Si l'on voit, là-bas, apparaitre
Tous ceux qui sont partis hier.

Enfin la flottille au rivage
Aborde ; tout est débarqué ;
On fait l'appel de l'équipage...
Tous sont là : pas un n'a manqué.

La nuit descend ; la mer immense
Se fond à l'horizon parmi
Les grands nuages ; le silence
Plane sur le bourg endormi.

Entre les autres poètes canadiens qui ont décrit les sites ou chanté l'histoire du Canada, il me faut signaler un mort, Octave Crémazie, —et quelques vivants, MM. J.-A. Poisson, Pamphile Le May, Charles Gauvreau. Ce dernier habite, dans la province de Québec, une petite ville perdue. C'est de là qu'il m'envoya, jadis, un très beau sonnet sur le Saint-Laurent. Et je lui devais une mention spéciale, car il est spécialement doué, et je crois qu'il aime le Canada, — c'est-à-dire la France, — de toute son âme.





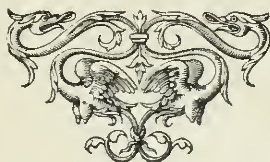
L

CUBA

On sait le genre de M. José-Maria de Hérédia. Il n'est pas un de ses vers qui ne porte avec lui sa marque, et, — si j'ose employer un aussi gros mot pour quelques syllabes mises bout à bout, — son esthétique. M. de Hérédia s'attache à la sonorité des terminaisons et à leur éloquence; il veut qu'on puisse, sur le vu des seules rimes, et en laissant de côté tout le reste, suivre le sens, interpréter la pensée du morceau. Vous voyez si le vocabulaire doit être éclatant à la fois et précis! Pas une expression laissée au hasard de la rime, à la fougue de la création : ce hasard lui-même est muselé, cette fougue tenue en laisse. Il s'agit d'un art à la fois micrographique dans le détail et grandiloquent dans l'ensemble, puisque cette laborieuse construction de chaque quatrain, cette angoissante correction de chaque tercet doivent aboutir à la parfaite magnificence du morceau. Il y a bien un peu de byzantinisme dans le cas de M. de Hérédia, et je ne voudrais point être de son école; quelque spontanéité ne nuirait pas où notre écrivain n'entend mettre qu'une longue patience : mais je ne saurais refuser au labeur artistique ainsi entendu la

grandeur du désintéressement et la solidité du méthodique effort. Nous n'avons, au reste, qu'à le juger sur les résultats acquis, et quelques sonnets de M. de Hérédia sont des merveilles oratoires. On les dit avec la bouche pleine ; la mélodie en déborde, le choc des sons y est encore de la majesté, toute voyelle y prend une âme, toute consonne y vit de sa propre vie : c'est la glorification, c'est l'apothéose du verbe.

M. de Hérédia a fait plusieurs allusions à son île de Cuba. Je ne parle pas du fameux sonnet des *Conquérants*, le modèle du genre et sa condamnation, puisque l'auteur lui-même n'a jamais pu atteindre, depuis, à une beauté supérieure. Mais il est, dans l'œuvre de José-Maria de Hérédia, plus d'un passage qui touche à la « poésie du clocher ». On le verra mieux encore lorsque paraîtra le livre depuis si longtemps attendu, ce livre au titre rutilant et fastueux, — les *Trophées*.





LI

LA DERNIÈRE ÉTAPE

J'aurais voulu vous parler de la Louisiane, dont M. Alfred Mercier a chanté les vastes étendues. Je n'ai de lui, malheureusement, que quelques strophes sur le Meschacébé ; ce n'est pas assez pour nourrir une étude.

Je ne puis non plus m'étendre sur les *Poèmes Aztèques* de M. Auguste Génin. C'est pourtant une belle, une riche langue française que manie le jeune écrivain ; deux ou trois de ses morceaux ont une couleur très accentuée : tous valent la lecture et appellent l'attention. J'ai lieu de penser qu'ils seront réunis quelque jour. Que dis-je ? je sais qu'ils vont l'être, et cela pour notre plus grand bonheur, à nous tous, amoureux du nouveau et passionnés de lumière. Ici encore je ne suis que l'introducteur d'un talent, — quelque chose comme le maître des cérémonies annonçant que le roi va venir.

Le poète vient !



LII

EN MANIÈRE DE CONCLUSION

Donc il en reste beaucoup encore, de ces hommes qui savent la vie ingrate, qui la connaissent monotone ou douloureuse, et qui s'en consolent par des mots accouplés. Les uns ont eu la foi, — et ils ont souffert ; les autres ont haï, — et ils ont souffert; ceux-ci espéraient, — et ils ont souffert; ceux-ci ont fait souffrir, — et ils souffrent; ceux-ci encore ont aimé, — et ils vont souffrir. Heur ou malheur, la vie est plutôt malheur. Et, au milieu de cette fournaise, dans l'entrecroisement de toutes ces pensées confuses ou cruelles, sous la menace de tous ces couteaux levés, c'est un refuge que le rêve, une consolation que le rythme. On est poète parce qu'on souffre ; aussi la poésie ne mourra-t-elle jamais. Cette intelligence écrasée, elle la relève ; ce cœur somnolent, elle l'exalte ; ces yeux éteints, elle les fait revivre. Elle nous sauve des bassesses, elle nous réchauffe sous les glaciales désillusions, elle nous garde contre le sort et contre nous-mêmes. Et bénie soit-elle, la mère, la nourrice, celle qui pétrit l'art dans la tristesse, celle que nous servons aux heures dures, la méprisée des goujats, la raillée, la honnie, la proscrite, caresse pour les yeux mouillés, musique pour les oreilles lasses, — la divine poésie !



POUR PRENDRE CONGÉ

Voilà ma tâche finie.

Finie, non... Car enfin il continue, ce mouvement dont je vous ai parlé; il se généralise, il s'affirme, il s'étend, il fait tache d'huile, boule de neige, que sais-je encore? Les images justes me manquent pour dire cette contagion d'une idée entraînante, cette constante progression, cette conquête de la poésie actuelle par l'amour du pays natal. Mon livre n'est donc pas clos : esclave que je suis, — et plus consciencieux que pas mal d'hommes politiques! — d'un engagement à tenir, je n'ai pas encore le droit au sommeil; ce sujet que j'avais pris a fini par me prendre, il me possède maintenant, je lui dois rester attaché, et j'y reviendrai malgré qu'il m'en coûte. Cela me fera encore beaucoup de recherches, pas mal de tracas, et quelques semaines dans le moisi des bibliothèques. (Notez que je ne vous parle pas des citations à transcrire et des épreuves à corriger! Mais il ne faut point s'appesantir sur ses inconséquences).

Ceci est donc pour vous avertir que le présent livre est comme un amour coupable : il ne finit pas quand on veut. Il est même si loin de finir, que, d'ores et déjà, je vous en annonce la suite. Et si rien ne m'arrive de fâcheux, — cécité précoce ou chute de la tour Eiffel, — vous aurez bientôt des nouvelles plus fraîches de nos « poètes du clocher ».



A LA TERRE

Ainsi donc, terre, au cours de ces pages nourries,
Je t'ai vue exaltée harmonieusement,
Sous tous les ciels, dans tous les plis de nos patries,
Des plateaux décharnés aux bruyères fleuries,
Des tourbes aux genêts, des landes aux prairies,
Des orages de l'Alpe au silence flamand.

Par tant d'amants divers je t'ai vue exaltée
Sur des mètres vieillis ou sur des tons nouveaux,
Que je te veux chanter aussi, mère chantée,
Avant que par la mort ma voix soit arrêtée,
Et que l'on me confie à ta glèbe attristée,
Gardienne des linceuls, porteuse des tombeaux.

Tu le vois, on t'adore en des hymnes superbes;
Tous, de l'indifférent jusques à l'endurci,
Tous, devant la splendeur des forêts et des gerbes,
Dans les rythmes fameux et dans les nobles verbes,
Tous disent ta louange, ô nourrice des herbes!
— Il te faut mériter d'être louée ainsi.

Créer, c'est bien; porter, c'est mieux ; mais une race
A de ces maux obscurs qui la font dépérir.
La fatigue éternelle et vaine la harasse ;
Elle courbe la tête, elle demande grâce :
Écoute, terre en fleurs, terre féconde et grasse,
Créer, c'est bien; porter, c'est mieux : il faut guérir.

Vallée exhubérante ou sablonneuse grève,
Rugueux sol de Provence ou dur terroir du Nord,
Pour qu'on fasse ici-bas sa tâche, et qu'on l'achève,
Qu'on s'acharne à la lutte en oubliant le rêve,
Prête-nous ta jeunesse, accorde-nous ta sève,
Ta voix qui chante juste et ton cœur qui bat fort.

Quand le glas de l'oubli nous tressaille aux oreilles,
Quand la nuit va venir, quand la mort est tout près,
Fais que, n'ayant perdu ni le jour ni les veilles,
Ayant fourni leur œuvre et compris tes merveilles,
Nos âmes sans reproche aient des fiertés pareilles
A celles du granit qui porte les forêts.

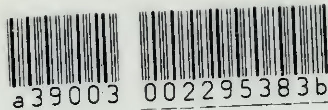
Alors, nous, les fervents que le beau désaltère,
Nous passerons chaque heure à bénir chaque jour;
Guérissant nos poumons dans le vent salutaire,
Nous n'aurons ni l'orgueil, ni le droit de nous taire,
— Et nous mettrons alors à te chanter, ô terre,
L'éloquence suprême et le brûlant amour!





TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71


a39003 002295383b

